This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

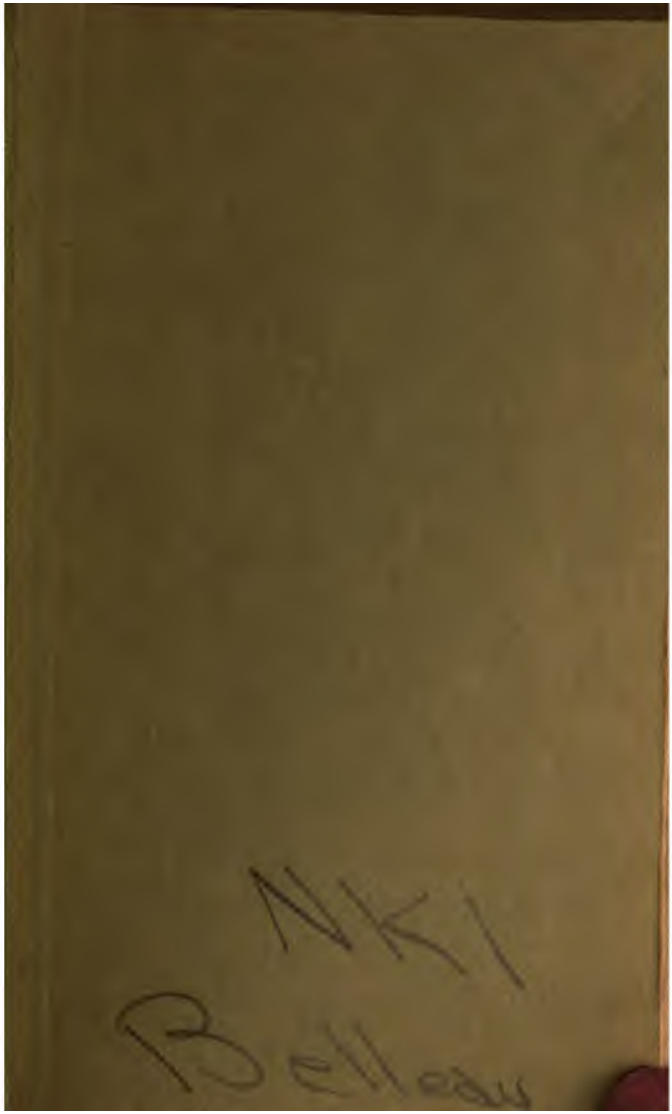
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07579646 0

951 B

LENOX LIBRARY

AUCTOR PRETIOSA FACIT

Astoin Collection.
Presented in 1884.


NK1
Bellows

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

REMY BELLEAU.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

REMY BELLEAU

NOUVELLE ÉDITION

PUBLIÉE D'APRÈS LES TEXTES PRIMITIFS

AVEC VARIANTES ET NOTES

PAR A. GOUVERNEUR.

TOME III.

PARIS

LIBRAIRIE A. FRANCK, 67, RUE RICHELIEU.

NOGENT-LE-ROTROU

A. GOUVERNEUR, IMPRIMEUR-ÉDITEUR.

M D CCC LXVII.

LENOX LIBRARY
NEW YORK

LES AMOVRS

ET NOVVEAVX ESCHANGES

DES

PIERRES PRECIEVSES,

VERTVS ET PROPRIETEZ D'ICELLES.

AV TRES-CHRESTIEN

ROY DE FRANCE

ET DE POLOGNE

HENRY III.

N'AYANT peu recouurer choſe plus rare ny plus digne de voſtre maieſté, SIRE, que ces Pierres precieuſes tirees du riche & ſacré cabinet des Muſes, i'ay bien oſé vous les preſenter, eſperant qu'aurez le preſent agreable, tant pour

vne particuliere affection que vous portez aux vertus & beautez d'icelles, que pour l'excellence & valeur des miennes, que la violence des ans ne ſçauroit offenſer, comme les vulgaires qui tirent leur naiſſance de la terre, ſubiettes à corruption. Auſſi, SIRE, que vous eſtes le Prince de ce monde qui prend plus de plaiſir à diſcourir des ſecrets de la Philoſophie & choſes naturelles, & qui plus honore ceux qui font exercice en ce meſtier. Ce qui m'a plus encouragé à vous les preſenter, eſperant que plus liberalemẽt vous donnerez quelques heures de celles que vous tenez en reſerue pour le plaiſir, à la lecture de ceſte mienne & nouuelle inuention d'eſcrire des Pierres, tantoſt les deguiſant ſous vne feinte metamorphoſe, tantoſt les faiſant parler, & quelquefois les animant de paſſions amoureuſes & autres affections ſecretes, ſans toutesfois oublier leur force, ny leur proprieté particuliere. Ce que i'ay ſoigneuſement recueilly de la fertile moiſſon des autheurs anciens, qui en ont parſemé la memoire iuſques à noſtre temps. Suppliant tres-humblement voſtre maieſté, SIRE, les receuoir d'auſſi bonne main, que ſi elles vous eſtoyent apportees de l'Inde Orientale, mere nourrice de tels preſens, & où poſſible ſeroit malaiſé de recouurer mar-

chandiſe de meilleure eſtoffe que la mienne, que de tres-humble & tres-obeiſſante volonté ie vous preſente.

Voſtre tres-humble & tres-obeiſſant ſeruiteur & ſubiect

REMY BELLEAV.

AD HENRICVM III

GALLIÆ ET POLONIÆ REGEM

DE

REMIGII BELLAQVÆI LAPIDIBVS PRETIOSIS

IO. AVRATVS, POETA REGIVS.

CARMINE dum blando Veneris decantat amores
REMIGIVS bellæ flumine potus aquæ:
Ne non digna suo referatur gratia vati,
Tollit eum concha Diua, vehitque sua,
Vtque Deûm celer est currus, maris illicet Indi
Ad freta peruenit, gemmiferosque sinus.
Et iubet, vt Pelagi gazas populatus Eoi,
Ad Regem referat præmia digna suum.
Sedulus ille legit rubro quodcunque profundo
Nascitur, eque mari pauperiore redit.
Dumque redit, quæ vis, quæ nomina cuique lapillo,
Non ignara maris Diua marina docet:
Ille quidem Veneris felix HENRICE *fauore*
Diues Erythræis factus ab exuuijs,
Sed tamen & pretium pretiosis grande lapillis
Accedet, gratum si tibi munus erit.

In quo virtutes totidem ſpeculere licebit
Ipſe tuas, tibi quas gemma quaterna notet.
Candor Cryſtallus, regalis fulgor Iaſpis,
Vis Adamas, frugimens Amethyſtus erit.
Cætera virtutum gemmis ſignare tuarum
Qui vèlit, huic totus vix ſatis Oceanus.

DES VERS LATINS DE M. DAVRAT.

PENDANT que mon BELLEAV d'vn vers doux & facile
Va chantant les amours de Venus la gentile,
Elle, de ſes faueurs le voulant careſſer
Pour ne paroiſtre ingrate à le recompenſer,
L'embarque dans ſa conque, & de viſte carriere,
Comme eſt le char des Dieux, le porte mariniere
Sur le riuage Indois, où le flot precieux
Des pierres ſe retrouue en l'Ocean perleux :
Luy commande piller la richeſſe Indienne,
Puis porter à ſon Roy toute la proye ſienne,
Et le rare butin de ce larcin nouueau.
Luy de ſongneuſe main recueille deſſous l'eau
Du rougiſſant profond, les Pierres recelees
Dedans le ſein fecond des ondes emperlees :
Dont laiſſant la mer pauure, il reuient glorieux
En France, où il apprend de Cyprine aux beaux yeux,
Deeſſe de la Mer, de Mer non ignorante,
Les noms & les vertus, & la couleur brillante
Que chaque Pierre fine a naturelle en ſoy.
Eſt-il pas donc heureux ce Poëte, mon Roy,
Ayant ſous la faueur de Venus la doree
Butiné le threſor de la riue Erythree?

Threſor plus precieux, & de trop plus grand pris,
S'il t'agree, mon Roy, & ne l'as à meſpris :
Où pourras contempler en quatre pierres belles
Les vertus qui en toy paroiſſent immortelles.
La candeur au Cryſtal, au Iaſpe la ſplendeur,
Au Diamant la force, en l'Amethyſte l'heur
D'vne ame temperee : & qui voudroit encore
Le reſte des Vertus qui en toy ſe redore,
Remarquer curieux par ce gemmeux amas,
Tout l'Ocean Indois ne luy ſuffiroit pas.

IN LIB. REMIGII BELLÆI DE GEMMIS

G. VALENS GVELLIVS PP.

INVIDET *humano generi Lyncurion ut Lynx,*
Auia defoſſum quod noſtris vſibus aufert,
Gemmantes chartas, lapidumque arcana premebat
BELLÆVS, *cæca duruſque fouebat in arca,*
Quærens diuitijs ſolus gaudere repertis,
Stellio vti, propriam quem fama vorare ſenectam :
Erupi, certus communi occurrere damno,
Extorſit vinclis à vate oracla marino
Sicut Ariſtæus, BELLÆVM *ad præla coëgi*
Compulſum patriæ famæ ſeruire ſuæque,
Lucifugum & tandem cœlo proferre laborem.
Paruit euictus noſtris precibuſque miniſque,
Hanc mihi deberent ventura vt ſecula laudem.
At, Lector, fruere audaci molimine vatis,
Vtilia hic mixtim confuſaque dulcia carpens,
Diſce poteſtates gemmarum, vſumque, decuſque,

Quaé canit, expediens genitali ſemine notas
Vt ſibi, cognata primaque ab origine gentis.
Nam neque de ſaxo triuiali fingere formam
BELLÆO *omniparens potuit Natura, nitenti*
Verum illi e gemma duxit primordia & ortus,
Phœbum ipſum teſtorque ſuo cum coniuge Pyrrham.

DV LATIN DE M. DE PIMPONT.

COMME l'Once eſcarté cache dedans la terre,
Ialoux de noſtre bien, l'vſage de ſa pierre,
Ainſi mon cher BELLEAV dans ſon coffre poudreux
Couuoit & repreſſoit ſous le ſilence ombreux
Ceſte charte emperlee, & les vertus ſecrettes
Que l'on peut remarquer en ces fines pierrettes,
Seulet voulant iouyr de ſon ouurage beau,
Ainſi que le ſerpent eſtoilé ſur la peau
Deuore ſa deſpouille : Alors ie m'encourage
Reſolu m'oppoſer à ce commun dommage,
Et ainſi qu'Ariſté, garrotant le deuin,
Les oracles tira du prophete marin,
Ie contrains mon Belleau de force & d'induſtrie,
A fin qu'en honorant ſon nom & ſa patrie,
En fin il meiſt au iour ce croupiſſant labeur :
De priere vaincu, de menace & de peur,
Il le met ſous la preſſe, à fin que la memoire
Des ſiecles aduenir m'en donnaſt quelque gloire.
Pren donques le deſſain hardiment entrepris
Du Poëte, Lecteur, où trouueras compris,
Confuſément enſemble & le doux & l'vtile :
Appren le luſtre beau de la pierre gentile,

L'vſage & les vertus qu'il chante en ces beaux vers.
Il les cognoiſt de race, & luy ſont decouuers
Ces ſecrets de naiſſance & premiere origine,
Nature ne pouuant que d'vne pierre fine,
Non d'vn caillou commun, faire naiſtre vn Belleau :
I'en appelle à teſmoin ce Dieu porte-flambeau,
Pyrrhe & Deucalion qui les pierres ſemees
Arriere ſur le dos, rendirent animees.

Εἰς εἰκόνα τοῦ P. Βελλαίου.

Οὐ χειρ ἄνδρα βροτὸν δυνάται πλάστειρα τυπῶσαι
Ἀθάνατον· θεόειν μηδέ γε ζωγραφίη.
Οὐδε γὰρ ἀρχαίων βασιλήων εἰκόνες εἰσὶν,
Οὐ βρέτας ἡρώων μεῖνε παλαιογόνων.
Καὶ τὸν μεν Ῥοδίων χρόνος ἡμαύρωσε Κολοσσὸν,
Θαύματα τῆς γαίης ἑπτὰ καὶ ἡφάνισεν.
Εργα μόνης ἀρετῆς πυκναῖς κεχαραγμένα βίβλοις
Αὐτὰ μένει· κενεὴ τἆλλα δε πάντα κόνις.
Ενθά δε Βελλαῖος παγχρύσιος ἵσταται αὐτὸς,
Ἡδυμελιφθόγγων πληθόμενος χαρίτων.

Ν. Γουλόνιος.

TRADUCTION.

Sculpteur, tu veux tailler d'immortelles images ;
Peintre, tu crois d'un homme éterniser les traits ;
Mais des vieux rois quel marbre a gardé les visages ?
Des antiques héros avons-nous les portraits ?
Les merveilles du monde au temps n'ont pu survivre,
Rhodes a vu périr son colosse géant :
L'œuvre de la pensée empreinte dans un livre
Survit seule au trépas. Tout le reste est néant !
Et ta statue à toi, Belleau, c'est ton génie :
Une immortalité de grâce et d'harmonie.

AV PEVPLE DE FRANCE.

CESSEZ de reprocher aux vierges Pierides
La pauureté qui ſuit leurs doctes nourriçons,
Et qu'en vous repaiſſant du vent de nos chanſons,
Le ſeul vent à bon droit repaiſt nos bouches vuides.

Voyez BELLEAV, l'honneur des bandes Aonides,
Qui ſes threſors deſploye en cent mille façons,
Vous bienheurant ici de tous les riches dons
Que l'Orient deſcouure à ſes riues humides.

Si celle on priſe tant, dont la prodigue main
D'vn ioyau diſtilé feſtoya ſon Romain :
Que merite ceſtuy qui fait largeſſe telle

Non d'vne perle ſeule, ains de ioyaux diuers,
Qu'il ne conſomme pas en vinaigre, comme elle,
Mais au miel ſauoureux qui coule de ſes vers?

SCE. DE SAINTE-MARTHE.

IN POEMATA REM. BELLÆI.

Amissvm fleret cùm Gallica Muſa Marotum,
Sangelaſum, atque illos melior quos protulit ætas,
Bellaium, patriis Romana Poemata rhythmis
Miſcentem, necnon ſpirantem magna Peruſam,
Et maiora ſuis ſpirantem mente Iodellum:
Creditur hoc nuper rupiſſe ſilentia queſtu.
Tune etiam noſtri pars, & rata gloria cœtus,
Tune etiam Bellæe iaces? nec inhoſpita turpi
Mens vitio, charis nec amor virtutibus hoſpes,
Teque tuoſue dies Parcarum à lege redemit?
I nunc, & longam tibi polliceare ſalutem,
Æternoſque lares, & colluctabile fatum,
Quiſquis es ignari de cœno, & fæce popelli!
Quandoquidem vates, ſacris ſacra turba Camœnis,
Dedecus, ærumnas, morbos, nec funera vitant.
Sic ait: & laniata genas, laniata capillos,
Numina fœua vocat: triſtiſque, diuque gemiſcens,
Erraſſet, ſolito velut iƈta Mimallonis œſtro,
Mollia ni iuſtis adhibentes verba querelis
Diique, Deæque omnes, noti, notæque perito
Bellæo, flentis ſedaſſent tædia Nymphæ.
Proxima Cypris adeſt, famuli monumenta nepotis
Apportans: quæ dum mälè tecto proditus igni:
Cantabat vates, malè tecto proditus igni:
Huic cum Syluanis, Satyriſque agreſtibus, inſtat
Pan, & ab Amphryſo paſtor: releguntque viciſſim
Quicquid inæquali quondam modulatus auena eſt:
His comes accedit comitante Cupidine Bacchus,
Teïa queis gaudet Lyra, quam tractare ſolebat
Bellævs, Franco donans ſua murmura cantu:
Mox ſubit, & diues quas parturit Indıa gemmas
Oſtentat Iuno, regali gemmea luxu,

Quam ſequitur ſapientis amans Sapientia Regis,
Scripta ferens ſanctis quæ Gallus tranſtulit hymnis.
Sic vnà coeunt, ſtudio, curaque fideli,
È tot diſperſis plenum fecêre volumen
Verſibus : extinctoque parant dum ferre Poetæ
Auxilium quid enim ſuperum nequit alta poteſtas?
Et cælo mentem, & terris lugubre cadauer
Eripiunt, gemino penſantes munere mortem :
Inde ſua ſupereſt Bellævs *vt integer arte,*
Bellæi corpus librorum in corpore viuit.

I. Gessevs.

Le Pair qui poſſeda, merueille! tout le monde
Sur la poincte du roc, qui premier veit le iour,
Apres que le débord des ondes à l'entour
Eut delaiſſé la terre & hideuſe & immonde,

Par l'Oracle ſe fit de ſes mains vne fronde,
Dont ruant à ſon dos des pierres tour-à-tour,
En forma ſon pareil d'vn nonpareil amour,
Et l'enuoya ſoudain habiter à la ronde.

Au merueilleux départ de tant de damoiſeaux,
Il ſortit vn eſſaim des eſcadrons Nympheaux,
Qui ſe triant à part tous les autres ſurpaſſe.

Mais ces nouueaux mondains le cuidant outrager,
Les pitoyables Dieux le refirent changer
Aux Pierres que Belleav ſceut eſlire en Parnaſſe.

Pasc. Rob. dv Favx.

LES AMOVRS

ET NOVVEAVX ESCHANGES

DES

PIERRES PRECIEVSES,

VERTVS ET PROPRIETEZ D'ICELLES. (1)

DISCOVRS.

RECHERCHANT curieux la ſemence premiere,
La cauſe, les effets, la couleur, la matiere,
Le vice & la vertu de ce threſor gemmeux,
I'ay faintement fuiui la trace de ces vieux
Qui premiers ont eſcrit que les vertus ſecretes
Des pierres s'eſcouloyent de l'influs des planetes :

1. Une édition des *Pierres précieuses*, du *Discours de la Vanité* et des *Eglogues sacrées*, avait été publiée par Belleau (Paris, Mamert Patisson, au logis de Robert Estienne, 1576, grand in-8); mais elle ne contenait que les vingt-une premières *Pierres*, les

Autres plus aduiſez, meuz d'autre opinion,
Renuoyent ceſte bourde à la religion
Et myſteres ſacrez des preſtres de Chaldee,
Qui ont ceſte cabale en l'Egypte fondee,
A fin d'entretenir les peuples ignorans
Sous telles vanitez, & ſignes apparens,
Pour les eſpouuanter & les tenir en crainte
De quelque opinion, fuſt-elle vraye ou feinte.

dix autres n'ayant point été imprimées du vivant de l'auteur, ainsi qu'il est dit dans la préface du 1er volume. Le *Discours* préliminaire était en prose dans cette édition première; il nous a semblé intéressant de le donner en note.

DISCOVRS DES PIERRES PRECIEVSES.

ESCRIVANT ce petit discours des Pierres precieuses, i'ay bien voulu suyure, auec toute religion, l'opinion des anciens autheurs qui nous ont laissé par leurs doctes et diuins escrits, les vertus et proprietez particulières d'icelles, comme prouenantes des Planetes et de l'influs celeste des Estoiles, encores que la plus part des Philosophes subtils et diligens rechercheurs des causes plus secrettes de Nature, soyent d'opinion contraire, remettant telle vanité, comme ils disent, à la superstitieuse religion, loix et ordonnances des Prestres Caldees, qui nous ont pu de telle folle et legere creance: Toutesfois ne voulant faire tort aux cendres et precieux restes de la venerable antiquité, comme d'Orphee et autres, ie me suis proposé les ensuyure, non pour vous deguiser le faux sous vne apparence de verité, mais pour tousiours admirer les œuures de ce grand Dieu, qui a diuinement renclos tant de beautez et de perfections en ces petites creatures: remettant le tout à l'experience de la force et vertu d'icelles, et discretion du lecteur.

De la matiere des Pierres. — Aucuns des Philosophes parlans de la matiere des Pierres, disent que celles qui ne se peuuent dissoudre par le feu, et se faire liquides, se font d'vne vapeur, ou d'vne exhalaison seiche et ignee: S'il estoit ainsi, il aduiendroit qu'elles se formeroyent plus communément en la haute region de l'air, qui n'est que feu, que dedans la terre. Parce que le mouuement et conuersion des Astres plus viste et plus hasté eschaufferoit la vapeur, et la desecheroit plus tost beaucoup que dedans la terre. Aussi s'il estoit vray ce que d'autres asseurent, que tout ce qui naist en terre est ou terrestre ou aqueux: aqueux, comme les metaux d'or, d'argent et autres: terrestre, comme les pierres, il s'ensuyuroit necessairement qu'il n'y eust pierre

Mais craignant offenſer le reſte precieux
Des monumens ſacrez, & les cendres des vieux,
I'ay bien voulu les ſuiure, en imitant la trace
Et les pas meſurez du vieil chantre de Thrace,
Non pour vous deguiſer deſſous vn maſque feint
La ſimple verité, qui ne ſe cache point,
Mais bien pour admirer la noble architecture

precieuse qui fust transparente et pellucide. Car celles qui sont transparentes, sont composees d'vn suc et d'vne humeur aqueuse, dedans laquelle y a de l'eau qui gaigne et surmente la terre de sa pesanteur : les autres qui ne sont pellucides, sont veritablement plus terrestres qu'aqueuses, estant composees d'vne fange et d'vn limon detrampé. Doncques la vraye matiere des pierres precieuses est vne terre detrampee de quelque humeur, comme fange, ou bourbe limonneuse, que les Latins appellent *lutum*, dont naissent celles qui sont obscures et non transparentes. L'autre est vne humeur meslee, plus aqueuse que terrestre, qui s'appelle *succus*, congelee par vn grand froid, ou recuitte par vne chaleur temperee dedans la terre, dont naissent celles qui sont pellucides. Ce que nous voyons ordinairement aduenir és rongnons et vessie des animaux, où les pierres se forment de trop de chaleur, endurcissant l'humeur visqueuse, dont se fait la pierre et le grauois : Tout ainsi que le feu violent d'vn fourneau à potier, cuist et endurcist l'ouurage de terre auparauant mollasse et limonneux, la chaleur ayant chassé l'humide, ne restant que le sec, cause que les pierres sont sans odeur et sans vie, ne pouuant receuoir aliment comme les plantes. Il y a une autre matiere qui fait les pierres, qui est la racleure des pierres mesmes, ou ce qui suinte et distile des metaux : car ce que le flot violent d'vne eau courante a sappé, raclé et rongé au fray de son cours, estant rassis au fond de l'eau se caille et deuient pierre, de façon que la pierre engendre la pierre.

Des couleurs. — Quant aux couleurs, elles sont telles que la matiere dont elles tirent leur naissance : pour ce nous voyons vne mesme pierre auoir couleurs differentes, pour estre composee d'vne matiere meslee et diuersement bigarree, outre que la chaleur, cause efficiente des pierres, donne teinture à la matiere, ayant puissance d'esclaircir celles qui sont obscures, et obscurcir celles qui sont claires et transparentes, et semble que le froid ait peu de puissance de changer et alterer les couleurs de la matiere. Mais apres qu'elles sont formees, estans vn long temps humides et detrampees, puis desechees, elles prennent teinture selon l'assiette des terres et des minieres d'or, d'argent, cuiure, fer, estain, où elles naissent le plus souuent. Es lieux où le

De ce gemmeux threſor, miracle de Nature,
Qui a mis & renclos d'effets diuins & forts
Tant de rares vertus dedans ces petits corps.
Les grands obſeruateurs & diuins interpretes
De la mere Nature, & cauſes plus ſecretes,
Parlant de la matiere & premiers elemens
Des pierres que la terre engendre dans ſes flancs,

Soleil bat ordinairement se font les pierres vertes et noires, aux lieux sombres et ombreus les rouges. Le Crystal est fait d'vn suc, ou d'vne humeur tres-pure, pour ce il est tres-clair : l'Iris d'vne humeur moins claire, le Diamant d'vne humeur plus brune, pourtant il est plus brun que le Crystal. Le suc verd fait les Emeraudes, le celeste le Saphir, le rouge le Rubis, le violet pourprin l'Amethyste et le Hyacinthe, le doré le Chrysolithe, le suc meslé l'Opalle et l'Agathe : les autres qui ne sont transparentes, mais seulement luisantes par le dessus, sont faites d'vn suc obscur, terreus, espais et non transparent.

Leurs vices. — Les vices des Pierres precieuses sont quand la matiere n'est de mesme couleur, dont il aduient qu'elles portent vn ombre, ou vn petit nuage. Quand on y apperçoit des pailles, fllandres, ou qu'elles sont gendarmees, ou qu'on y voit de petits durillons, ainsi qu'il se rencontre dedans le marbre, qui sont comme petits clous de matiere diuerse, ou du sel, ou de la mine de plomb.

De leur naïfueté. — On fait preuue de leur bonté, quand la lime ou la queux ne peuuent mordre, ny prendre sur icelles, comme sur les contrefaittes, encores qu'il y en ait de vrayes et naturelles qui ne peuuent souffrir ny l'vne ny l'autre, estans tendres et molles de leur nature.

Leur difference. — On découure les contrefaittes à la veuë, au poids et au toucher, outre la lime et la queux : à la veuë, quand le fard et le lustre de la pierre n'est pur et net, ny agreable à l'œil : au toucher, quand elles sont bossues, aspres, scabreuses et grumeleuses : au poids, quand elles sont plus legeres que les naïfues.

Voyla le Recueil que i'ay peu faire des vertus et proprietez des Pierres precieuses, pris de la meilleure part de ceux qui en ont escrit, tant pour honorer leur memoire que pour vous faire participans de mon petit labeur. Ie ne doute point qu'aucuns ne trouuent estrange la façon dont i'ay vsé en la description d'icelles, m'asseurant toutesfois qu'en les lisant, ceux-là mesmes y prendront plus de plaisir que si ie les eusse simplement descriptes, sans autre grace et sans autre enrichissement de quelque nouuelle inuention.

Diſent que celles-là qui ne peuuent, ſolides,
Se diſſoudre par feu, ny ſe rendre liquides,
Naiſſent d'vne vapeur & d'vne exhalaiſon
Qui eſt & chaude & ſeche, & pure enflammaiſon.
Or s'il eſtoit ainſi, elles prendroyent naiſſance
Au plus haut lieu de l'air, où la viue ſemence
Et le germe de feu prend ſon accroiſſement,
Pluſtoſt que dans la terre, vn trop froid element.
Car le cours viſte & prompt des flambeaux ordinaires
Qui roulent dans le ciel par mouuemens contraires
Secheroit la vapeur, & le limon terreux
Des pierres, ſimplement & terreſtre & aqueux.
Auſſi s'il eſtoit vray, ce qu'vn autre propoſe,
Que ce qui naiſt en terre, & ce qui ſe compoſe
Dedans ſon large ſein, eſt terreſtre ou aqueux :
Aqueux, comme l'argent, l'or, le cuiure eſcumeux,
Et tous autres metaux, richeſſe de la terre :
Terreſtre & limoneux, ainſi qu'eſt toute pierre :
Il ſeroit neceſſaire, & vray aſſeurément
Qu'il ne ſe feroit pierre au terreſtre element
Qui euſt le luſtre clair, & qui fuſt pellucide,
Eſtant faite ſans plus d'humeur claire & liquide.
Car toute pierre en fin qui a le luſtre beau,
Tranſparent & vitreux, ſe forme plus de l'eau
Que de limon terreux, car l'eau la terre dompte
Et de ſa peſanteur l'affondre & la ſurmonte,
Ne reſtant rien terreux, car ſon luſtre eſclairci
Altere par le chaud le limon eſpaiſſi.
Les autres qui ne ſont claires ny lumineuſes
Sont terreſtres vrayment, noires & limoneuſes,
L'eau s'eſtant alteree, & ne reſtant ſinon
Dedans ce corps pierreux que terre & que limon.
Or de ces pierres donc qui n'ont point de lumiere,
Noiraſtres bruniſſant, la matiere premiere
Eſt vn amas bourbeux, vne lente eſpaiſſeur,

Vn limon deſtrempé de quelque graſſe humeur,
Dont naiſſent celles-là qui ne ſont tranſparentes :
Mais les autres qui ſont d'outre en outre luiſantes,
Et dont le luſtre clair paſſe par le trauers
Comme de blanc & verd, d'incarnat, iaune & pers,
Naiſſent d'vn ſuc aqueux, & d'humeur deſtrempee
Recuite par le chaud, ou par froid congelee,
Plus aqueuſe beaucoup que terreſtre, pourtant
Elles ont la couleur & le luſtre eſclatant.
Comme dans les rongnons, ou dedans la veſſie
D'hommes & d'animaux, la pierre rendurcie
Et le grauois menu ſe fait par la chaleur,
Et ſe caille & ſe prend d'vne glueuſe humeur :
Ou comme vn pot de terre au creux d'vne fournaiſe
S'empierre & s'endurcit aux vapeurs de la braiſe,
Auparauant mollaſſe, humide & limoneux :
Tout ainſi dans la terre, aux rayons lumineux
De ce flambeau doré, les pierres s'endurciſſent
Dans les creux mineraux qui feconds les nourriſſent.
Autre matiere y a qui ſe caille & ſe prend,
Se ramaſſant en l'eau qui en pierres ſe rend :
C'eſt quand des pierres meſme vne raclure tendre,
Vn ſablonneux amas, vne poudre, vne cendre
Enſemble ſe raſſiet, que le cours violent
D'vn grand fleuue dérobe & rauit en coulant,
Raclant, minant, ſapant de ſes ondes vitrees
Des rochers cauerneux les coſtes empierrees :
Vne autre reſte encor, qui prouient de l'humeur
Qui ſuinte des metaux, & durcit d'eſpaiſſeur.
Voilà ce que ie ſçay des pierres que Nature
Braſſe dedans les flancs de ceſte terre dure :
Reſte à dire ſans plus le luſtre clair & beau
Qui la pierre embellit & qui farde ſa peau.
Telle eſt donc la couleur, quelle en eſt la matiere,
Car s'elle eſt pure & nette en ſa maſſe premiere,

Le luſtre en ſera net, mais s'elle a de l'obſcur,
Elle ſera meſlee & brune d'eſpaiſſeur.
Mais ſur tout la chaleur qui donne la teinture
A la matiere meſme eſt la cauſe en Nature
Qui donne la couleur, la grace & le beau teint
Aux pierres, dont la glace & le viſage eſt peint.
C'eſt doncques la chaleur qui leur donne la grace
Et les belles couleurs qui vont dorant leur face,
Ayant tant de pouuoir qu'elle peut eſclaircir
Le luſtre ſombre & noir, & le clair obſcurcir.
Auſſi ſelon l'aſpect du ſoleil & des terres,
Et des metaux diuers où s'engendrent les pierres,
S'imprime la couleur, autre eſtant de l'airain
Que de l'or ou du fer, du cuiure ou de l'eſtain.
Car où le ſoleil bat de ſa flamme ordinaire,
Là les pierres ſe font de couleur verde & noire :
Aux lieux ſombres & frais le rouge pourpriſſant
Donne teint à la pierre à l'eſclat rougiſſant,
D'vn ſuc fort deſtrempé & d'vne humeur tres-pure
Le Cryſtal prend couleur, & la roche plus dure
Du Diamant ſe teint d'vn ſuc & d'vne humeur
Moins claire & plus brunette, & plus baſſe en couleur:
L'Emeraude ſe peint d'vne humeur verdoyante,
Du rouge le Rubis à la peau flamboyante,
L'Iris du cryſtallin, du violet pourprin
L'Amethyſte au beau teint, du bleu le Saphyſtrin :
Le ſuc fort bigarré fait l'Agathe & l'Opalle,
La Chryſolithe tient de l'humeur iaune & palle :
Ainſi par le ſoleil s'affinent les couleurs,
Suiuant le luſtre fin des premieres humeurs.
Non pas que la couleur emprunte ſon eſſence
De la pure matiere & feconde ſemence
Des premiers elemens qui n'ont point de couleur,
Exempts de froid, de chaud, de ſapeur & d'odeur :
Car la couleur en fin ſe varie & s'altere

Selon l'œil, le mouuoir, l'obiet & la lumiere.
Combien a de couleurs ce duuet doux & mol
Qui menu va friſant & couronnant le col,
La gorge & l'eſtomac des gentes colombelles,
Quand aux rais du ſoleil vont tremouſſant les ailes?
Tantoſt vous y voyez vn pourpre eſtinceler
Comme vn feu de Rubis, & tantoſt s'émailler
Vn changeant colombin, & tantoſt deſcouuertes
Les naïues couleurs des Emeraudes vertes:
Car l'aſpect gauche ou droit, & le bat de nos yeux,
Le mouuement, l'obiet, la figure & les lieux,
Font changer la couleur, ainſi que la marine
Va blanchiſſant l'azur de ſa large poitrine
Aux ſouſpirs d'Aquilon, couleur qu'on ne peut voir
Sans lumiere, autrement ne ſe peut concevoir.
Car on ne peut iuger par les nuits tenebreuſes
Quelles ſont les couleurs des pierres precieuſes,
Ny de tous autres corps, qui peints & colorez
Ne ſe voyent ſinon par les rayons dorez
Du ſoleil, c'eſt pourquoy la couleur apparente
N'eſt qu'vn fard deſtrempé, qu'vne lueur brillante,
Variant ſur le plain du deſſus de la peau
Sans penetrer le corps de ſon luſtre plus beau.
On le voit quand la choſe en petites parcelles
Se tire & ſe diſtrait, car les couleurs plus belles
S'eſteignent peu à peu, & ſe perdent en l'air:
L'or détaillé menu perd ſon luſtre plus clair.
Qui voudroit deſcharpir d'vne eſcarlate fine
La trame fil à fil, ceſte couleur pourprine
Qui belle en ſon tiſſu & viue apparoiſſoit,
S'éuanouit deſiointe & plus ne s'apperçoit.
Les vices remarquez & la faute premiere
De ces pierres de prix, ſeront quand la matiere
N'eſt de meſme couleur, car les belles à voir
Vne ſeule couleur ſans plus doiuent auoir.

Puis c'eſt vn vice grand, quand vn ombreux nuage
Entrecourant le fond tache leur beau viſage,
Bruniſſant leur beau ſein d'vne noire eſpaiſſeur.
Comme ſi au Rubis on voit vne noirceur,
Ou dedans l'Emeraude, ou s'on y voit des cendres,
Vne nue, vn brouillard, des pailles, des filandres,
De la rouille, du ſel, vn grand amas poudreux
Surſemé dans le fond de durillons ſcabreux,
Ce ſont vices marquez en toutes pierres ſaines.
De leur bonté naïue on fait preuues certaines
Quand la lime rongearde, ou le fray de la queux,
Ou le braſier ardent deſſus le corps gemmeux
Des pierres de grãd prix, ne peut mordre ny prendre:
Il y en a pourtant qui de matiere tendre
Et molle, n'oſeroyent l'vn ny l'autre approcher,
Tant leur nature eſt foible & debile au toucher.
De celle que le feu, la fonte, & l'artifice
Contrefait pour tromper, on deſcouure le vice:
Car outre que la lime en ſes taillons mordans
Et le fray de la queux ſe cachent dans ſes flancs,
On recognoiſt à l'œil les fraudes recelees,
Sous le fard de la peau artiſtement meſlees,
N'ayant rien de gentil, ny d'agreable à voir,
Ne tenant que du verre ou trop clair ou trop noir.
On la iuge au toucher, quand on la ſent rapeuſe,
Sans luſtre, ſans poli, ſous le doigt grumeleuſe:
Au poids, quand trop legere elle eſt pour ſa groſſeur,
Car moins que la naïue elle a de peſanteur.
Celles donc que l'on fait d'vne paſte gommeuſe,
Ou qui prennent couleur d'vne maſſe vitreuſe,
Se peuuent deſcouurir par la lime aiſément:
Mais il eſt malaiſé de iuger ſainement
Quand vne pierre fine en vne autre s'altere.
Comme quand le Saphir par la flamme legere
Perd ſa couleur celeſte & ſe fait Diamant,

Le Hyacinth, l'Amethyſte en ce meſme element
Perd ſa couleur naïue & ſe fait autre pierre
Qu'elle n'eſtoit ſortant fraiſchement de ſa terre.
Mais que ne fait çà-bas l'eſperance du gain?
L'vn pour trainer ſa vie, & pour tromper ſa faim,
Sous vn verre menteur qu'il teint & qu'il affine,
Ou changeant le Cryſtal en Emeraude fine,
Pipe les mieux voyans, & les yeux mieux appris
A donner aux metaux & aux pierres le prix.
Celles qui ſont au fond & creuſes & cauees,
Ou les autres qui ſont en boſſe releuees,
Sont de plus petit prix & de moindre valeur
Que celles que l'on voit d'vne eſgale ſplendeur :
On fait trop plus de cas de la forme longuette
Qu'on ne fait de l'ouale, ou de la rondelette,
Meſme de l'angulaire, & tient-on pour certain
Qu'il n'y a rien plus beau que le long & le plain.

C'eſt ce que i'ay glenné de la moiſſon fertile
Des plus gentils eſprits, qui de ſemence vtile
Ont ſemé, diligens, par ce grand vniuers
De ce gemmeux threſor les miracles diuers.

PROMETHEE,

PREMIER INVENTEVR DES ANNEAVX ET DE L'ENCHASSVRE DES PIERRES. (1)

VOVTES de ce grand ciel, & vous, prompts meſſagers
Qui d'vn mol éuentail & de ſouſpirs legers
Par quatre coins diuers éuentez ce bas mõde:
Fontaines qui roulez d'vne belle & claire onde
De haut en contre-val par le trac ſablonneux
De ces rochers mouſſus, ridez & cauerneux:
Fleuues, prez, monts & bois, & toy, mer courroucee,
De mon triſte malheur fierement heriſſee:
Flots ſur flots entaſſez, raboteux, pleins d'horreur,
C'eſt à vous que ie parle, eſcoutez ma douleur.
Ou ſi vous n'eſcoutez du pauure miſerable
La trop iuſte complainte, ô Deſtin imployable,
Fais que ie ſois raui d'vn tourbillon venteux,
Ou toſt frappé du ciel ie meure malheureux:
Non pour rendre en mourant ma douleur appaiſee,
Mais pour n'eſtre la fable & ſeruir de riſee

1. Cette pièce ne figure pas dans l'édition de 1576.

A la troupe des Dieux, troupe ſans amitié,
Trop ſourde à ma priere & de peu de pitié.
Fends-toy pour m'égloutir aux plus baſſes fondrieres
De ton ſein creuaſſé en profondes carrieres,
Terre, trop plus humaine & plus douce cent fois
Que du Ciel ny des Dieux les trop ſeueres lois.
Vous, germe de Tethis, Deeſſes Nereides,
Qui deſſous les caueaux de vos palais humides,
Humaines, receuez de nous pauures humains,
Plus doucement qu'au ciel, les larmes & les plaints,
Voyez, ie vous ſupply, Princeſſes marinieres,
Mes membres bafouez ſur les croupes meurdrieres
Et ſur les flancs cauez de ce roc ſourcilleux,
Audace de Mercure & colere des Dieux :
Où pour l'ardeur du iour mes prunelles recuites,
Mes paupieres ſans poil, & mes léures deſpites,
Mes membres deſcharnez, dehallez & noircis,
Mes boyaux en curee, & mes chauues ſourcils,
Vomiront contre moy innocent, incoupable,
Vn reproche eternel à iamais lamentable :
Où mes yeux eniurez & de ſang & de pleur
Rien ne verront d'humain qui trompe ma douleur,
Où rien plus n'entendray ſous les lampes brunettes
Des pauillons nuiteux, que les gorges prophetes,
Les frayeurs, les ſouleurs des ſiniſtres oiſeaux,
Compagnons coniurez à mes tourmens nouueaux.
Ainſi pouſſoit au ciel ſes complaintes cruelles
Le pauure Promethee, à iamais eternelles
Sans le ſecours diuin de ce grand Iupiter,
Qui fit, meu de pitié, ſes peines allenter,
Se ſouuenant encor que par ſa prouidence
Il auoit de Thetis refuſé l'alliance,
Ruine de ſon ſceptre & de ſon ciel vouté
S'il euſt de ces amours ſuiui la volonté.
Donc pour le deliurer mande à ſon fils Alcide

Chaſſer ce carnaſſier, ce vautour homicide,
Qui d'ongles & de bec deſchirant, tiraſſant,
Repaiſſoit ſon poulmon du poulmon renaiſſant
Du pauure criminel, dont la chair priſonniere
Languiſſoit ſous le fer de la chaiſne meurdriere,
Ouurage de Vulcan : mais Hercule ſoudain
Chaſſe l'oiſeau, la chaiſne il froiſſe de ſa main.
Mais le Deſtin voulut qu'en memoire eternelle
Du larcin reconnu de la flamme immortelle
Qu'il auoit priſe au char du ſoleil radieux,
Pour animer ſubtil ſon image terreux,
Qu'à iamais dans le doigt porteroit attachee
Dans vn anneau de fer, vne pierre arrachee
Au ſommet bruineux du roc Caucaſien,
De ſes flancs deſcharnez l'infame gardien.
Voilà donc le premier qui mit la pierre en œuure
Dans vn anneau de fer, induſtrieux manœuure.
Du fer on vint au cuiure, & à l'eſtain encor,
De l'eſtain à l'argent, & de l'argent à l'or,
Des pierres d'vn rocher aux pierres plus eſlites,
Emeraudes, Rubis, Diamans, Chryſolithes :
Et cela qui reſtoit pour marque d'vn malheur,
Des Princes & des Rois fut la gloire & l'honneur.

L'AMETHYSTE,

OV

LES AMOVRS DE BACCHVS,

ET D'AMETHYSTE.

MVSE, mon petit œil, le foulas de mes peines,
Qui deſtrempes le ſoin recuit dedans mes veines,
Cherchons, Muſe, cherchons quelque ſentier nouueau,
Et fuyons le chemin de ce tertre iumeau :
Il n'eſt que trop battu. Les ondes de Permeſſe
Ne ſçauroyent contenter vne ſi forte preſſe,
Qui pour ſe refraiſchir & ſa ſoif eſtancher,
Court en foule, alteree, au pied de ce rocher :
Les ruiſſeaux eſpuiſez de bouches larronneſſes
Ne pourroyent ſatisfaire à ces troupes eſpaiſſes.
Ie veux ſeul eſgaré par des prez non foulez
D'autre pied que le mien, & par monts reculez,
Deſcouurir le premier quelque ſource cachee :
Ie veux pincer la corde encore non touchee,
Voler de mon plumage, & voguer deſſus l'eau

Fraiſchement embarqué en mon propre vaiſſeau :
Ie veux puiſer au fond d'vne ſource inconnue,
Que les courriers de l'air de leur bouche cornue
Ne becquerent iamais, & que le clair ſoleil
N'eſchauffa tant ſoit peu de ſon feu nonpareil :
Eau ſourdant dans le creux d'vn antre ſolitaire,
Pucelle ne ſuiuant vne trace ordinaire,
Mais qui roule eſcartee, & qui d'vn nouueau ſon
Murmure gazouillant quelque douce chanſon.
L'vn a chanté le feu de la torche Hectoree,
Et ſous la main des Dieux Ilion deſploree,
Les ruſes des Gregeois, le conſeil de Neſtor,
L'empire de Pluton, la fille d'Agenor,
Et des mareſts bourbeux l'onde non violable,
Des vents & de la mer la colere indomptable,
Les eſtranges hazards du ſoldat Ithaquois,
Qui malgré les douceurs des filles d'Achelois,
Le breuuage ſorcier de Circe enchantereſſe,
De Scylle & Charybdon la rage pillereſſe,
Eut auant que mourir ce deſiré bonheur
Voir faillir de ſon toit la fumeuſe vapeur.
L'autre, dreſſant ſon vol de pennes plus hautaines,
A recherché, diuin, les races plus qu'humaines
Des habitans du ciel, a chanté le Chaos,
Et comme en ſon enfance ayant le ventre gros
D'vn meſlange confus, par vne douce guerre
Nous enfanta le feu, l'air, les eaux & la terre.
L'autre voulant ſemer ſon nom par l'vniuers,
Legerement porté ſur l'aile de ſes vers,
A controuué, gentil, pour marque memorable,
Des images du ciel & des Dieux vne fable :
Comme ſi les flambeaux des celeſtes cantons
Empruntoyent de la terre & l'influs & les noms.
I'en appelle à teſmoin le Verſeau Ganymede,
Les pleurs & les trauaux de Perſe & d'Andromede,

Les replis eſtoilez, & les yeux du Dragon,
Les auirons parlans de la nauire Argon,
La Chéure nourriciere au rauiſſeur d'Europe,
Le Cancre, le Belier, Caliſte & Caſſiope,
Le Lait qui dans le ciel ſe fit vn nouueau train,
Et mille autres ſurnoms dont le ciel eſt tout plein.
L'autre, ſous les ormeaux, de cannes plus legeres
A fait danſer de Pan les Nymphes bocageres :
Les brebis porte-laine & les troupeaux barbus
Bondirent ſautelant deſſus les prez herbus.
L'autre, nauré d'Amour, a chanté ſes complaintes,
Sa flamme, ſon deſtin & ſes larmes non feintes :
Vn autre le venin des ſerpens eſcaillez,
Et les chantres oiſeaux de couleurs émaillez.
Rien ne reſte à vanter, les ondes tant priſees
De la ſource au Cheual ſont toutes eſpuiſees.
Mais, Muſe, mon ſouci, fais-moy ceſte faueur
Que ie puiſſe, animé de nouuelle fureur,
De mes poulmons enflez & pouſſez d'autre haleine,
Remplir noſtre air François d'vne voix plus hautaine
Que n'eſt celle de ceux qui n'oſent s'eſleuer
Hors du commun ſentier, à fin de gaigner l'ær,
Butinant & voguant loin des mers eſtrangeres
D'auirons empruntez comme nouueaux corſaires,
De larcins reconnus vainement honorez,
Et des plumes d'autruy impudemment dorez.

Apres que les Titans, vermine de la terre,
Furent mornez, froiſſez ſous l'eſclat du tonnerre
De ce grand Iupiter, colere les noyant
Sous vn torrent de feu flots ſur flots ondoyant
Dans le camp Phlegreen : apres que la victoire
Hauſſa des Immortels la vaillance & la gloire,
Ces mutins eſtouffez ſous les monts fourcilleux,
Et le ciel fut paiſible entre la main des Dieux :

Tous pour tenir conſeil auſſi toſt s'aſſemblerent,
Et d'aduis reſolu enſemble deliberent
De viſiter la Terre, à fin qu'en l'appaiſant
Chacun d'eux l'honoraſt de quelque beau preſent,
Qui larmoyoit encor voyant les corps en poudre
De ſes enfans meurdris des poinctes de la foudre.
Doncques à chef baiſſé ſe plongent dedans l'ær,
Portez deſſus les vents, à fin de s'æſcouler
Plus doucement çà-bas, & d'ailes peinturees
Hachent les plis friſez des plaines azurees.
Ainſi que le faucon eſpiant ſon gibier
Muſſé ſous le riuage, ou dedans vn herbier,
Fond de roide ſecouſſe, ainſi la troupe belle
Des habitans du ciel s'eſlance à tire-d'aile.
Le Ciel, veuf de ſecours pour maintenir ſon fort,
Demeure eſpouuanté à ce nouueau débord.
Arriuez ſur la Terre, & l'ayant careſſee
Ainſi que leur parente, & l'ayant embraſſee,
Ne voulant plus laiſſer les hommes ſi groſſiers
De pareſſe engourdis, comme leurs deuanciers,
A fin de les polir deſſous les lois ciuiles
Les firent habiter enſemble dans les villes.
Le premier Iupiter leur apprit à baſtir,
Mercure à trafiquer, Pallas à ſe veſtir,
Dompter l'orgueil des vents & les ondes coleres
Sous les pins recourbez en fuſtes & galeres :
Mars, animant leurs nerfs, à deuenir guerriers :
Apollon à chanter, & de chaſtes lauriers
Se couronner le front : Cerés la nourriciere,
A tourner ſous le ſoc la terre fourmentiere,
Repoitrir le gueret, à dents de faucillons
Moiſſonner les eſpis ſur le dos des ſillons :
Et toy, pere Bacchus, tu changeas le breuuage
Des cruches d'Achelois à ce doux preſſurage
Que tu fis eſcouler du raiſin pourpriſſant,

Par vn charme diuin tout ſoin adouciſſant.
C'eſt toy, race de feu, qui deux fois pris naiſſance,
L'vne du ventre enceint de la noble ſemence
De ce grand Iupiter, & l'autre de la peau
De ſa cuiſſe feconde, où comme en vn berceau
Emmaillota, benin, le pur & ſacré germe,
De ſon enfantement ſurattendant le terme.
Car plus que les humains les Dieux grands & parfaits
Pareſſent dans les flancs de leur mere imparfaits,
Affranchis de la mort, d'ans & de pourriture,
Riche preſent du Ciel & de l'alme Nature :
Comme toy ieune & beau, touſiours gaillard & frais,
Graſſet & potelé, qui ne vieillis iamais
Ainſi que les humains, à qui la douce vie
Preſque ſans la gouſter en naiſſant eſt rauie,
A qui la Parque bleſme, agençant le berceau,
Prompte, de meſme main foſſoye le tombeau.
C'eſt toy, germe diuin, c'eſt toy donc que ie chante
Tiedement arroſé de l'humeur de ta plante :
Mais, Pere, auſſi ſoudain que ie parle de toy,
Heriſſé de frayeur ie ſens ie ne ſçay quoy
Qui roule furieux çà & là dans mes veines.
Or comme le ſeiour cauſe nouuelles peines
Qui prouiennent d'Amour, ce Dieu plein de repos
Secretement nourrit vn braſier dans ſes os,
Eſperdument outré d'Amethyſte la belle,
Amethyſte aux beaux yeux, de beauté non mortelle,
Eſclaue de ce Dieu qui deſſus le grauois
De l'Orient perleux endoſſa le harnois,
Et demeura vainqueur de la gent bazanee
Qui voit naiſtre au matin ſous l'aube ſafranee
Le ſoleil radieux, lors que du bain marin
Moite va reſſuyant ſon viſage pourprin.
Apres donc que ce Dieu eut gaigné la victoire
Sur les peuples Indois, triomphe de ſa gloire,

Ce petit Dieu, vainqueur des hommes & des Dieux,
Triomphe de ce Dieu & le rend amoureux,
Luy tire droit au cœur, des yeux de la brunette,
De ſa main delicate vne ardente ſagette
Qui luy perce le flanc, volant, bruyant, ſifflant
Par le vague de l'air, ainſi que plomb coulant
Qui ſautelle à bouillons, & friſſonnant greſille
Quand dedans la froide eau bouillant on le diſtille,
S'embraſant tout ainſi qu'vne balle au voler
Du ventre d'vn canon, qui prend feu dedans l'ær.
C'eſtoit au meſme iour que les folles Menades,
Et le troupeau ſacré des errantes Thyades,
Alloyent criant, hurlant, dodinant & crollant
Leur viſage maſqué, de ſerpens tout grouillant,
Le iauelot au poing entouré de lierre,
Bouffonnant, bondiſſant, & trepignant la terre
Sans ordre, peſle-meſle, au ſon du tabourin,
Sous le bruit eſclatant des cornes à bouquin.
Trop pleine de ce Dieu la brigade chancelle,
Fouruoyant çà & là de pieds & de ceruelle,
De rage eſpoinçonnee errante par les bois.
La terre gemiſſoit de leurs confus abois,
La lumiere des yeux ſe bouchoit retenue
Sous la brune eſpaiſſeur d'vne poudreuſe nue,
Les oiſeaux eſtourdis, les entendant hurler,
Quitterent auſſi toſt les campagnes de l'ær.
L'vne portoit en main vne lance eſtoffee
De lierre ondoyant, où pendoyent pour trophee
Les deſpouilles d'vn bouc : l'autre pleine du Dieu
Qui la pouſſe en fureur, ſur le fer d'vn eſpieu
Secouoit embroché, victime de la feſte,
D'vn porc gaſte-raiſin le cimier & la teſte :
L'autre portoit d'vn fan tauelé ſur la peau
Les cornichõs poinctus, comme vn croiſſant nouueau:
L'autre ſur vne foûrche à deux poinctes guerrieres

La hure d'vn ſanglier aux defenſes meurdrieres :
De figues & de fleurs l'autre auec le coffin
Branloit au ventre creux vn vaſe plein de vin.
Quand ce Dieu recherchant, ô diuines merueilles!
Les ſecrets croupiſſans au fond de ſes corbeilles,
Trouue que le Deſtin cruel ne vouloit pas
Qu'il iouiſt bienheureux des allechans appas
D'Amethyſte la belle, ayant pour ennemie
Diane au chaſte ſein, le ſecours de s'amie,
Et les aſtres auſſi. Alors tout eſperdu
Et rempli de fureur : « C'eſt par trop attendu
(Dit-il), ſus, ſus auant, Euantes, qu'on attelle
Mon char au timon d'or : l'ordonnance cruelle
Du Ciel ne fera pas que ie n'entre en fureur.
Sur vn Dieu ne peut rien la force ny la peur. »
D'vn pied prompt & leger ces folles Baſſarides
Enuironnent le char : l'vne ſe pend aux brides
Des onces mouchetez d'eſtoiles ſur le dos,
Onces à l'œil ſubtil, au pied ſouple & diſpos,
Au muſle heriſſé de deux longues mouſtaches :
L'autre met dextrement les tigres aux attaches
Tiſonnez ſur la peau, les couple deux à deux :
Ils ronflent de colere & vont rouillant les yeux.
Vn fin drap d'or friſé, ſemé de perles fines,
Les couure iuſqu'au flanc, les houpes à creſpines
Flottent ſur le genou : plus humbles deuenus,
On agence leur queue en tortillons menus.
D'or fin eſt le branquar, d'or la iante & la roue,
Et d'yuoire Indien eſt la pouppe & la proue :
L'vne ſouſtient le char, l'autre dans le moyeu
Des rouleaux accouplez met les bouts de l'eſſieu,
Puis tirant la ſurpente, allegrement habile
Arreſte les anneaux d'vne longue cheuille
Dans les trous du branquar : le deſſus eſt couuert
De lierre menu & de ce pampre verd,

Où pendent à l'enuy les grappes empourprees
Sous les tapis rameux des fueillades pamprees.
Ce Dieu monte en ſon char, les tigres vont d'auant,
Qui ſans piquer voloyent plus legers que le vent,
Sous leurs pieds ergotez d'vne griffe meurdriere
Faiſoyent voler menu la bruyante pouſſiere,
D'vn muſle entrefendu remaſchant, poliſſant
L'or fin entre leurs dents, d'eſcume blanchiſſant :
Iointes à ſes coſtez ces folaſtres Euantes
Le ſuiuoyent au galop hurlantes & courantes.
« Sus auant (dit ce Dieu), ſus, tigres, prenez cœur,
Et vous, onces legers, armez-vous de fureur :
C'eſt à ce coup qu'il faut ſecourir voſtre maiſtre.
Grattez la terre aux pieds, & me faites paroiſtre
Que vous ſentez, diuins, coleres dedans vous
Quelque peu de l'aigreur de mon iuſte courroux :
Heriſſez-vous d'horreur, eſchauffez courageuſes
De queue & de fureur vos coſtes pareſſeuſes,
Que l'Indois bazané ſente comme inhumain,
Pour m'auoir dédaigné, les rigueurs de ma main.
Ie veux que le premier qui tiendra ceſte voye
Vous ſoit mis en curee & vous ſerue de proye. »
Mais qu'aduint-il, ô Dieu ! Amethyſte aux beaux yeux
Humble ſe pourmenant pour ſaluer les Dieux
Et faire ſacrifice à la chaſte Deeſſe,
Se rencontre premiere en ceſte troupe eſpaiſſe,
Qui ſe voyant forcee inuoque à ſon ſecours
Diane : « Ayez pitié de mes chaſtes amours,
Dit-elle en ſouſpirant, & chaſte te ſouuienne
De ſauuer promptement vne ame toute tienne. »
A peine auoit fini, qu'vne morne rigueur
Luy fait cailler le ſang, les poulmons & le cœur,
Vne froide ſueur luy baigne le viſage :
Par trois fois eſſaya de marcher, mais l'vſage
Des pieds eſt engourdi : par trois fois eſſaya

De retourner le col qui iamais ne ploya
Auſſi dur qu'vn rocher, ſes larmes eſpandues
Sur le grauier Indois en pierres ſont fondues.
A ce nouueau miracle eſpouuanté d'horreur,
Encore qu'il fuſt Dieu, tremble & fremit de peur:
Les tigres en defaut autour de ceſte pierre
De griffes & de dents vont poitriſſant la terre:
Ces folles vont danſant, hurlant, enuironnant
Ce beau corps empierré qu'elles vont couronnant.
« Dõcques puiſque le Ciel (dit ce Dieu), m'eſt cõtraire
En s'oppoſant, cruel, de haine volontaire
A mes deſſeins rompus: puiſqu'il ne permet pas
Que ie puiſſe, amoureux, ſinon par le treſpas
Sauourer les baiſers d'Amethyſte la belle:
Puiſque l'enfant Amour & ſa mere cruelle,
Diane & le Deſtin, ennemis de mon heur,
M'ont banni de leur grace & manqué de faueur:
Puiſque deuant mes yeux, iuges de mon martyre,
Ie ſouffre, malheureux, de tous les maux le pire,
En voyant empierrer celle-là dont les yeux
Pouuoyẽt meſme empierrer les hommes & les Dieux:
Ie veux à l'aduenir que ceſte pierre fine,
Nourriſſant dedans ſoy ma colere diuine,
Teinte de mes couleurs, engarde ſon porteur
De iamais s'eniurer de ma douce liqueur,
Attirant les vapeurs qui d'haleines fumeuſes
Vont troublant le cerueau de paſſions vineuſes.
Plus ie vueil qu'elle rende agreable & gentil,
Sobre, honneſte, courtois, d'eſprit prompt & ſubtil,
Celuy qui dans le ſein la portera celee,
Ou deſſus le nombril eſtroitement collee:
Et qu'on la trouue auſſi ſur le grauier Indois,
Où s'empierrant perdit & la vie & la voix. »
Ce diſant arracha de la fueille pampree
Qui couronnoit le front de ſa teſte ſacree

Le raiſin pourpriſſant, & dans ſa blanche main
L'eſpreignant & froiſſant en preſſura le grain,
Dont la ſainte liqueur eſcoula rougiſſante
Sur l'Amethyſte encor de frayeur palliſſante,
Qui depuis en vertu de ce germe diuin
N'eut le viſage teint que de couleur de vin,
Violette, pourprine, en memoire eternelle
Du Dieu qui preſſura de la grappe nouuelle
Le mouſt qui luy donna la couleur & le teint
Dont l'Amethyſte encor a le viſage peint.
Voilà du Bromien l'obſeque lamentable
Qu'il fit, élangouré, ſur le corps pitoyable
De ſa chaſte maiſtreſſe : or voilà les douleurs,
Le funebre appareil, les ſanglots & les pleurs
Qu'il pouſſa dans le ciel. Les riues emperlees
De Gange au ſable d'or, les profondes vallees
Et les couſtaux voiſins retentirent au ſon,
Viuement animez de ſa triſte chanſon.

LE DIAMANT.

A LA ROYNE. (1)

C'EST trop chanté, Vierge Deeſſe,
Deſſus les ondes de Permeſſe,
Autre labeur te faut choiſir :
Car l'vſance trop familiere
Du plaiſir ſe change & s'altere
Le plus ſouuent en deſplaiſir.

Sus donc auant, que l'on trauaille
Au moulin, & que l'on me taille
Vn Diamant que le marteau
Sur l'enclume ne ſçauroit rompre,
Ny l'acier ny le feu corrompre
Ny conſommer dans le fourneau.

1. Louise de Lorraine, fille de Nicolas de Lorraine, comte de Vaudemont, et de Marguerite d'Egmont; née en 1554, mariée à Henri III le 14 février 1575. Les vertus de cette princesse, aussi célèbre par sa piété que par sa beauté, eurent beaucoup à souffrir de l'influence altière de la reine-mère, qui parvint à changer en indifférence l'amour profond que la jeune reine avait inspiré à Henri. Louise de Lorraine mourut le 29 janvier 1601, au château de Moulins, où elle s'était retirée après l'assassinat du roi.

O pierre vrayment indomptable,
D'vne durté non violable,
Naiſſant du Cryſtal Indien,
Qui ne tremble & qui ne friſſonne
Des coups de la main forgeronne
Du grand Sterope Eolien.

Le Diamant pour faire preuue
S'il eſt bon, il faut qu'on luy treuue
L'eſclat net & le feu brillant,
Comme le fer dans la fournaiſe
Enſeueli deſſous la braiſe
Drille & flamboye eſtincelant.

De couleur vn peu plus obſcure
Que le Cryſtal, mais nette & pure,
Si qu'on y puiſſe conceuoir
Les couleurs de meſme teinture
Que l'arc qui fait vne ceinture
Dedans l'air quand il veut pleuuoir.

Comme l'eau d'vne fontainette
Priſonniere dans ſa cuuette
Brunit d'vn obſcur argentin,
Ainſi faut qu'il faſſe paroiſtre
Son teint clair bruniſſant pour eſtre
Du vray luſtre diamantin.

Ceſte race diamantine
Naiſt dans la roche cryſtalline,
Dedans l'or ou dedans le ſein
Des ſablonnieres Indiennes,
Ou dans les mines Cypriennes
Où ſe prend le cuiure & l'airain.

Celle qui de plus pres approche
Au brillant eſclat de la roche
Du Cryſtal au luſtre argentin,
Eſt la plus rare & la plus belle :
La ſeconde apres elle eſt celle
Qui ſe trouue auecque l'or fin.

La plus bleſme & plus iauniſſante
Eſt celle qu'on voit palliſſante
Dans l'airain foible eſtinceler :
La plus peſante & plus blafarde
Eſt celle qu'on trouue baſtarde
Dedans les minieres de fer.

Aucuns diſent que ceſte pierre
Se tire des flancs de la terre
De Decan & de Biſnager,
De Mammeluc, & que bien proche
Se trouue encor la vieille roche
Es mains d'vn Barbare eſtranger.

Qu'oncques ne ſe trouua meſlee
Auec le Cryſtal, ny fouillee
Des mains auares de l'Indois,
Et que Cypre dedans ſes mines
Ne trouue point ces pierres fines,
Ny l'Arabe, ny le Medois.

Miracle eſtrange de Nature,
De voir que ceſte pierre dure
Qui du marteau ne craint le coup,
Ny de l'acier, ny de ſa trempe,
Se ramollit & ſe deſtrempe
Au plonge dans le ſang de bouc.

N'eſt-ce choſe encor plus celee,
Ne pouuant receuoir taillee
Le poli que de ſon ſablon,
Ne pouuant eſtre combattue
Que de ſoy, ſe voir abattue
Au fray d'vne lime de plomb?

Mais quel eſprit, quelle ſcience
A deſcouuert l'experience
De ce ſecret? Il ne vient pas
Des cerueaux humains interpretes,
Mais des puiſſances plus ſecretes
Des Dieux qui commandent çà-bas.

Diray-ie choſe non croyable,
Choſe vrayment eſpouuantable
De la force du Diamant
Opiniaſtre à ſon contraire,
Combattant comme vn aduerſaire
La force & vertu de l'Aymant?

Car eſtant la pierre voiſine
Du Diamant à l'aymantine,
Au lieu de faire vne amitié
Le fer tombe, & luy fait démordre,
Exerçant le cruel deſordre
D'vne ſecrete inimitié.

Comme le ſoldat qui s'employe
A rauir quelque riche proye
Au ſac d'vn rauage mutin,
Eſt forcé de ſon capitaine,
Qui le va fraudant de ſa peine
Et de l'honneur de ſon butin.

Meſme les Dieux inexorables,
Qui ſur les eaux non violables
Rigoureux preſident là-bas,
Ont de pierre diamantine
Le cœur, le foye & la poitrine,
Pour ne rompre & ne flechir pas.

Les boucliers aux riches grauures,
Les corcelets & les armures
Des Dieux, & les clous du Deſtin,
Sont-ils forgez d'autre miniere,
Ny burinez d'autre matiere
Que du courroy diamantin?

Diamant la garde fidele
Du maillot & de la mamelle,
Et du berceau Saturnien,
Lors que Iupiter dedans Crete
Nourriſſon pendoit à la tette
Au fond de l'antre Dicteen.

Mais ce grand Roy tenant l'empire,
Craignant que Celme ne peuſt dire
L'auoir veu dedans le berceau,
A fin d'éuiter le reproche
D'eſtre mortel, en corps de roche
Il empierra ce iouuenceau.

Diray-ie la puiſſance forte
Qu'il a pour celuy qui le porte
Pour ſe defendre, & pour s'armer
Contre les ronds & les figures,
Et les ſecretes impoſtures
Des Demons, citoyens de l'ær?

Contre la cire charmereſſe,
Et la puiſſance enchantereſſe
Qui furieuſe nous pourſuit?
Contre les fourbes des Incubes,
Des Folletons & des Succubes,
Bourreaux compagnons de la nuit?

Contre les horreurs palliſſantes,
Les peurs & les frayeurs naiſſantes
Des ſonges qui trompent nos yeux?
Et contre ceux que la manie
Trauaille, tourmente & manie,
Pleins de rage & tout furieux?

Car cil qui porte ceſte pierre,
Soit que l'or ou l'argent l'enſerre
Priſonniere dans vn anneau,
Ne craindra l'amoureux breuuage,
Les charmes ny le ſorcelage
Qui nous alterent le cerueau.

Et quoy? l'on dit (ô cas eſtrange!)
Sentant le venin, qu'elle eſchange
Sa durté, & qu'elle amollit,
Terniſſant l'eſclat & la grace,
Et le clair rayon de ſa face,
Par le poiſon qui l'affoiblit.

Or comme elle eſt conſtante & forte,
Celuy qui chaſtement la porte
Meurt conſtamment pour trop aimer:
Ferme tout ainſi qu'vne roche,
L'exercice des vents, & proche
Des flots eſcumeux de la mer.

Propre, tant elle a d'efficace,
Pour acquerir la bonne grace,
Le bon viſage & la faueur
D'vne maiſtreſſe bien choiſie,
Qui pluſtoſt perderoit la vie
Qu'autre amour graue dans ſon cœur.

Diray-ie que la poudre meſme
Du Diamant eſt ſi extreſme
Et ſi violente en froideur,
Que priſe elle amortit la flame,
Le ſeigneur ſouuerain de l'ame,
Des veines, du ſang & du cœur?

Ainſi l'ornement de ſa grace
N'eſt pour la main, ny pour la face
Seulement, ny pour ſa valeur:
Mais pour cil qui a plus d'enuie
De trancher le fil de ſa vie,
Que ſe tramer vn deshonneur.

C'eſt aſſez trauaillé, mignonne,
Car la Princeſſe à qui ie donne
Le riche labeur de vos doigts,
Ne veut que ſoyez dauantage
Sur le poli de cet ouurage,
Ce ſera pour vne autre fois.

Royne conſtante & non ployable,
Et d'amitié non violable
Vers ſon Roy & loyal Aymant,
D'eſprit net, ſans paille & ſans nue,
Comme la beauté reconnue
En l'eſclat de ce Diamant.

LA PIERRE D'AYMANT

OV CALAMITE.

Se voit-il ſous le ciel choſe plus admirable,
Plus celeſte, plus rare, & plus inimitable
Aux hommes inuentifs, que la pierre d'Aymant,
Qui le fer & l'acier viuement animant,
Prompte les tire à ſoy, & de gente allegreſſe
Ces metaux engourdis & rouillez de pareſſe
Eſleue haut en l'air, fait tourner & marcher,
Les preſſe, les pourſuit, pour mieux les accrocher?
Tout cela que Nature en ſes ondes enſerre,
Sous les replis de l'air, ſous les flancs de la terre,
N'eſt point ſi merueilleux. Et quoy? n'eſtoit-ce aſſez
Aux rochers cauerneux, aux antres emmouſſez,
Aux pierres, aux cailloux, auoir donné en ſomme
La parole & la voix, qui reſpond meſme à l'homme,
Babillant, fredonnant, gazouillant & parlant
Les accens dedans l'air, qu'elle va redoublant?
Sans les auoir armez & de mains & d'accroches,
De petits hameçons, de ſecretes approches,
Des traits meſme d'Amour, pour attirer à ſoy
Le fer opiniaſtre & luy donner la loy?

Se voit-il rien çà-bas plus dur & moins domptable
Que ce metal guerrier? moins doux & moins traitable?
Mais en ceſte amitié le dompteur eſt dompté,
Et le vainqueur de tout d'vn rien eſt ſurmonté,
Courant deçà delà ſans eſgard & ſans guide
Apres ie ne ſçay quoy, qui s'eſpand dans le vuide.
Chef-d'œuure de Nature, & plus audacieux
Que d'auoir esbranlé par les cercles des cieux
De gros ballons ardens, & dans les eaux ſalees
Fait faire le plongeon aux troupes eſcaillees!
Mais quel nœud d'amitié fait ioindre ces deux corps
Que Nature a fait naiſtre imployables & forts?
La Calamite errante, & de ſoif alteree,
De ne ſçay quelle ardeur cruellement outree,
Euente ce metal, haletant & ſoufflant
D'vn deſir importun, qui chaud la va bruſlant:
Puis l'ayant deſcouuert, le cherit & l'embraſſe,
Le careſſe, le baiſe, & le ſuit à la trace,
Comme vn ardent limier au plus eſpais du bois
Lance & pourſuit le cerf pour le mettre aux abois,
Et de nez odoreux & d'haleine flairante
Choiſit l'air eſchauffé de la beſte courante.
Des choſes que l'on voit ſous le cryſtal des cieux
Coulent de petits corps qui vont battant nos yeux
Sans tréue & ſans repos d'vne viue ſecouſſe,
S'amaſſe vn air voiſin, qui s'eſlance & ſe pouſſe,
Qu'on ne peut conceuoir que par le iugement
Qui vient d'ouïr, de voir, du gouſt, du ſentement.
Nous ſentons en hyuer la froideur des riuieres,
En eſté du ſoleil les flammes iournalieres,
Et les vents orageux des ondes de la mer,
Nous entendons les voix qui s'eſpandent par l'ær,
Meſmes eſtant voiſins des bords de la marine
Il vient à noſtre bouche vn fraiſchin de ſaline,
Qui part de ce grand flot qui poſtant nous fait voir

De l'Aquilon venteux iuſques au peuple noir.
Qui n'a ſenti de l'air la tempeſte orageuſe,
Veu ſous les flancs cauez d'vne roche orgueilleuſe
Diſtiller goutte à goutte vne fraiſche liqueur?
Qui n'a ſenti le froid, la chaleur & l'odeur,
Veu rouler de nos fronts vne ſueur ſalee,
Au trauers de l'airain vne vapeur gelee,
Penetrer la chaleur au trauers d'vn vaiſſeau,
Veu la barbe & le poil cotonner ſur la peau,
Senti le doux parfum & l'odeur des fleurettes,
La douceur & l'aigreur, & des herbes infectes
La puanteur auſſi? Doncques il eſt certain
Que la ſemence part comme vn nouuel eſſaim
Au retour du printemps, qui ſe iette & ſe cruche
Dans vn arbre fueillu au ſortir de la ruche.
De ceſte pierre donc ſe dérobe & s'enfuit
Vn mouuement, vn flot, vne chaleur qui fuit
Ce metal qu'elle anime, ayant de violence
Eſcarté l'air voiſin, qui luy faiſoit nuiſance.
Dans ce vuide auſſi toſt les premiers elemens
De ce fer à l'Aymant par doux accrochemens
Embraſſez & collez, comme par amourettes,
Se ioignent ſerrément de liaiſons ſecretes:
Qui fait que l'air enclos dedans ces corps preſſez,
Piquez à menus trous, eſchauffez, & percez
D'vn mouuoir importun, accole, frappe & pouſſe
La ſemence du fer d'vne viue ſecouſſe.
Se rencontrant ainſi, ſe collent ſerrément
L'vn à l'autre auſſi toſt d'vn doux embraſſement:
Tout ainſi que la vierge eſperdument eſpointe
Des fleches de l'Amour, de forte & ferme eſtreinte
Serre ſon fauorit, & de bras & de main
Luy preſſant l'eſtomac contre ſon large ſein.
Ou comme le lierre en tournoyant ſe pliſſe
Contre vn cheſne mouſſu, d'vne allure tortiſſe:

Ce metal tout ainſi, ſe ſentant careſſé,
Toſt s'accroche à l'Aymant & le tient embraſſé.
Voilà donc les appas & l'amorce friande
Dont il ſe paiſt, goulu : le fer eſt la viande,
Et l'aliment confit & trempé de rigueur,
Qui benin l'entretient en ſa force & vigueur :
C'eſt du fer qu'il prend vie, & par les flancs armee
De limaille de fer ceſte pierre animee
Par ſecrete influence, ainſi que de la main,
Tire le fer à ſoy pour appaiſer ſa faim :
De ce metal abſente a les veines beantes
D'vne bruſlante ſoif, ſes entrailles mourantes
Et ſon corps affoibli à faute d'aliment
S'altere languiſſant, & perd le ſentiment.
Comme vn amant pipé d'vne faſcheuſe attente
Souſpire apres les yeux de ſa maiſtreſſe abſente,
La cherche, la reclame, & comblé de rigueur
Ne ſonge nuit & iour qu'à dompter ſa fureur :
Comme moy, plus chetif que n'eſt la Calamite,
Qui voſtre cœur ferré, d'vne eternelle fuite
Vas touſiours deſirant, careſſant, pourſuiuant,
Mais plus ie l'importune, & plus me va fuyant.
Car le voſtre & le mien, comme deux aduerſaires,
Viuent ſeparément d'affections contraires :
Le mien prompt & ſubtil, de l'Amour eſt eſpoint,
Et le voſtre engourdi ne s'en eſchauffe point,
S'esbranlant auſſi peu de la force amoureuſe
Qu'aux ſouſpirs d'Aquilon vne roche orgueilleuſe,
Eſtant plus froid que marbre ou que le vent d'hyuer,
Qui renglace, cuiſant, l'onde, la terre & l'ær.
Or l'image qui part de tous ces corps ſpirables
N'eſt de pareil effet, ny de forces ſemblables :
Autre eſt celuy de l'or que celui de l'airain,
Du verre, de l'argent, du fer & de l'eſtain,
Eſtant ces corps entre eux de diuerſe nature,

Diuerſement ourdis, d'air & de conteſture :
Cauſe qu'ils vont ſuiuant, flairant & recherchant
Pareilles amitiez qui les vont allechant,
En fuyant leur contraire. Vne guerre immortelle
Se couue & ſe nourrit ſi fierement cruelle
Entre le fer maſſif & le corps de l'airain,
Que mis entre le fer & l'Aymant, tout ſoudain
Leur amitié ſe rompt, le fer prenant la fuite
A fin de n'éuenter l'air de la Calamite.
Car apres que l'airain de ſes rayons plus forts
A bouché les pertuis, & comblé iuſqu'aux bords
Tout le vuide du fer, la force & la ſemence
De l'Aymant ſe rebouche, & trouve reſiſtance
Qui luy defend l'entree, eſtant le fer tout plein
Du flot & du bouillon des rayons de l'airain.
Mais entre nos deux cœurs y a-t-il point, maiſtreſſe,
Quelque airain morfondu, qui fait que la rudeſſe
Du voſtre ne s'eſchauffe, & n'approche le mien?
Le mien, qui ne ſouſpire & qui n'aſpire rien
Que de vous eſtre ſerf : mais las! plus l'eſperance
Trompeuſe le repaiſt, moins prend-il d'aſſeurance :
Plus ie penſe eſtre aimé de vos rares beautez,
Plus ie ſens de vos yeux les fieres cruautez.
N'eſt-ce merueille encor, outre ces cas eſtranges,
Et les accrochemens de ces nouueaux meſlanges,
Voir ce corps aymantin animé de fureur,
Ainſi que de l'Amour, ou de quelque autre ardeur,
Suiure les feux dorez des eſtoiles Vrſines,
Qui craignent ſe baigner dedans les eaux marines,
Eternelles roulant à l'entour de l'eſſieu?
Mais ſent-il point encor la poincte de l'eſpieu
D'Arcas, le fils baſtard & gardien de l'Ourſe,
Quand chaſſant par les bois, eſchauffé, prit la courſe
Pour enferrer ſa mere au poil aſpre & rebours,
De ce grand Iupiter trop cruelles amours,

Qui changea les beautez & les graces modeſtes
De Caliſton la vierge en ces flammes celeſtes,
Apres l'auoir armee & de deñts & de peau,
Pour accroiſtre des ours le ſauuage troupeau?
Ou c'eſt l'influs ſecret des rais & de la flame
De l'Ourſe qui l'inſpire, & qui luy donne l'ame,
Ou quelque couſinage, ou bien ie ne ſçay quoy
De friand qui l'amorce, & qui l'attire à ſoy:
Car le fer aiguiſé ſans force & ſans contrainte
Frotté coñtre l'Aymant, tourne touſiours la poinĉte
Vers le Septentrion, qui rend les iours partis
En minutes, en quarts, & les vents aſſortis
Chacun en ſon quartier, retranchant meſuree
La flamme du ſoleil, & l'humide contree.
Inuention des Dieux! auoir tiré l'eſprit
D'vn caillou rendurci, qui ſans ſçauoir apprit
Aux hommes iournaliers de tirer vn meſnage
Des iours, des mois, des ans, ruine de noſtre age!
De là nous cognoiſſons qu'en ce grand vniuers
Tout ſe fait d'amitié, rien n'y va de trauers,
Tout marche, roule & ſuit ſous la ſainte ordonnance
De ce grãd Dieu, qui tient tout le monde en balance.
Hà, ſiecle malheureux & veuf de iugement,
Où les hommes groſſiers ont moins de ſentiment,
Moins de grace & d'amour, que le fer ny la pierre,
Armez de cruauté & tous nez pour la guerre,
Ennemis de la paix, prompts à ſouiller leurs mains
Au ſang de leur voiſin, tant ils ſont inhumains!
Siecle trop ignorant des douceurs de la vie,
Fertile de malheur & palliſſant d'enuie,
Nous faiſant ſauourer en ce val terrien
Plus aigrement le mal, que doucement le bien!
Or la pierre d'Aymant non ſeulement attire
La froide horreur du fer, mais le fer qu'elle inſpire
De ſa viue chaleur attire l'autre fer:

Communiquant ſa force, & les rayons de l'ær
Qui coulent de l'Aymant, au fer qu'il outrepaſſe :
S'entre-pouſſant ainſi que ſur l'humide eſpace
Les haleines des vents, prompts & viſtes courriers,
Vont pouſſant par derriere au gré des mariniers
Et voiles & vaiſſeaux, volant d'ailes legeres
Pour empieter l'or fin des riues eſtrangeres.
Cauſe que nous voyons & quatre & cinq anneaux
Suſpendus dedans l'air d'accrochemens nouueaux,
L'vn à l'autre collez de liens inuiſibles,
Comme ſi de l'amour entre eux eſtoyent ſenſibles,
L'vn l'autre ſe couplant de ſecrete amitié,
Qui ces deux corps inſpire à trouuer leur moitié.
Ainſi de la torpille vne vapeur ſe iette
D'vn air empoiſonné qui coule à la languette
De l'hameçon pipeur, paſſant ſubtilement
Par le fer engourdi d'vn eſtourdiſſement :
Du fer il monte au poil de la ligne tremblante,
Et du poil à la verge, & à la main pendante
Du peſcheur deſſus l'eau reſtant morne & bleſmi,
En voyant ſa main gourde & ſon bras endormi.
Meſme l'on tient pour vray que les coſtes ferrees
Des vaiſſeaux arreſtez ſur les ondes verrees
Qui vont rongeant les pieds du rocher aymantin,
Se deferrent ſoudain, & n'y a clou en fin,
Eſperon ny crochet, boucle, crampon ny bande,
Qui ne laiſſe le bois, & prompt ne ſe débande,
Ne s'arrache & ne ſorte, à fin de s'accrocher
Contre les flancs larrons de l'aymantin rocher.
Il y a de l'Aymant de couleur noire & perſe,
De blanc & de blafard, mais de force diuerſe.
Le noir, maſle guerrier, n'attire que le fer :
Et le blanc, feminin, n'attire que la chair.
On dit que le blafard de couleur iauniſſante
Porte ceſte vertu, qu'vne lame innocente

De ce caillou frottee, entre par le trauers
Sans offenſer la chair des muſcles & des nerfs,
Qui plus eſt, ſans douleur, & ſans que de la playe
Le ſang froid & glacé en ruiſſelant ondoye :
Car le coup ſe reprend, & ſe ferme ſoudain
Sans paroiſtre, reſtant le corps entier & ſain.
On conte qu'vn berger deſcouurit ceſte pierre,
Fichant de ſon baſton la poincte dans la terre
Sur le mont Ideen : car le fer approché
De l'Aymant eſpion ſoudain fut accroché.
Le plus voiſin de nous eſt celuy que l'Eſpagne
Liberale nous vend, l'Itale & l'Allemagne :
Le meilleur eſt celuy que l'Ethiope Indois
Trouue dedans le ſein de ſon riche grauois :
L'autre & le plus commun ſe nourrit és minieres,
Prend la force & le poids des terres ferronnieres :
Nature ne voulant cacher dedans ſon ſein
Le bien qui ſert à l'homme, & qui luy fait beſoin.
Car on tient pour certain que l'Aymant eſt propice
Pour les accouchemens, attaché ſur la cuiſſe :
Bon contre le venin, & pour le mal des yeux
Quand ils ſont larmoyans, rouges & chaſſieux :
Bon pour la chaſteté, & pour ſe rendre aimable,
Courtois, facond, diſcret, gracieux, accoſtable :
Propre pour alterer, & pour eſtancher l'eau
Qui flotte entre la chair & le gros de la peau.
Va donc, va donc, Aymãt, va trouuer ma maiſtreſſe,
Et ſi tu peux, ſubtil, deſtremper la rudeſſe
De ſon ame ferree & l'attirer à toy,
Plus fort te vanteray, & plus vaillant que moy,
Qui n'a peu l'eſmouuoir par ouuertes alarmes,
Cruelle dédaignant mes ſouſpirs & mes larmes,
Plus dure mille fois que le fer endurci,
N'ayant de mon malheur ny pitié ny merci.

LA PERLE.

A LA ROYNE DE NAVARRE. (1)

Ie veux de main induſtrieuſe
Sur les bords de l'onde fameuſe
Choiſir vne Perle de prix,
Vne Perlette, dont la gloire
Sur les colonnes de Memoire
Immortelle emporte le prix.

Perle dont iamais ne terniſſe,
Ne s'enfume, & ne ſe iauniſſe
Le luſtre argenté de ſon eau,
Et que la force violente
Du temps à la pince mordante,
N'offenſe & n'entame la peau.

1. Fille de Henri II et de Catherine de Médicis, Marguerite de Valois était née le 14 mai 1552; elle fut mariée le 11 avril 1572 au prince de Béarn, depuis Henri IV, qui, à son avénement au trône de France, fit annuler ce mariage.

Beauté, grâces, esprit, voilà ce qu'amis et ennemis accordent à Marguerite; mais, élevée à la cour la plus dépravée qu'il y eût au monde, elle mit de bonne heure à profit les tristes leçons qu'elle avait sous les yeux. La reine de Navarre a laissé des Mémoires fort curieux qui sont une intéressante peinture des mœurs de l'époque. Elle mourut à Paris le 27 mars 1615.

Belle & gentille creature,
Rare merueille de Nature,
Threſor qu'on ne peut eſtimer,
Plus precieux qu'on ne veit oncques,
Priſonnier au fond de deux conques
Sur le ſablon de l'Inde mer.

Diuine & celeſte ſemence,
Qui tient ſa premiere naiſſance
Du ciel & des aſtres voiſins,
Empruntant du ſein de l'Aurore
Son beau teint, quand elle colore
Le matin de ſes doigts roſins.

Ores qu'elle ſoit citoyenne
De la plaine Neptunienne,
Si n'y prend-elle ſes appas,
Mais comme hoſteſſe dédaigneuſe,
Des eaux de la mer eſcumeuſe,
Ingrate, ne s'abreuue pas.

Ayant plus de commun vſage,
D'alliance & de couſinage
Dedans le celeſte pourpris,
Qu'auec l'eſcume mariniere,
Or qu'elle ſoit ſon hoſteliere,
Et qu'ailleurs ſon germe n'ait pris.

Car quand la ſaiſon plus gentille
A conceuoir ſe rend fertile,
La nacre s'ouure, & promptement
Ceſte gourmande creature
Beant reçoit la nourriture
De ſon perleux enfantement :

Qui vient de la douce roſee
Du grand ciel, dont l'huyſtre arroſee
S'engroſſe & s'eniure au matin,
Ainſi que la léure tendrette
De l'enfant ſe paiſt & s'allaite
Suçotant le bout du tetin.

Comme la vierge eſpoinçonnee
Des chaſtes flambeaux d'Hymenee,
Bruſle & meurt d'vn ardent deſir
D'appaiſer l'ardeur de ſa flame :
Tout ainſi ceſte petite ame
Souhaite l'amoureux plaiſir.

Qui ne ſoit vray, l'on dit encore
La Perle fille de l'Aurore,
Quand pour alleger ſes douleurs
Souſpirant apres ſon Cephale,
Dedans la mer Orientale
Pleurant s'emperlerent ſes pleurs :

Larmes que les conques perleuſes,
Du fruit de leur mere amoureuſes,
Mirent au fond de leur berceau :
Puis rondes les emmailloterent,
Et nourrices les allaiterent
Du fecond germe de ceſte eau.

Auſſi la Perle ſe colore
Ainſi que ſa flamme redore
Et donne teinture au matin :
S'elle eſt palle, elle eſt palliſſante,
S'elle eſt iaunaſtre, iauniſſante,
Pure, ſon fard eſt argentin.

Meſme quand Iupiter deſſerre
Les traits vengeurs de ſon tonnerre
De ſon bras rougiſſant d'eſclairs,
Ou quand, deſpit, ſur le riuage
Il braſſe quelque eſpais orage
Par ſes prompts & venteux courriers :

Ceſte creature debile
Auſſi toſt dedans ſa coquille
Se renferme tremblant de peur,
Cauſe qu'elle altere ſa face,
Par trop ieuſner perdant ſa grace,
Son teint, ſa force & ſa rondeur.

Car conceuant en ſaiſon telle
Que la tourmente plus cruelle
Trouble les humides cantons,
L'vne eſt plate, louche, boſſue,
L'autre creuſe, & l'autre mouſſue,
Ainſi que petits auortons.

N'eſt-ce cas merueilleux en elles
De remarquer ces meres Perles,
Lors que la chaleur les atteint,
Se plonger dans les eaux profondes,
A fin que ſous le frais des ondes
Elles conſeruent leur beau teint?

Et pour punir les mains auares
Des peſcheurs & plongeons barbares,
Ou ſoit Arabe, ou ſoit Indois,
Les voir de pince vengereſſe
Contre l'amorce pipereſſe
Tronçonner la main & les doigts?

Sçachant bien receler encloſe
Vne richeſſe qui repoſe
Dans leurs flancs, qui les fait aimer,
Et fait qu'au peril de la vie
Ceſte noble proye eſt ſuiuie
Iuſqu'aux abyſmes de la mer.

Puis nagent ces troupes huyſtreuſes
Deſſous les campagnes vitreuſes,
Sous vn chef en gros bataillons,
Comme la troupe meſnagere
Des auettes vole legere
Sous vn Roy dans leurs pauillons.

Perle gentille, miſe en poudre
Qui ſçait l'humeur fondre & diſſoudre
Qui nous rend froids & catarrheux,
Et qui de vertu non connue
Eſclaircit & chaſſe la nue
Qui nous flotte dedans les yeux.

Poudre qui retient la puiſſance
Par vne ſecrete influence
Secher toute mauuaiſe humeur :
Et des paſmoiſons dompтereſſe
Soudain remettre en allegreſſe
Les poulmons, le foye & le cœur.

Poudre ſecretement vnique
Pour purger le melancolique,
Ou cil qui ſeche languiſſant
D'vne fiéure ou d'vn mal de teſte :
Poudre qui doucement arreſte
Le flux qui coule rougiſſant.

Perle que iamais ne s'efface
Le luſtre argenté de ſa face,
Et que l'on ne deſtrempe pas
Ainſi que la Perle Indienne
Que la prodigue Egyptienne
Gourmanda ſeule en vn repas.

Or va doncques, Perle d'eſlite,
Va trouuer ceſte MARGVERITE,
Des beautez la Perle & la fleur,
Et fais tant que tu trouues place
A ſon oreille, ou ſur ſa face,
A fin de gaigner ſa faueur.

Si tu l'as, Perlette mignonne,
Ce faucheur ailé qui moiſſonne
Tout cela qui vit deſſous l'ær,
Ne ſçauroit offenſer la grace
Des chaſtes honneurs de ta face,
Ny le teint qui te fait aimer.

LES AMOVRS

DE

HYACINTHE ET DE CHRYSOLITHE.

HYACINTHE enamouré des yeux de Chryſolithe,
Entre cent damoiſeaux de beauté plus eſlite,
Eſpoinçonné des traits & de la viue ardeur
De ce Dieu qui ſans yeux frappe ſi droit au cœur,
Diſſimulant, nauré, vne playe en ſes veines,
Alloit de tels propos aſſaiſonnant ſes peines,
Ayant tiré, craintif, de ſes poulmons enflez
L'air chaud entrecoupé de ſouſpirs redoublez :
« Chryſolithe, mon cœur, mon deſir, ma ſucree,
Ma grace, mon ſouhait, ma Cyprine doree,
Chryſolithe m'amour, ſi iamais la pitié
Logea dedans tes yeux, ou ſi quelque amitié,
Ou quelque doux accueil a pris place en ton ame,
Appaiſe, Chryſolithe, appaiſe ceſte flame
Qui deuore, gourmande, & ma chair & mes os,
Appaiſe la fureur qui trouble mon repos :
Seule me peux garder & me perdre, cruelle,
Seule retiens chez toy, comme hoſteſſe fidele,
Et ma mort & ma vie : aduiſe donc, mon cœur,

Lequel te plaiſt des deux, & fais que ta rigueur
Ou me plonge au cercueil, ou ta benigne grace
Me redonne la vie & bienheureux me faſſe.
Ie ſçay que iuſtement ie ne puis excuſer
L'offenſe que i'ay faite, & ne puis accuſer
Autres que mon malheur, ou tes beautez extreſmes,
Qui me font oublier mon deuoir & moymeſmes,
Indigne des faueurs d'vn regard adouci
De ton œil rigoureux : mais ſi ton ame auſſi
Iuge ſans paſſion l'offenſe que i'ay faite,
Pour n'auoir accompli l'entrepriſe ſecrete
Entre nous deux iuree, elle n'eſt pas, mon cœur,
Si lourde, ſi faſcheuſe & ſi pleine d'erreur,
Qu'ell' ne merite bien, à pardonner facile,
Quelque douce faueur de ta grace gentille :
Excuſable vrayment, & digne de pardon
Si l'aueugle tyran du ciel auoit ce don,
Comme il n'a pas, cruel, de ſupporter les fautes
Des amoureux, pipez de ſes ruſes trop cautes.
» Il faut gouſter le bien auant que s'en gorger,
Il faut rougir le fer auant que le forger,
Quelquefois l'on eſpargne à fin de mieux deſpendre,
On ſe fait ſeruiteur pour plus libre ſe rendre,
On s'altere aux chaleurs pour la ſoif eſtancher,
On refuſe l'honneur que plus on veut chercher.
Le marinier ſe pend aux vagues de Neptune
Pour baſtir ſur la terre, & dorer ſa fortune :
De la terre poudreuſe on engerme le ſein
Pour en tirer l'vſure & redoubler le grain :
Pour ſe mettre en repos ſouuent on ſe trauaille,
Pour gaigner le rempart on vient à la muraille.
» Moy, ſoldat de l'Amour, pour aſſaillir ton cœur
I'ay fait breche en tes yeux, dont ie reſte vainqueur,
De vainqueur priſonnier, & de ceſte victoire,
Seule, ſans coup frapper tu remportes la gloire.

I'en appelle à teſmoin mes ſouſpirs & mes vœux,
Qui pendent pour trophee à tes creſpes cheueux,
I'en appelle à teſmoin mon ame priſonniere
Dedans tes yeux, maiſtreſſe, & ta grace meurdriere
De mon cœur languiſſant ſous ta fiere rigueur,
Qui dédaigne mes pas, & rit de mon malheur.
» Auant que m'embarquer à vous aimer, cruelle,
Ie deuois eſpier de quel temps ma nacelle,
De quel vent, de quel flot, ſans trop l'auenturer,
Deuoit eſtre pouſſee auant que démarrer :
Ie deuois remarquer la mer & les eſtoiles
Propres à voyager, & mettre au vent les voiles.
Mais las! ſans le cognoiſtre, ignorant que ie ſuis,
Malgré l'onde & le ciel la voile au vent i'ay mis :
Qui fait que maintenant ſur les ſentiers humides,
Entre les flancs aigus des rochers homicides,
Ma nef eſt emportee & ſans voile & ſans mas,
Voguant à la merci d'vn orageux amas,
N'ayant à ſon ſecours, deſſous les eaux plongee,
Qu'vn image de mort, qui la tient aſſiegee
Et en pouppe & en proue : ainſi loin de ſupport
Perit veufue d'eſpoir d'ancrer iamais au port.
» Ne me dédaigne pas, ie te ſupply, maiſtreſſe :
Le Dieu qui terraſſa en ſa blonde ieuneſſe
De ſes traits empennez l'effroyable ſerpent,
Dont le ventre empeſté couuroit plus d'vn arpent,
Le Dieu au crin doré, qui des nerfs de ſa lyre
Anime les fureurs de celuy qu'il inſpire,
Me careſſe, me ſuit, & ne dédaigne pas
Pour ſeulement me voir, de perdre mille pas :
Zephyre aux doux ſouſpirs, pour plus humble ſe rẽdre
Au ſeruice amoureux de ma ieuneſſe tendre,
D'ailerons bigarrez vole de toutes parts
Pour m'honorer, craintif, de ſes baiſers mignards :
Ie cours, ie vais, ie viens, & mes peines perdues

Par le vague de l'air ſe fondent dans les nues. »
A tant met fin Hyacinthe à ſes aigres douleurs,
Baignant ſes yeux enflez de gros bouillons de pleurs.
Pres de luy verdiſſoyent les ieunes reuenues
De lauriers ſurſemez de perlettes menues,
Et les pins cheuelus bras à bras accolez
Eſpanchoyent à l'enuy leurs ombrages mollets :
Là les ſouſpirs coulez des bouches Zephyrines
Esbranloyent ſuſpendus les nouuelles creſpines
Et les tendres iettons des arbres verdoyans,
Sur les plis argentez des ruiſſeaux ondoyans :
Là la terre de fleurs & de couleurs paree
Au ſoleil éuentoit ſa robe bigarree.
Entre ces rangs fueillus s'eſgayoit argentin
Vn ruiſſeau trepillant d'vn repli ſerpentin,
Qui d'vn murmure doux dans les eaux gazouillantes
Apprenoit le iargon aux pierrettes roulantes.
Lieu digne de l'Amour, m'en ſoit teſmoin l'oiſeau
Fidele auant-coureur du beau printemps nouueau,
M'en ſoit teſmoin celuy qui ſur les aubeſpines
Fredonne, babillard, ſes notes argentines,
Hoſte de la ſaiſon, qui gaye de ſa vois,
Remet en allegreſſe & les monts & les bois.
Là le Dieu Delien, le Prince de la lyre,
Le Dieu qui ſouuerain tient le celeſte empire
Sur les chantres ſacrez, fit mourir de ſa main
Hyacinthe, dont le ſang empourpra le beau ſein
Des œillets blanchiſſans, ſang qui rougit encore
Deſſus le front poli des pierres qu'il colore,
Sang qui rougit encor ſur les tapis herbus
Le reproche eternel des amours de Phebus.
Car quand le renoueau en s'eſchauffant repouſſe
Les glaces de l'hyuer de ſon haleine douce,
Et le Belier ſuccede aux Poiſſons froidureux,
Hyacinthe, on te reclame, & fleuris odoreux

Deſſus le verd gazon de la terre animee
D'vn gracieux parfum qui la rend embaſmee.
Ainſi donc d'an en an, quelque part que tu fois,
Tu reuis bienheureux au plus beau de nos mois,
Et deuois luire au ciel quelque flamme agencee,
N'euſt eſté du Deſtin la contrainte forcee,
Qui choiſit pour meurdrier (hà, cruauté des cieux!)
Le Dieu qui plus t'aimoit mille fois que ſes yeux,
Qui pour toy fait eſclaue attiſe dans ſes veines
Vn deſir importun, compagnon de ſes peines,
Qui va bruſlant ſon ame, ainſi que peu à peu
La neige ſur les monts, ou le ſuif pres du feu.
Il le hante, il le ſuit pas à pas, le talonne,
Point ne le perd de l'œil, iamais ne l'abandonne:
Hyacinthe eſt ſon ſouhait, Hyacinthe eſt ſon ſouci,
Il le vante le ſoir & le matin auſſi,
Et dormant & veillant, lors que la nuit muette
Couure cet vniuers ſous ſon aile brunette.
Les replis embrouillez des oracles douteux
Luy viennent à dédain & luy ſont odieux,
Laiſſe moiſir au croc les cordes de ſa lyre,
De Delphe & de Patare, amoureux, ſe retire:
Plus il n'aime, chaſſeur, que l'ombre des foreſts,
Au lieu de trouſſe & d'arc il porte vn pan de rets,
A fin d'accompagner Hyacinthe, que la chaſſe
Eſchauffe apres vn cerf qu'il pourſuit à la trace,
Tant la force d'Amour eſperdument le poind
Qu'en le ſuiuant ſe perd, & ne repoſe point.
Mais quoy? n'eſt-ce vn malheur que la douleur cruelle
Eſt touſiours de l'Amour la compagne fidele?
Car voulant s'exercer à tirer le ballon
Pour ſe donner plaiſir, le premier Apollon
Le guinde haut en l'air, & ſe courbant le pouſſe,
Mais en tombant (ô Dieu!) d'vne roide ſecouſſe
Il rencontre le chef du ieune damoiſeau,

Luy écraſe le teſt, luy froiſſe le cerueau,
Qui flotte ſur ſes yeux, & n'y a médecine,
Charme, drogue ny ius, ny baſme, ny racine,
Qui le puiſſe eſtancher: ſes beaux yeux en mourant
Entreuirent le ciel, qu'il alloit deſirant.
On chante que Zephyre au branle de ſes ailes,
Ialouſement eſpris de paſſions cruelles,
Deſtournant le ballon auteur de ce mechef,
Pour ſe venger d'Amour luy brandit ſur le chef.
Comme les lis froiſſez de la pince cruelle
De l'ongle ou de la main, ou battus de la greſle,
Fleſtriſſent auſſi toſt, & bleſmes vont baiſſant
Leur beau chef argenté, qui penche languiſſant
En œilladant la terre, & faniſſant ne peuuent,
Aggrauez, ſe dreſſer, tant foibles ils ſe treuuent:
Ainſi du damoiſeau s'eſtrange la couleur,
Se dérobe le pouls, la force & la chaleur,
Ainſi le corps nauré de ce ieune Amyclide
S'affoiblit chancelant: mais le ſang qui reſide
Dans les vaiſſeaux rameux en ondoyant repeint
Les pierres & les fleurs, marques de ſon beau teint,
Et ne peut-on iuger à leur face bleſmie
Si le mort ou le vif a plus ou moins de vie.
On conte qu'Apollon croupit ſept mois entiers
Loin du ciel eſcarté ſous les flancs des rochers,
Souſpirant ſon malheur: les tronches orillees
Des vieux cheſnes branchus, les monts & les vallees,
Larmoyerent tranſis deſſous le contre-ſon,
Et ſous l'air meſuré de ſa triſte chanſon,
Accoiſant & flattant les coleres felonnes
Des tigres affamez & des fieres lionnes.
Comme le roſſignol de lamentable vois
Fait gemir de douleur & les monts & les bois,
Ne trouuant plus au nid ſa petite nichee
Qui beante l'attend pour prendre la becchee,

Que le berger a priſe, ayant d'yeux trop ſubtils
Remarqué le buiſſon, la mere & les petits :
Ainſi le Delien ayant l'ame eſploree,
Et d'extreſme regret eſperdument outree,
Triſte ſe lamentoit & pleuroit ſon malheur :
L'air comblé de ſon dueil rechante ſa douleur,
Et les Nymphes des bois & des ondes parlantes
Reçoiuent dans leur ſein ſes larmes ondoyantes.
Le vray teint du Hyacinthe eſt le rouge vermeil,
L'autre eſt rouge blafard, en couleur tout pareil
Au grain d'vne grenade, & rougiſſant & palle.
Le meilleur eſt celuy que l'Inde Orientale,
Mere de ces threſors, tire de ſon beau ſein
Pour embellir des Rois & le front & la main,
Eſtant rouge ſanguin, n'ayant la face triſte,
De couleur violette ainſi que l'Amethyſte,
Sans paille, ſans ordure, en pareille grandeur
Qu'vn grain d'vne lentille, & d'extreſme froideur.
L'autre & le plus commun eſt celuy qui ſe treuue
Au ſable Egyptien, que ce grand fleuue abreuue,
Ce grãd fleuue aux ſept huis, qui trouble & poiſſonneux
Engraiſſe le gueret de ſon trac limoneux.
Porté contre la chair, il rend l'homme agreable,
Modeſte, gracieux, riche, courtois, affable,
Cheri de ſa maiſtreſſe : il le rend aſſeuré
Des eſclats foudroyans du tonnerre enfoufré :
Il garde ſon porteur de l'ardeur immodeſte
De l'enfant de Cypris, de venin & de peſte,
Chaſſant l'air corrompu qui de groſſiers amas
Prend & caille le ſang, & nous mene au treſpas :
Ennemi des frayeurs qui de melancolie
Troublent l'air plus ſerein de noſtre fantaiſie,
Ennemi des Demons & de l'eſtonnement,
Dont les ſonges menteurs nous trompent en dormant :
Retenant ſous le mort de ceſte pierre dure

Quelque douceur encor de ſa gente nature,
Qui viuant ne peut onc au torrent de ſes pleurs
De ſa fiere maiſtreſſe adoucir les rigueurs.
Sur ce nouueau treſpas Chryſolithe la belle,
Humble, ſe ſouuenant de la façon cruelle
Dont elle auoit traité ce ieune damoiſeau,
Plus douce apres ſa mort, & dedans le tombeau,
Que viuante cent fois, pour la demeure ſienne,
Amoureuſe, choiſit la poudre Egyptienne,
A fin d'accompagner Hyacinthe, que le ſort
Ne permit d'eſtre aimé ſinon apres la mort.
Hà, ruſe d'Apollon! qui poingt de ialouſie,
Poingt d'extreſme fureur & folle frenaiſie,
Pour mieux eterniſer les larmes de ſon dueil
Cacha ces deux amans en vn meſme cercueil:
Hyacinthe ſe trouuant deſſous la meſme terre
Qui le cœur empierré de Chryſolithe enſerre,
Morte ne retenant d'immortel ſouuenir
Que l'infame ſurnom d'ingrate à l'aduenir.
Doncques la Chryſolithe en couleur verdoyante
Tire ſur le verd-gay de la mer ondoyante,
Ou au ius preſſuré des fueilles d'vn poreau:
L'autre a plus que l'or fin le viſage & la peau
Plus iaune & plus doré, on l'appelle Topaſſe,
Qui de ſon luſtre d'or l'or meſmement efface,
Tant il eſt iauniſſant, ſemblable hors le ſurnom
A celle qui de l'or emprunte ſon beau nom.
Car l'vne & l'autre en fin n'eſt qu'vne meſme pierre
Qui molle s'endurcit ſous les flancs de la terre,
De nature ſemblable & de meſme vertu.
Il rend l'homme vaillant & d'honneur reueſtu:
Plongé deſſous la langue, il deſtrempe & modere
Du fiéureux languiſſant la chaleur qui l'altere:
Mis ſur le coſté gauche, il repouſſe la peur,
Meſme aux Demons nuiteux il apporte frayeur:

Il arreſte le flux d'vne playe coulante,
Il appaiſe de l'eau ſur la flamme brillante
Le bouillon ſautelant dans les creux de l'airain :
D'vne puiſſance occulte il dompte & met au frein
Des ſonges impoſteurs les ruſes trompereſſes,
Qui vont charmant nos yeux d'amorces pipereſſes.
Voilà de deux amans & le ſang & les pleurs,
Eſchangez pour memoire en pierres & en fleurs :
Fleurettes, du printemps ſeures auant-courrieres,
Pierrettes, de l'Amour fideles meſſageres.

LE RVBIS.

A MADAME LA DVCHESSE DE MONTPENSIER. (1)

TOY le patron de la lyre,
Animant de ſainte fureur
Le chantre qu'il te plaiſt eſlire,
Pour le combler de ta faueur :
Toy qui fais naiſtre les poëtes,
Medecins, deuins, interpretes :
Toy qui premier as inuenté
L'honneur de la branche fameuſe
Où ta fuyarde dédaigneuſe
Vit encor en ſa chaſteté :

Toy qui de flamme non commune
Attiedis iuſqu'au fondement
L'humide palais de Neptune,
L'air, la terre & l'autre element :

1. Catherine-Marie de Lorraine, l'une des filles de François de Guise, assassiné devant Orléans; née en 1552, elle fut mariée à dix-huit ans à Louis II, duc de Montpensier. C'était l'ennemie acharnée d'Henri III, et l'on sait avec quelle violence de langage elle revendiqua sa part dans le meurtre de ce prince. Sa haine se reporta sur Henri IV, avec lequel elle finit par se reconcilier. Elle mourut à Paris en 1596.

Dis-moy l'honneur de ceſte pierre,
Qui deſſous les flancs de la terre
Emprunte le beau teint vermeil
De ton feu, qui trempe & colore
L'or, l'argent, & le cuiure encore,
D'vn artifice nonpareil.

L'Eſcarboucle eſt cil qui ſe vante
Sur le Rubis plus excellent,
Soit Indois, ou ſoit Garamante,
Pour ſon feu viuement brillant,
Qui rayonne & vif eſtincelle
Ainſi que fait vne chandelle
Par les tenebres de la nuit,
Ou comme au vent d'vne fournaiſe
On voit rougir entre la braiſe
Le charbon bluettant qui luit :

Dont le maſle a trop plus de grace,
Plus de luſtre, & plus de vigueur
Que la femelle, qui de craſſe,
De graiſſe, & de noire eſpaiſſeur
Souille ſa face languiſſante,
Entre le vermeil palliſſante
Sous vn morne affoibliſſement :
Tout ainſi qu'en chacune eſpece
D'animaux, le maſle a l'adreſſe,
La force & le commandement.

Dans le feu ceſte pierre fine
Languit & perd ſon luſtre beau,
Mais auſſi toſt elle s'affine
Et reprend ſon teint dedans l'eau.
Mais las! ie vis tout au contraire
Maltraité de mon aduerſaire,

Amour, ſous ſes fieres rigueurs :
Car ſon feu me donne la vie,
Et mon ame palle & bleſmie
Se noye au torrent de mes pleurs.

L'on cognoiſt la bonté parfaite
Du Balays, quand vn petit feu
Comme de couleur violette
S'eſlance hors de ſon milieu :
Quand on n'y voit paille, ny poudre,
Mais ainſi qu'vn eſclat de foudre
En poincte, vn rougiſſant eſclair,
Vne viue couleur pourprine,
Eſpaiſſe non, mais cramoiſine
Sous vn luſtre brillant & clair.

Or le Rubis plus agreable
Eſt celuy que l'on voit encor
Non ſur la peau, mais dans ſa table,
Comme petites gouttes d'or
D'ordre eſgal, pouſſant leur lumiere :
Comme l'humide Pouſſiniere,
Qui laiſſant le front du Toreau,
Eſt de l'hyuer la meſſagere,
Et de l'eſté l'auant-courriere
Naiſſant apres le renouueau.

Cauſe que la ſainte alliance
Des Pleiades, le ſang d'Atlas,
Fait que ceux qui ont cognoiſſance
De l'influs qui coule çà-bas,
Ou par celeſtes coniectures
Prediſent les choſes futures
Du ciel deſpité contre nous,
Ainſi que le ſage Chaldee

A la vertu recommandee
De ce Rubis, par deſſus tous.

Le Rubis dedans ſa carriere,
Au lieu d'eſtre rouge en couleur,
Quelquefois eſt blanc, ſa matiere
N'eſtant encore en ſa chaleur
Cuite, confite, aſſaiſonnee,
Mais debile & fraiſchement nee,
Que le ſoleil va meuriſſant :
Si bien que celuy que l'on tire
Trop ieunement de ſon empire
Eſt touſiours palle & blanchiſſant.

A l'Eſcarboucle eſt la victoire,
Le Balays le ſeconde apres,
Le Rubis emporte la gloire
Sur la Spinelle, qui de pres,
Braue, contre-imite ſon luſtre,
Mais qui de beauté trompe & fruſtre
Le Grenat ſalement ombreux,
Pierre vulgaire & trop connue,
Bruniſſant d'vne eſpaiſſe nue,
Sans grace & ſans trait vigoureux.

Corinthe, Orchomene, Arabie,
Et ceux qui gellent ſous le Nord,
Marſeille, Eſpagne, Ethiopie,
Trouuent le Rubis en leur port :
Mais ie croy que ſi rare pierre
Ne s'engendre és flancs de la terre,
Et que ce grand ciel larmoyant,
D'vn pleur cramoiſi qui rouſoye,
Fait naiſtre ſur la riue Indoiſe
Le Rubis touſiours flamboyant.

Mais que fait l'artiſte Nature
Que l'homme ne vueille imiter,
Ou ſoit en la morte peinture,
Fondre, mouler, tailler, enter?
L'vn veut en vn fourneau recuire
Ce que le ciel ne peut enduire
Ny digerer dedans mille ans :
L'vn donne la couleur au verre,
Le fond & en moule vne pierre
Pour tromper les plus clair-voyans :

L'vn d'vne table redoublee
De Cryſtal net & non ſcabreux,
Eſtant bien iointe & bien collee
Vne fueille rouge entre deux,
Sous ce doublet & fauſſe glace
Si bien contre-imite la grace
Du Rubis, que le plus rufé,
Ores qu'il ait la cognoiſſance
Des pierres & de leur naiſſance,
Bien ſouuent s'y trouue abuſé.

D'vn Saphir blanc bien mis en œuure
Le Diamant ſe contrefait,
Et n'y a ſi bon œil d'orfeure
Qui ne s'y trompe : mais s'il ſçait
Que de toute pierre baſtarde
La dent de la lime rongearde
Deſcouure le luſtre trompeur,
Soit Rubis, ou ſoit Chryſolithe,
Emeraude, Opalle, Hematite,
Ou autre glace de couleur.

Encor ſe deſcouure la fraude
Au poids, & au luſtre affoibli

Du Rubis & de l'Emeraude :
Ou les frayant ſur le poli
De la pierre dont on affile
De l'acier la poincte ſubtile,
Ou du fer le taillant ſcabreux :
Ou s'en la glace menſongere
On voit l'amas d'vne pouſſiere
En petits durillons pierreux.

Le Rubis, tant il eſt celeſte,
Chaſſe les frayeurs de la nuit,
Repouſſe & deſtourne la peſte
Et l'air infecté qui nous nuit :
Met le reſueur en allegreſſe,
Ennemi mortel de triſteſſe,
Repurgeant en toute ſaiſon
L'homme de la melancolie,
Sous l'aſſeurance que ſa vie
Ne ſe peut noyer de poiſon.

Va, Rubis, & ne te lamente
D'eſtre repoli de ma main :
Poſſible vne autre plus ſçauante
Se voudra trauailler en vain
Pour faire mieux : & ſi l'adreſſe
Que ie te donne à ma Princeſſe
T'eſt fauorable, & qu'en ſon doigt
Elle te porte bien appriſe,
Il n'y a pierre tant exquiſe
Qui ſoit plus heureuſe que toy.

LES AMOVRS

D'IRIS ET D'OPALLE.

IE chante le deſtin & la flamme fatale
D'Iris la bigarree & de l'amant Opalle :
Opalle ieune & beau, qui ſur le ſable Indois
Perdit, élangouré, & la force & la vois :
Iris, qui de ſa mort cruellement outree,
Ses larmes empierra ſur la riue Erythree.
C'eſtoit le iour qu'au ciel le ſoleil pur & beau
Redore de ſon feu les cornes du Toreau,
Le iour que du Belier les eſtoiles gaucheres
Se plongent ſur le ſoir és ondes hoſtelieres
Du grand pere Ocean, quand l'image à Perſé
Deſcouure au plus matin le pied gauche auancé :
En la gaye ſaiſon que les humbles fleurettes
Embaſment de parfum leurs robes vermeillettes,
Et les chantres oiſeaux degoiſent, babillards,
Les accens decoupez de leurs fredons mignards.
Quand Iris, de Iunon la fidele courriere,
Se trouuant ſur les bords de l'Indoiſe riuiere,
Laſſe d'vn long voyage où les ialoux appas
De ſa maiſtreſſe abſente auoyent guidé ſes pas,

Eſpiant les larcins en ceſte baſſe terre
Du Dieu qui ſous ſes pieds eſchauffe le tonnerre,
S'aſſied contre les flancs d'vn cauerneux rocher,
Pour tromper la chaleur & ſa ſoif eſtancher.
Mais las! vne autre ſoif a ſon ame alteree :
Car en voyant d'Opalle vne grace aſſeuree,
Vne façon gentille, vne ieuneſſe encor
Luy friſant le menton d'vn petit creſpe d'or :
Voyant les doux attraits de ſa face riante,
Ses yeux gros de l'Amour, ſon ame ſouſpirante
Vn orage de feu, qui luy trouble les ſens :
Voyant doncques Opalle en ſon gaillard printemps,
Opalle, grand berger des troupeaux de Neptune,
Auſſi toſt fut eſpriſe. Vne flamme commune
S'eſprend de l'vn à l'autre, & s'elle eſt à ſon tour,
Opalle n'eſt pas moins eſchauffé de l'Amour,
Qui chaud luy va braſſant vn grãd feu dans les veines,
Que les froids Aquilons, ny les eaux des fontaines
Ne ſçauroyent allenter, tant il eſt violent.
Car la voyant marcher d'vn pas & graue & lent,
Luy voyant ſur le dos, richement colorees
D'incarnat, iaune & pers, deux ailes bigarrees,
Deux ailerons aux pieds, & ſous vn voile obſcur
Vne extreſme beauté qui le poind iuſqu'au cœur,
Vn front large & poli, vne treſſure blonde
A petits flots ondez çà & là vagabonde,
De Perles, de Coral & de baiſers mignards
Sa bouche toute pleine, & ſes yeux babillards,
Remarque, bien appris, que ceſte grace belle
N'auoit rien de l'humain, tenant de l'immortelle.
Vne peur auſſi toſt court tremblante en ſes os,
Qui luy dreſſe le poil & luy bouche renclos
Les ſouſpirs, recherchant quelque nouuelle iſſue
Pour ſortir, eſchauffez de la flamme conceue.
Il tombe en paſmoiſon : mais Amour eſlancé,

Prompt, de la meſme main dont il auoit bleſſé,
Luy deſſille les yeux, & du bout de ſes ailes
Entrouure le rempart de ſes léures iumelles,
Luy baigne de parfum les tempes & les yeux,
Puis le creux de la main, & d'vn vent gracieux
Luy redonne l'eſprit, qui fait que le teint palle
Se retire, honteux, du viſage d'Opalle,
Reprenant, vigoureux, cela que le ſommeil
Luy auoit dérobé de ſon beau teint vermeil.
Forcé des traits d'Amour, d'vne allure gaillarde
S'achemine diſpos, & vaillant ſe hazarde
D'accoſter ſon Iris, qui l'attend de pied coy
Pour haſter le deſir qui la tient en eſmoy.
Mais plus le pouſſe Amour, plus vne froide crainte
Le retire, honteux : vne vergongne empreinte
Luy fait rougir le front. Mais y a-t-il rigueur
Que ce Dieu ne deſtrempe, & ne dompte vainqueur?
Car le voyant, Iris, encore que la honte
Soudaine la retinſt, d'vne allegreſſe prompte
L'embraſſe, le careſſe, & d'attraits gracieux
Importune, eſchauffee, & ſa bouche & ſes yeux :
Mais ce pendant Iunon rougiſſant de colere
Pour le trop long ſeiour d'Iris ſa meſſagere,
Sous les replis cauez d'vn nuage ombrageux
Soudain les empriſonne & les voile tous deux,
Appaiſant doucement les ardeurs violentes
Qui ſecretes bruſloyent leurs ames languiſſantes.
Mais las! on dit bien vray, que l'amoureux plaiſir
S'accompagne touſiours d'vn nouueau deſplaiſir.
Car Iunon, qui du ciel, ialouſement eſpriſe,
Voit de ce doux larcin l'amoureuſe entrepriſe,
D'Opalle ieune & beau (hà, cruelle Iunon!)
Fit ceſte pierre encor qui porte ſon beau nom :
Meſme entre les deux bras de ſa belle maiſtreſſe
Le iarret s'engourdit, vne morne pareſſe

Gelle & morfond les nerfs, boit & ſuce le ſang,
Le poulmon retiré ne s'eſtend plus au flanc.
Comme vn chancre malin, s'auançant inſenſible,
Rampe de nerf en nerf d'vne allure inuiſible,
D'Opalle tout ainſi vne froide rigueur
Rendurcit peu à peu les tendons & le cœur.
Vn hyuer eternel entre dans les iointures,
Dedans le creux des os & de leurs emboitures,
Vne glace, vne horreur iuſqu'aux ongles s'eſtend,
Vn long ſommeil ferré iuſqu'au foye deſcend,
Qui luy bouche ſoudain le chemin de la vie :
Tranſi, plus ne ſouſpire, & ſon ame rauie
Recherche ſa maiſtreſſe, & ſon corps bigarré
Sur le grauier Indois ſe retrouue empierré :
N'ayant de ſes amours, pour memoire eternelle
D'auoir baiſé, mortel, vne dame immortelle,
Que les couleurs qu'il porte. Iris en ce malheur
Ne le pouuant cherir de plus riche faueur,
Soudain la larme à l'œil paſſe l'onde pourpree,
Pour reuoler au ciel, de la riue Erythree :
Du cryſtal de ſes pleurs fait la pierre de prix
Qui maintenant encor porte le nom d'Iris,
Recolorant, naïue, en ſa face empierree
De l'arc qui ceint le ciel la trace bigarree.
Voilà de ces amans l'imployable deſtin
Qui les pouſſa, cruel, en ſi piteuſe fin.

LE CORAL.

A MADAME LA DVCHESSE DE GVYSE. (1)

QVi ne croit les nouueaux eſchanges
Qui ſe refont en corps eſtranges
Au ſein de ce grand vniuers :
Qui ne recognoiſt que l'ouurage
Qu'ici-bas Nature meſnage
N'eſt beau que pour eſtre diuers :

Celuy n'a pas la cognoiſſance
Que tout cela qui prend croiſſance
Eſt eſclaue du changement :
Et que la naiſſance alteree
Par la mort, ſe veſt reparee
D'autre & nouuel accouſtrement.

1. Catherine de Clèves, fille de Marguerite de Bourbon, veuve d'Antoine de Croy, prince de Porcian. Son mari lui avait expressément recommandé en mourant, si elle se remariait, de ne point épouser le duc de Guise, qu'il détestait. C'est pourtant ce que six ans après son veuvage, en 1570, elle ne manqua pas de faire.

Qui croiroit que ces fleurotieres,
Ces abeilles, ces ruchotieres,
Naiſſent du ventre d'vn toreau
Eſtouffé vif deſſous la terre,
Quand fourmillante elle deſſerre
Ses flancs gros d'vn eſſaim nouueau?

Qui croiroit qu'vne branche tendre
Tombant dedans l'eau peuſt eſtendre
Ses fueilles en ailes d'oiſeaux?
Bois, eſcorces, nouueaux fruitages
S'emplumer en oiſons ſauuages
Naiſſant qui flottent ſur les eaux?

Qui croiroit que d'vne brouée
Naiſſe la cigale enrouée?
D'vn ver rampant les papillons?
Ou d'vne vaſe limoneuſe
S'armer vne brigade huyſtreuſe?
Des cheuaux, gueſpes & freſlons?

Qui croiroit qu'vne herbe puante
Deſſous l'eſcume blanchiſſante
Enſeuelie au fond de l'eau,
Sentant l'air, deuinſt pierre dure,
Empruntant la riche teinture
Des rais du celeſte flambeau?

Car ceſte herbe palle & fleſtrie,
Sans humeur, & ſeche & pourrie
Languiſſante ſur le grauier,
Le flot creſpant ſur le riuage
Pli ſur pli cruel la rauage,
Et la plonge au fond de la mer.

Là ſe confit & deuient molle,
Puis ſurnageant elle ſe colle
Contre les flancs d'vn roc marin
Quand le vent ſur l'onde commande,
Et la mer auare & gourmande
Aux bords reuomit ſon larcin.

Le fer s'endurcit à la trempe,
Mais ceſte plante ſe deſtrempe
Et s'amollit dedans la mer,
Puis s'endurcit & ſe congelle,
Empruntant ceſte couleur belle
Auſſi toſt qu'elle a ſenti l'ær.

Car ſoudain les ſœurs Nereïdes,
Les Naiades & les Phorcydes,
Voyant leurs cabinets pierreux
Enrichis de ceſte merueille
Et de ceſte herbe nonpareille,
Au Soleil dreſſerent tels vœux :

« Pere, qui d'œillade feconde
Fais engroſſer la terre & l'onde,
Conceuoir, produire & germer,
Et qui par ta diuine flame
Attiedis & reſchauffes l'ame
Qui vit ſur terre & dedans l'ær :

» Regarde ceſte herbe empierree,
Et de ta lumiere doree
Qui rougit de viue couleur,
Donne teinture à ceſte branche,
Et fais qu'elle qui ſe voit blanche
De ton feu ſente la chaleur. »

« Baiſez de vos léures mollettes
(Dit-il) ces rameuſes branchettes,
Ie leur donne le teint pareil. »
Soudain ces branches coralines
Au baiſer deuindrent ſanguines
Par les rayons d'vn beau ſoleil.

Cauſe que nous voyons que celles
Qui de leurs bouches immortelles
N'ont ſucé le pourpre ſanguin,
Sont blafardes & blanchiſſantes
Comme les flammes palliſſantes
D'vn ſoleil malade au matin.

Non, ce n'eſt pas le ſang des veines
Du chef ſerpentin, ſur les plaines
Ruiſſelant qui l'herbe arroſa,
Lors que Perſé de mains ſanglantes
Sur vn lit d'herbes rouſoyantes
Tout grouillant encor le poſa.

Quand deſſus les riues humides
Des precipices Atlantides
Cè cheualier vaillant & preux,
Au fil d'vne lame meurdriere
Trancha la teſte ſerpentiere
De la Gorgonne à l'œil affreux :

Œil plein d'horreur, eſpouuantable,
Hideux, cruel, inexorable,
Œil ſi mutin qu'au deſcocher
Ses traits ſi fierement il darde
Contre celuy qui le regarde,
Qu'il le fait deuenir rocher.

Meſme Pallas, qui viue armee
Naſquit de la teſte entamee
De Iupiter, en eut frayeur,
Craignant la colere homicide
De cet œil, où touſiours reſide
Le meurdre, le ſang & l'horreur.

Soit qu'il emprunte ſa teinture
De ce monſtre, ou que de nature
Il ſoit tel, ſi eſt-il tres-bon
Contre la morſure enflammee
Ou la piqueure enuenimee
De l'aſpic & du ſcorpion.

En poudre ſemé ſur la terre
Il rabat les coups du tonnerre,
Les foudres & les tourbillons,
Deſtournant la peſte & la greſle
Tombant qui froiſſe & qui martelle
L'eſpi ſur le dos des ſillons:

Purgeant les arbres de vermines,
De brouillards, d'eſpaiſſes bruines,
Et toutes iniures de l'ær,
Et des peſtes qui ſont la guerre
Aux grains & aux fruits de la terre,
Qui croiſſent pour nous ſubſtenter:

Mortel ennemi des chenilles,
Rats, mulots, beſtes inutiles,
Qui rongent les germes nouueaux,
Qui rampent, qui marchent & gliſſent,
Et grattant, leurs maiſons baſtiſſent
Sous la terre en petits caueaux.

Meſme celuy qui court fortune
Deſſus les vagues de Neptune,
Le portant eſt franc de peril,
De tranchaiſons, de cours d'vrines,
De ſang qui court par les narines,
Attaché deſſus le nombril.

Or va donc, branche coraline,
Va trouuer la chaſte poitrine
De ta Ducheſſe, dont l'honneur,
Les beautez & les graces belles,
Bontez & vertus immortelles,
Du ciel empruntent la faueur.

L'ONYCE.

LE ſommeil doux & lent ſous ſa plume endormoire
Tenoit les bords couſus, paupiere ſur paupiere,
Des beaux yeux de Cypris, foiblette delaſſant
Ses membres ſous le frais d'vn myrte fleuriſſant :
Les Graces à l'eſcart de leurs mains delicates
Cordonnoyent à l'enuy de roſes incarnates,
De thym, de mariolaine, & de mille autres fleurs,
Vn tortis bigarré de cent & cent couleurs,
Pour couronner le front de leur belle maiſtreſſe :
Lors que ſon fils Amour d'vne prompte allegreſſe
Plonge ſur ſon beau chef, du chef coule en ſon ſein,
Où mourant de plaiſir, deſſus ſa blanche main
Se dérobant, accort, il ſe gliſſe & la baiſe,
De ſes doigts yuoirins mignonnement luy fraiſe
Les plis de ſon collet, s'aſſiet ſur ſes genoux,
Admire les beaux traits de ſon viſage doux,
Ores qu'il fuſt ſon fils, & qu'il euſt cognoiſſance
De ſes rares beautez du iour de ſa naiſſance :
Admire, langoureux (comme faiſant l'amour),
L'yuoire de ſon ſein, & l'humide ſeiour

De cent baiſers mignards dans ſes léures iumelles :
Il éuente, ſubtil, au branle de ſes ailes
Ses cheueux creſpelus, admire ſes beaux yeux,
Non pas comme ſon fils, ſainte race des Dieux,
Mais comme vn eſtranger foriſſu de ſa terre
Qui la vouluſt forcer d'vne plus douce guerre,
Raui de ſes beautez. Mais qu'aduint-il en fin?
Ce petit Archerot, ce Demon, ce Lutin
Bauolant ſur ſa main, veit (comme dans la glace
D'vn miroir de Cryſtal) contrefaite ſa grace,
Ses fleches, ſon carquois, ſes ailerons dorez,
Dedans le rond poli des ongles colorez
De la belle Cypris : veit ſous la banderole
Qui luy ſerroit les yeux, la léure tendre & molle
De ſa bouche riante : il veit ſans l'éueiller
(Comme dans vn Cryſtal) ſa flamme eſtinceler :
Ongles aboutiſſans de petites Perlettes,
Le miroir de l'Amour, & des beautez parfaites,
Miroir, le paſſe-temps des Graces & des Ris,
Et des Ieux, compagnons de la belle Cypris.
Or comme vn ieune enfant qui toute choſe admire,
Dans ces ongles polis ſe mire & ſe remire,
Meu de la nouueauté, voyant vn autre Amour
Ainſi qu'il ſe miroit ſe mirer à ſon tour,
Delibere, finet, pendant que la Cyprine
Deſſous les rangs iumeaux de la fueille myrtine
Tenoit les yeux ſillez d'vn ſommeil froid & lent,
Faire vn nouueau larcin : & de fait violent
Empoigne auſſi ſoudain de ſa main prompte & fiere
L'acier frais émoulu d'vne fleche meurdriere,
Dont il rongne, aſſeuré, ainſi que d'vn ciſeau,
Le croiſſant vermeillet & le tendre cerceau
Des ongles de ſa mere, & de ſi gaye adreſſe
Qu'oncques ne s'éueilla la Cyprine Deeſſe,
Tant le ſomme engourdi auoit fillé ſes yeux :

Cuidant par ce butin ſe rendre plus heureux
Que s'il euſt dérobé tous les threſors du monde
Enfouis dans la terre, ou plongez deſſous l'onde.
Riche de ce larcin s'enuole haut en l'ær :
Mais ſa mere en ſurſaut ſe reueille au voler
Par le ſiffle bruyant de ſon aile esbranlee,
Apperçoit auſſi toſt de ſa main pòtelee
Ses ongles raccourcis, ſe courrouce aigrement
Contre ſon fils Amour, qui trop effrontément
Se moque & ſe ſourit de la prompte colere
Et des propos mutins de Cyprine ſa mere.
Mais (deſaſtre à l'Amour!) hachant à l'enuiron
D'ailerons peinturez, comme d'vn auiron,
Les campagnes de l'air (ô puiſſances diuines!)
Laiſſe eſcouler, tremblant, de ſes mains enfantines
Le threſor qu'il portoit, ſur le ſable perleux
De l'Indois bazané ſous ſes creſpes cheueux.
Or comme il eſt certain que de tous corps celeſtes
Rien ne ſe deperit, la retaille & les reſtes
Des ongles de Venus furent auſſi ſoudain
Qu'ils tomberent en bas, recueillis de la main
(Par le vouloir des Dieux) des Parques meſnageres,
Qui changent auſſi toſt ces retailles legeres
En pierre, qui de l'ongle a le ſurnom encor,
Ongle de la Cypris plus precieux que l'or.
Ongle eſtant empierré, cerné d'vne ceinture
Vermeille blanchiſſante, ou de griſe teinture
Qui tire ſur le noir, ou deſſus le vermeil,
Ou de l'ongle incarnat à nul autre pareil :
S'il a couleur de chair, on l'appelle Sardoyne,
S'il retient de la corne, ou du miel, Carchedoyne.
Mais toutes trois enſemble, ou bien ſeparément,
Ont pouuoir d'appaiſer le chaud affolement
Ou les viues ardeurs de la molle Cyprine,
Si pendantes au col flottent ſur la poitrine.

L'Onyce hors ce pouuoir, comme ayant ſentiment
Et ſouuenance encor de ſon empierrement,
Qui fut par vn forfait commis ſur la querelle
D'vn petit larronneau, a la puiſſance telle,
Que celuy qui la porte eſt touſiours querelleux,
Triſte, melancolic, reſueur & cauteleux,
Plein de peur, comme Amour, qui dérobant ſa mere
Surpriſe de ſommeil, l'eſchauffa de colere,
Cauſe que ſon larcin fut mis deuant les yeux
Du grand ciel eſtoilé, la demeure des Dieux.

L'EMERAVDE.

A MADAME LA DVCHESSE DE NEVERS. (1)

IL faut confeſſer que nous, hommes,
Entre les animaux, qui ſommes
Les ſerfs imitateurs premiers
De ce grand Artiſan du monde,
Qui ſous le frein la terre & l'onde
Conduit de ſes viſtes courriers,

Empruntons les ſciences belles
Ou des peuples qui ont des æles,
Ou de ceux qui courent, diſpos,
Par les foreſts, & qui heriſſent
Fauues ou noirs, ou qui blanchiſſent
De laine ou de poil ſur le dos.

Les vns nous monſtrent des racines,
Les autres font des medecines,
Naurez, qu'ils trouuent dans les bois :

1. Henriette de Clèves, petite-fille de François de Clèves, comte et premier duc de Nevers ; mariée en 1565 à Louis de Gonzague, à qui elle apporta en dot le duché de Nevers.

L'vn fait la toile, & l'autre file,
Et de ſa trame plus ſubtile
Pare les Princes & les Rois.

L'vn nous apprend la preuoyance,
L'autre la legere inconſtance
Des vents qui vont enflant la mer,
Les autres par diuins augures
Annoncent les choſes futures
Ou ſur la terre ou dedans l'ær.

Ibis le ventre ſe nettoye
De ſon bec crochu qu'elle noye
Dans les replis de ſes boyaux,
Le Cerf nauré prend le Dictame,
Pour ſe ſaigner l'Hippopotame
Choiſit la poincte des roſeaux.

Et quoy? la Grue paſſagere
De l'Aigle fuyant la main fiere
Paſſant la montagne au Toreau,
A fin qu'en volant ne caquette
Dans le bec porte vne pierrette
Craignant quelque alarme nouueau.

La Perdrix, le Merle & la Griue,
Dégouſtez, ſi le mal eſtriue,
Mangent du laurier : & ſi l'œil
Des petits Couleureaux ſe rouille,
Déueſtant leur vieille deſpouille,
Se guarit mangeant du fenoil.

D'où ſçauons-nous que ceſte pierre
Soit exquiſe, que par la guerre
Que les Griffons pour elles font

Contre la race ambitieuſe
Des Arimaſpes, monſtrueuſe,
Qui n'a qu'vn œil deſſus le front?

Comme ſi cet oiſeau barbare
Vengeant l'outrecuidance auare
Des hommes, euſt le ſentiment
De deſchirer de ſa main croche
La main qui du fond de la roche
Veut tirer ſon auancement.

Mais y a-t-il en ce bas monde,
Soit en la terre, ou deſſous l'onde,
Que la venteuſe ambition,
Ou l'auarice ne s'efforce
De rechercher à toute force
Pour aſſouuir ſa paſſion?

Outre les montagnes Riphees,
Y a des roches eſtouffees
D'ombre eſpais, ſans air & ſans iour,
Où les neiges perpetuelles,
L'hyuer, & les nuits eternelles
Dreſſent leur bruineux ſeiour.

Roches non roches, mais nuages
Gros de frimas, & bruns d'orages,
Du ſoleil fuyant la clairté,
Sans receuoir la faueur bonne
Ny du printemps, ny de l'automne,
Ny ſentir les feux de l'eſté.

Pres de là ſont les monts Scythiques
Fort voiſins des Aſiatiques
Fertiles de pierres & d'or,

Où l'Emeraude verdoyante
Entre l'or fin eſtincelante
Se deſcouure & ſe trouue encor.

Plus noble que la Baƈtrienne,
Laconienne ou Cyprienne,
Ou celle qu'on trouue où le Nil
Deſſus les campagnes haſlees
Au flot de ſes eaux eſcoulees
Attraine ſon limon fertil.

Pierre naïue & verdoyante
Ainſi que l'herbe roſoyante
Sous la fraiſcheur d'vn beau matin :
Ny bleſmiſſante, ny haſlee,
Mais loin du ſoleil reculee
Pres d'vn ruiſſelet argentin.

Couleur qui raſſemble & rallie
La force des yeux affoiblie
Par trop longs & ſoudains regards,
Et qui repaiſt de flammes douces
Les rayons mornes, las ou mouſſes
De noſtre œil, quand ils ſont eſpars.

Couleur belle & gayment brillante,
Couleur en qui ſe repreſente
Le fard qui raieunit les ans,
Lors que les Graces par la pree
Trouſſent leur robe diapree
Des honneurs d'vn gaillard printemps.

Couleur dont iamais ne s'efface
Le teint verdoyant ny la grace,
Peignant l'air de ſon luſtre beau,

Qui n'affoiblit & ne s'offenſe
De l'ombre ny de la puiſſance
Des feux du celeſte flambeau.

Couleur vrayment opiniaſtre,
Qu'on ne peut dompter ny combattre,
Tant eſt conſtante en ſa valeur :
Couleur qui iamais ne s'altere,
Mais touſiours qui demeure entiere
En ſa gaye & gente verdeur.

Si plate ou creuſe en eſt la glace,
Elle rend l'image & la grace
Comme le Cryſtal le plus beau,
Et comme dans les eaux dormantes
On y voit les formes viuantes
Empreintes comme en vn tableau.

Mais quand ſon eſclat n'outrepaſſe,
Engourdi, foible, plein de craſſe,
Ou trop deſtrempé de verdeur,
Ou quand vne petite nue
S'y voit d'vn brouillard ſouſtenue,
C'eſt vn vice de la couleur.

Vice, s'elle eſt & graſſe & ſombre,
Dedans entrecourant vn ombre
Comme vn air brun entreluiſant,
Qui poitrit quelque eſpais nuage
Pour enfourner vn grand orage
Dans ſes flancs qu'il va recuiſant.

Les moindres de ces pierres fines
Qui naiſſent dans le fond des mines
De Cypre, où ſe trouue l'airain,

Ont des pailles & des filandres,
Du grauois, du ſel & des cendres
De plomb, qui ſouillent leur beau ſein.

On dit que celuy qui la porte
A touſiours vne grace accorte,
Propre & facond en ſon parler :
Qu'il peut ſans ronds & ſans figures
Predire les choſes futures,
Et celles qu'on veut plus celer.

Bref, elle eſt ſi chaſte & ſi ſainte
Que ſi toſt qu'elle ſent l'atteinte
De quelque amoureuſe action,
Elle ſe froiſſe, elle ſe briſe,
Vergongneuſe de ſe voir priſe
De quelque ſale affection.

Propre contre le mal de teſte,
Et pour deſtourner la tempe[illegible],
Meſme pour nous mettre en repos :
Elle deſtrempe, elle modere
La chaude & bouillante colere
Qu'Amour recuit dedans nos os.

En poudre ell' guarit les morſures
Des Serpens, & toutes piqueures
D'aiguillon qui poind & qui cuit :
Propre pour donner allegeance
Au ventre qui veut deliurance
Pour le deſcharger de ſon fruit.

Or pour conſeruer ſa teinture
Et la remettre en ſa nature,
La faut tremper dedans le vin,

La frotter ou tenir couuerte
Quelque temps dedans l'huile verte,
Pour luy rendre ſon luſtre fin.

Or va donc, belle & chaſte pierre
Priſonniere en l'or qui t'enſerre,
Va trouuer la rare beauté
De la Princeſſe qui t'honore,
Et te portant, croiſtra encore
Les honneurs de ta chaſteté.

LE SAPHIR.

A MA DAMOISELLE D'ELBEVF

MARIE DE LORRAINE. (1)

Ny les roches fourcilleuſes,
Ny les abyſmes profonds
Des campagnes eſcumeuſes,
Ny l'horreur des plus hauts monts,
Ny les haleines mordantes
Du froidureux Aquilon,
Ny du Libyen ſablon
Les coleres plus ardentes,
N'empeſchent que le Marchand
Auare n'aille cherchant,
Pour redorer ſa fortune,
Quelque butin riche & beau,
Priſonnier en vn vaiſſeau
Deſſus le dos de Neptune.

L'vn des minieres profondes

1. Fille de René de Lorraine, marquis d'Elbeuf, et de Louise de Rieux; par conséquent la sœur de Charles de Lorraine, l'élève de notre poète.

Grain à grain tire l'or fin,
L'autre du plus creux des ondes
La Perle au luſtre argentin :
L'vn du repli des entrailles
De la terre au large ſein,
Tire de ſoigneuſe main
Cent ſortes de minerailles :
Ou ſoit que l'ardent deſir,
Ou quelque nouueau plaiſir
De voyager les y pouſſe,
Ny la peur ny le danger
Ne les ſçauroit eſtranger,
Tant le gain eſt choſe douce.

Teſmoin ceſte pierre fine,
Ce Saphir riche en couleur,
Couleur celeſte & diuine,
Et de petite valeur :
Mais la vertu qui ſurmonte
L'aueugle débordement,
Eſt celle ordinairement
De qui l'on fait moins de conte.
Et quoy ? n'eſt-ce eſtrange cas
Que choſe on n'eſtime pas
S'elle n'eſt fauoriſee
Ou de quelque affection,
Ou bien de l'opinion
Qui ſeule en fait la priſee ?

Lors que la mer eſt armee
De noirs & gros bataillons,
Et de colere animee
Par les venteux Aquilons,
Elle pouſſe, liberale,
Du profond de l'Ocean

Sur le ſablon Libyen
Le Saphir, pierre royale :
Mais celuy que le Medois
Trouue, & celuy de l'Indois,
Eſt de couleur accomplie,
Plus brun & plus azurin
Que n'eſt pas le Saphyſtrin
Des arenes de Libye.

Pierre la plus precieuſe
Qui ſe trouue dans le ſein
De la terre plantureuſe,
Pierre qui du ciel ſerein
Emprunte la couleur belle,
Et qui d'eſtrange pouuoir
Aux hommes ſe faiſant voir,
Preſque ſe monſtre immortelle.
Et c'eſt pourquoy le renom
De ſa force & de ſon nom
La fait ſurnommer ſacree :
Qui fait, ſainte, en la portant,
Du front qu'on n'aille heurtant
La fortune malheuree.

Qui les corps vains & debiles
De ſueur ou de chaleur
Rend prompts, diſpos & habiles
En leur premiere vigueur :
Saphir ami de la vie,
Du ſang, du foye & des yeux,
Qui le breuuage amoureux
Et tous les charmes délie.
Propre contre le pipeur
Qui d'vn langage trompeur
A la bouche toute pleine,

Qui ſous vn air empeſté
Contregarde la ſanté,
Tant ſa force eſt ſouueraine.

Bon pour dompter la colere
Et les flammes de ce Dieu
Qui, violent, nous altere
Et nous bruſle de ſon feu :
Contre la fraude & l'enuie.
Bon pour adoucir la peur,
Qui de palliſſante horreur
Glace le ſang & la vie :
Ami de la pieté,
De paix & de chaſteté :
Fauori de telle ſorte
Et des Graces & des Dieux,
Qu'il rend touſiours. bienheureux
Cil qui chaſtement le porte.

Quand vne petite nue
Comme d'vn rouge pourprin
Se voit au fond retenue
Deſſous le teint azurin,
De couleur auſſi diuerſe
Que le ſoufre peu à peu
Qui commence à prendre feu,
Et l'air de ſa flamme perſe
Taché de petits grains d'or
Brillans & luiſans encor
De leurs viues eſtincelles :
Tel Saphir eſt le meilleur,
Et de plus riche valeur
Que ceux qui n'ont marques telles.

S'il eſt vray qu'en ta puiſſance

Se renforce le lien
Et la fidele conſtance
De l'amoureux entretien :
Si ta force au cœur des Princes
Apporte & graue la paix,
Viens, viens, Saphir, deſormais
Au ſecours de nos Prouinces,
Et chaſſe l'inimitié
Cruelle, qui ſans pitié
Contre ſes propres entrailles
Fait la guerre, & peu à peu
Allume vn torrent de feu
Hors & dedans nos murailles.

Garde les chaſtes honneurs
Et les celeſtes faueurs
De ma Princeſſe bien nee,
Fauoriſant & haſtant
Le iour, & l'heur qu'elle attend
Sous les flambeaux d'Hymenee.

LA TVRQVOISE.

A MADAME LA MARESCHALE DE REZ. (1)

TOVT ce qu'enfante la Nature,
Quelque ferme ou ſtable qu'il ſoit,
Eſt ſuiet à la pourriture.
L'arbre qui ieune floriſſoit,
Vieilliſſant tombe, & la vermine
Luy perce & ronge la poitrine :
Les rides, la gomme & les ans
Souillent l'honneur de ſon printemps :
L'homme affoibli mourant griſonne,
Qui ieune eſtoit auparauant,
Comme les fueilles de l'automne
Qui tombent ſous vn petit vent.

L'acier, le marbre & le porphyre,
Et le bronze Corinthien,
Bronchent moiſſonnez ſous l'empire

1. Claude-Catherine de Clermont, fille de Claude, baron de Dampierre, et de Jeanne de Vivonne. Elle épousa en premières noces Jean, seigneur d'Annebaut, qui lui apporta la baronnie de Retz, et en secondes noces Albert de Gondi, maréchal de France, duc de Retz.

Du Faucheur qui n'eſpargne rien :
Les pyramides orgueilleuſes,
Et les colonnes ſourcilleuſes
De cuiure, de iaſpe, ou d'airain,
Ont ſenti les coups de ſa main.
De la mort la vie eſt bornee
Au fil courant de ſon deſtin,
Vieilliſſant toute choſe nee
Sous le ciel chancelle à la fin.

Meſme les pierres les plus dures,
Soyent Rubis, ou ſoyent Diamans,
Sentent les cruelles morſures,
La force & la pince des ans :
L'vne rouſſit, l'autre ſe ride,
Se fleſtrit, l'autre plus humide
S'altere, meurt, perd le teint beau
Qui donnoit couleur à ſa peau.
Entre les autres la Turquoiſe
Deuient bleſme, & foible ſe rompt,
Ainſi que de la riue Indoiſe
Toute autre pierre ſe corrompt.

Turquoiſe, qui de couleur perſe
Tient du bleu celeſte eſclairci,
Bleu turquin, mais qui ne traperſe
Son corps, tant il eſt eſpaiſſi.
Turquoiſe, qui perdant ſa grace
Et le teint mignard de ſa face,
Se renouuelle peu à peu
Quand bleſme on l'approche du feu.
Pour preuue s'elle eſt excellente,
Au luſtre naïf qui la ſuit
Il faut qu'elle ſoit verdoyante
Deſſous les ombres de la nuit.

Qui ne diroit que ceſte pierre
N'euſt quelque doux allechement
D'amitié qui les cœurs enſerre
Par vn ſecret enchantement?
D'amitié ſi ſainte & ſi forte
A cil qui chaſtement la porte,
Qu'elle aime trop mieux ſe froiſſer
En morceaux, que voir offenſer
Son porteur au deſauantage
De ſa grace & de ſa beauté,
Portant la cheute & le dommage
De ſa trop ferme loyauté?

Comme moy chetif qui pour eſtre
Seruiteur fidele & loyal,
Penſant, heureux, mon aiſe croiſtre,
Malheureux fis croiſtre mon mal,
Perdant au ſeruice fidele
Qu'humble faiſois à ma cruelle,
Le temps, l'eſperance, & le bien
S'eſcoulant, qui finit en rien,
Ne tirant de ma playe ouuerte
Que le pus & le deſeſpoir,
Et pour l'intereſt de ma perte
Vn faſcheux & mauuais vouloir.

Si ſon porteur deuient malade,
Elle deuient malade auſſi:
S'il porte couleur iaune ou fade,
Elle a le teint morne & tranſi:
Quelquefois meſme ſe creuaſſe,
Perdant les beautez de ſa face,
Le turquin & le luſtre beau
Qui farde l'honneur de ſa peau.
S'imprimant, tant elle eſt humaine,

De ſon porteur l'affection :
S'il eſt ſain, la Turquoiſe eſt ſaine :
Malade, elle eſt en paſſion.

Hà, vrayment ingrate Nature
Qui a de ſentiment humain
Animé ceſte pierre dure
Plus que l'homme, de ſon prochain
En rien qui ne ſe paſſionne,
Soit fortune mauuaiſe ou bonne,
Si ce n'eſt pour le trauailler,
Au lieu, d'humain, le conſoler :
Maudite inuention des hommes
L'auarice & l'ambition,
Et la guerre ou plongez nous ſommes,
Faute d'humaine affection.

Hà, bon Dieu, fais donc que nos Princes
Eſpoints de quelque ſentiment
D'amitié, gardent nos Prouinces
De ruine & de changement :
Et fais que de villes en villes
Ne rampent les flammes ciuiles,
Mais y fleuriſſent à iamais
Les honneurs d'vne douce paix,
A fin que l'orage s'accoiſe
Entre eux, s'alliant tout ainſi
Qu'auec ſon porteur la Turquoiſe,
Qui ſe perd pour garder autruy.

Trouue donc ceſte ame agreable
Pleine d'honneur & de bonté,
Rare en ſçauoir, rare en beauté,
Preſent du Ciel trop fauorable.

L'AGATHE.

A MA DAMOISELLE DE SVRGERES. (1)

LEs Heures, filles immortelles
Du Soleil, compagnes fideles
Du Temps, trepignoyent à l'entour
De la couchette enſafranee
De la belle Aube, encourtinee
D'vn pourpre où couuoit le beau Iour :

Lors que la Royne de Cytheres,
Du bord de ſes lentes paupieres
Secouant la ſorciere humeur
Du ſommeil, s'éueille, & ſes filles
En pied ſe veſtirent gentilles,
Preſtes pour ſeruir ſa grandeur.

La Beauté pleine d'allegreſſe,
Dame d'honneur de la Princeſſe,
S'approche, & de ſa blanche main

1. Hélène de Fonsèque, fille de René, baron de Surgères, et d'Anne de Cossé-Brissac; l'une des demoiselles d'honneur de la reine-mère.

Luy fait careſſe, la mignote,
Luy baille ſa chemiſe où flotte
L'yuoire blanc de ſon beau ſein :

La veſt d'vne cotte pourpree
De mille fleurons diapree,
Teinte de cent & cent couleurs,
Ainſi que les verdes prairies
Au printemps ſe monſtrent flories
Sous vn bigarrement de fleurs.

Cent petits Cupidons à l'heure
A l'entour de ſa cheueleure
Branloyent leurs ailerons mollets,
Et les bouchettes Zephyrines
Friſottoyent ſes blondes creſpines
En cent tortillons annelets.

Les Graces de leurs mains d'albaſtre
Semoyent ſa perruque folaſtre
De gros Rubis eſtincelans,
Et paroiſſoit ſa teſte belle
Comme vne nuit qui eſtincelle
Au rayon des aſtres brillans.

Là ſe trouuent les mignardiſes,
Les attraits, les ris, les ſurpriſes,
Les ruſes de ſon fils Amour,
Les plaiſirs, les douces malices,
Les ſouſpirs, les pleurs, les delices,
Suite ordinaire de ſa cour.

Ce iour la Deeſſe Cyprine
Alloit viſiter ſa couſine
La fille du grand Ocean,

Thetis, eſperdument eſpriſe
De la ieuneſſe bien appriſe
Du grand Theſſale Pelean.

Si toſt que Venus la doree
Arriue richement paree
Au palais de ſa deité,
Les Naiades & les Phorcydes
Honorent de baiſers humides
Les léures de ſa maieſté.

L'vne, de ſes mains yuoirines,
D'vn gros carquan de Perles fines
Couronne l'honneur de ſon front:
L'autre ſur la peau delicate
De ſon beau ſein pend vne Agathe,
Qui portoit figure d'vn rond.

Rare chef-d'œuure de Nature,
Qui ſans art, burin ny ſculpture,
Y graua le Cheual volant,
Qui ſur la croupe tant connue
Ouurit de ſa pince cornue
La ſource du ruiſſeau parlant:

Où s'eſleuoit à double poincte
D'Helicon la montagne ſainte,
Et la brigade des neuf Sœurs,
De Iupiter race immortelle,
Qui ceint de la branche pucelle
Le docte front des bons ſonneurs.

Chacune portant en la dextre
L'inſtrument dont elle eſt adextre,
La trompette à l'eſclatant ſon,

Les chalumeaux & la muſette,
La harpe, le lut, l'eſpinette,
La guiterre, & le violon.

Plus haut le Dieu aux blondes treſſes
Qui ſur ces Filles chantereſſes
Retient l'empire ſouuerain,
Portoit ſa perruque enlacee
De laurier, & l'aube pliſſee,
Sa lyre & l'archet en la main.

Venus admirant la merueille
De ceſte Agathe nonpareille,
La monſtre à la troupe des Dieux,
Qui de vertus & graces belles,
Outre ſes beautez naturelles,
La douerent à qui mieux mieux.

L'vn voulut qu'on veiſt en ſa glace
Viuement empreinte la face
D'hommes & d'animaux diuers,
La terre, le ciel, les eſtoiles,
La mer groſſe de vents & voiles,
Monts, rochers, fleuues & bois verds.

« Ie veux (dit le facond Mercure)
Que le porteur qui prendra cure
De la tenir dedans ſon ſein,
Ait la langue prompte & diſerte,
L'œil bon, & trafique ſans perte
Suiuant le fil de ſon deſſein.

» Ie veux (dit Phebus) qu'elle garde
Des morſures de la lezarde,
Et du venin du ſcorpion,

Qui va trainant, enuenimee,
Eſcaille ſur eſcaille armee,
L'aiguille ſous le cropion.

» Ie veux (dit Bacchus le bon pere)
Que dans la bouche elle modere
La ſoif ardente du fiéureux. »
Pallas à celuy qui la porte
Donne grace & prudence accorte,
Venus le ſouhait amoureux.

On dit que les marques ſanguines
Que l'on voit en ces pierres fines,
S'imprimerent du ſang des Dieux,
Quand Saturne brouillant l'empire,
Le Ciel mutiné ſe retire
De l'orage ſeditieux.

Car voulant eſtouffer la Terre,
A dos courbé prompt il deſſerre
Hors des gons les cercles roulans,
Demembre les ſommiers qui tiennent
Le ciel doré où ſe ſouſtiennent
Les gros ballons eſtincelans.

Mais l'air s'oppoſant à la cheute,
Les Dieux à ceſte chaude émeute
Tous coleres viennent aux mains
Si fierement, que de la playe
Le ſang deſſus la terre ondoye
Flots ſur flots dont les champs ſont teints.

Mais la fatale Deſtinee,
Ne voulant pas que choſe nee
Dedans le ciel coulant çà-bas

(Comme le ſang des Dieux) s'altere,
Veut que la Parque meſnagere
Le garde & ne le perde pas.

Ce qu'elle fit : car elle ſerre,
Le poitriſſant auec la terre
Que les rayons du beau ſoleil
Eſchauffez ſoudain empierrerent,
Et les taches y demeurerent,
Ainſi que d'vn pourpre vermeil.

Voilà l'Agathe bigarree,
L'Agathe à Venus la doree :
Mais n'eſt-ce vn eſtrange malheur,
Pour eſtre commune & vulgaire,
Qu'il faut qu'elle altere ſa gloire,
Perde ſa grace & ſa valeur?

Mais tu dois eſtre trop contente,
Si celle à qui ie te preſente,
Agathe, te voit d'vn bon œil :
C'eſt vne ame toute accomplie
D'honneur & de vertu, remplie
De graces, & de doux accueil.

LE IASPE.

A MA DAMOISELLE DE BRISSAC. (1)

AMOVR de ſes doigts mignards
Retaſtoit ſi tous ſes dards
Auoyent le fil & la poincte,
Voulant, ainſi que ie croy,
Tenter par vn coup d'eſſay
Combien forte en eſt l'atteinte :
Meſme ſur le Roy des Dieux,
Qui remparé dans les cieux
Auecques la troupe ſainte,
Des rebelles triomphant,
Se moquoit de cet enfant,
Qui nu, ſans yeux & ſans armes,
Vouloit ſa force eſgaler
A ſa main qui dedans l'ær
Forge les venteux allarmes,

1. Jeanne de Cossé, fille de Charles de Cossé, comte de Brissac. A propos de son mariage avec Saint-Luc, dont on connaît la triste célébrité, L'Estoile fait de Mlle de Brissac un portrait assez peu flatteur : « elle estoit laide, dit-il, bossue et contrefaite, et encore pis, selon le bruit de la cour. »

Et les eſclats foudroyans
Qui bruſlerent poudroyans
Les pieds-ſerpentins gendarmes.

Mais deſaſtre ineſperé!
Car ſur vn trait aceré
Il ſe pique, & de la playe
Goutte à goutte ſe reſpand
Ainſi qu'vn torrent, le ſang
Qui flot deſſus flot ondoye :
Amour, or que furieux,
N'eut recours qu'à ſes beaux yeux,
Des larmes la douce proye,
Qui gros & noirs de douleur
Adoucirent la rigueur
Qui tenoit l'ame ſaiſie
Et les forces de ce Dieu,
Qui s'eſcouloyent peu à peu
Auec le ſang & la vie,
Sans Apollon qui ſoudain
Laiſſe le ciel, & la main
De l'Archerot a guarie.

Or le ſang qui cheut en bas
Du coup, ne ſe perdit pas,
Comme eſtant d'eſſence pure :
Car tombant donna couleur
Au Iaſpe, qui de verdeur
Portoit la gaye teinture :
Mais qui depuis, liberal,
Pour marquer le iour fatal
De ceſte meſauenture,
Nous a ſerui du ſecours
Qu'il a d'eſtancher le cours
Du ſang pourpré qui ruiſſelle

De la bouche ou des naſeaux :
Secher & tarir les eaux,
Et l'humeur qui s'amoncelle
Entre le cuir & la chair :
Ayant pouuoir d'eſtancher
Toute piqueure mortelle.

Cherche ce diuin eſprit,
Iaſpe, que la Muſe apprit
Dés ſa naiſſance à cognoiſtre
La vertu ſainte, & l'honneur
Qu'elle a graué dans le cœur,
Comme à l'œil le fait paroiſtre.

LA

COVPE DE CRYSTAL.

CHANTE qui voudra les faueurs,
Les mignardiſes, les douceurs,
Les ſouſpirs, les plaintes cruelles,
Les pleurs & les ſoucis mordans,
Les charmes & les traits ardans,
De l'Amour les troupes fidelles.

Enfle ſous l'ombre des ormeaux
Qui voudra les tendres rouſeaux,
Ou de Mars les fieres batailles,
Ou chante les flammes de l'ær,
Ou les peuples qui dans la mer
S'arment de conques & d'eſcailles.

Quant à moy ie ne chanteray,
Et rien plus ie ne vanteray
Que ceſte Coupe cryſtalline,
Qui pleine de la douce humeur
Du Dieu qui nous met en fureur,
Me va rechauffant la poitrine.

Coupe gentille où le ſecours
De ma vie & de mes amours
Matté de fiéureuſe colere,
De léure ſeche beuuotant,
Gargariſant & ſuçotant,
Se deſtrempe & ſe deſaltere.

O riche & bienheureux Cryſtal,
Plus precieux que le metal
Dont Iupiter pour couuerture
Et pour maſque, fit vne fois,
De larmes d'or baignant les toits,
A ſes amours prompte ouuerture.

Cryſtal poli deſſus le tour,
Arrondi de la main d'Amour,
Animé de ſa douce haleine :
Cryſtal où la troupe des Dieux
Du nectar preſſuré des cieux
Va trompant ſa ſoif & ſa peine.

Cryſtal enté mignardement
Sur vn pied qui fait iuſtement
La baze d'vne colonnette,
Où regne pour le chapiteau
A fueillage vn triple rouleau,
Le ſeur appuy de la cuuette.

Cryſtal que iamais on n'a veu
Que promptement on n'y ait beu
La liqueur qui plus nous recree,
Tu cognois celle en s'y mirant
Seulement, qui va deſirant
D'y mouiller ſa léure ſucree.

Léure douce où la chaſteté,
La douceur & la priuauté,
Les baiſers & les mignardiſes,
Ont choiſi leur benin ſeiour,
Le ſiege d'Honneur & d'Amour,
Et des Graces les mieux appriſes.

L'vn vantera le Diamant,
L'autre la vertu de l'Aymant,
L'Ambre, la Perle & la Topaſſe,
Et moy ce verre cryſtallin
Où flotte le germe diuin,
Le ſecours de l'humaine race.

Ce n'eſt pas le vaſe trompeur
De Circe au langage pipeur,
Qui braſſant de nouueaux meſlanges
Dedans vn breuuage ſorcier,
Eſchangea le troupeau guerrier
D'Vlyſſe en mille corps eſtranges.

Les vaſes d'or ne me ſont rien,
Ny le bronze Corinthien,
Ny tous les émaux de Fagence :
I'aime trop mieux dedans la main
Voir iuſqu'aux bords ce verre plein,
Que tous les ſceptres de la France.

C'eſt toy donc qui rends adouci
L'aigre fiel de noſtre ſouci :
C'eſt toy qui romps & qui délie'
Par vn ſecret enchantement
Le nœud qui ſerre eſtroitement
Le fil courant de noſtre vie.

C'eſt toy, c'eſt toy, Cryſtal gentil,
Qui plein d'air fumeux & ſubtil,
Nous mets, reſueurs, en allegreſſe :
Toy qui nous plantes ſur le front
Les cornes qui braues nous font,
Quelque pauureté qui nous preſſe.

Le luſtre du vin eſt ſi beau
Sur la glace de ce vaiſſeau,
L'vn & l'autre honneur de la terre,
Qu'œilladant ce vineux eſprit
Ondoyant, vous diriez qu'il rit
Dedans le Cryſtal qui l'enſerre.

Ou ſoit qu'il nous ſille les yeux
D'vn ſommeil doux & gracieux,
Ou ſoit qu'en l'amoureuſe proye
Nous ſoyons pouſſez de ſon feu,
Si toſt qu'en ce Cryſtal i'ay beu
Mon cœur va ſautelant de ioye.

Iamais ne ſe puiſſe caſſer,
Eſclater, feller ou froiſſer
De ce Cryſtal la glace belle :
Mais touſiours pres de mon ſoulas
Comble de vin ou d'hippocras
Demeure compagne fidelle,

En doux & gracieux repos,
Loin de tous mediſans propos
Et toutes coleres deſpites,
Comme de l'orage mutin
Qui porta le trouble au feſtin
Des Centaures & des Lapithes.

LA CORNALINE.

CE petit archerot Amour
Bauolant s'eſgayoit vn iour
Dedans les vergers de Cytheres,
L'arc au poing fait d'yuoire blanc,
En eſcharpe la trouſſe au flanc
Groſſe de cent fleches legeres.

Mais (malheur!) volant dans ce parc
De branche en branche, de ſon arc
Rompt le bout, & perd l'encorneure :
Deſpité retranche le cours
De ſon aile, & ſans le ſecours
De ſa mere, il mouroit à l'heure.

Humaine, qui pour l'appaiſer
L'ayant careſſé d'vn baiſer
De ſa bouchette couraline,
Luy donne en ce nouueau courroux
Pour ſoudain encorner les bouts
De ſon arc, vne Cornaline :

Qui depuis a touſiours cet heur,
D'aſſopir & fondre l'aigreur
De l'homme eſchauffé de colere :
En memoire que cet enfant
Appaiſé ſe veit triomphant
Du malheur, par l'heur de ſa mere.

Ceſte pierre en poudre, des dents
Tire la rouille, de nos ans
Marque veritable & non vaine :
Eſtanche les coulans ruiſſeaux
Du ſang qui roule des naſeaux,
Ou des rameaux d'vne autre veine.

Elle eſt d'incarnate couleur,
Languiſſant d'vn peu de palleur :
La vraye & la naïue eſt celle
Qui ſans nuage ſe fait voir,
Pure & nette, ſans rien auoir
Qui terniſſe ſa face belle.

LA PIERRE D'AIGLE,

DITTE AETITES.

A MADAME DE VILLEROY. (1)

PROMPTE & fidele courriere
De Iupiter, ſeule heritiere
Du foudre, qui deſſous ta main
D'ongles & d'eſperons armee
Couue ſa colere animee
Vengereſſe du ſang humain :

N'eſtoit-ce aſſez porter les armes,
Eſtre compagne des allarmes
De ce Dieu rougiſſant d'eſclairs,

1. Madeleine de l'Aubespine, mariée à Nicolas de Neuville, seigneur de Villeroy, à qui cette alliance valut la charge de secrétaire d'Etat dont M. de l'Aubespine, son beau-père, était en possession. Au dire de ses contemporains, Mme de Villeroy, aussi célèbre par son esprit que par sa beauté, était l'un des plus illustres ornements de la cour. Elle composa divers ouvrages en prose et en vers, et entre autres on lui attribue une traduction des épîtres d'Ovide. Elle mourut à Villeroy en 1596; Jean Bertaut, l'évêque-poète qui occupa avec distinction le siége de Séez, lui composa une épitaphe restée célèbre.

Auoir l'œil & l'aile plus forte
Qu'autre oiſeau qui noüant ſe porte
Parmi l'air, d'auirons legers :

Sans auoir ceſte preuoyance,
Pour mieux faire éclore l'engeance
Hors l'œuf, de tes petits Aiglons,
Chercher errante & vagabonde
Ceſte pierrette creuſe & ronde
Iuſques aux Indiens ſablons :

Pour eſtre garde à la nichee,
Qui beante attend la bechee
Lors que tu planes dedans l'ær,
Et ton œil eſpion s'employe
Sur le hazard de quelque proye,
A celle fin de l'en gorger?

Auſſi dit-on que de nature
Ell' chaſſe la meſauenture
Qui peut tomber deſſus les nids
De l'Aigle : & pour ce preuoyante
La laiſſe en l'aire croupiſſante
A fin de garder ſes petits.

Ceſte pierre retient encloſe
Vne pierre dont elle eſt groſſe,
Que l'on ſent bouger au dedans :
Comme vne femme en ſa groſſeſſe
Sent remuer la petiteſſe
Du fruit qu'elle porte en ſes flancs.

Elle rend ſon porteur aimable,
Sobre, vaillant, courtois, affable :
Et fait aiſé l'accouchement

De la femme, quand aſſaillie
Du trauail d'enfant on luy lie
Sur le bras gauche eſtroitement.

On deſcouure aiſément par elle
Le larron qui muſſe & recelle
Dedans la terre ſon larcin.
Elle eſt de face rondelette,
Au ventre creux, vn peu groſſette,
Portant le teint eſcarlatin.

Que tu tiens encores de choſes
Dedans ton large ſein encloſes
Sans nous les deſcouurir, Seigneur!
Faiſant à bon droit plus de grace
Aux animaux qu'à noſtre race
Trop indigne de ta faueur.

Mais, Seigneur, que ta bonté faſſe
Ouurir le threſor de ta grace
A ceſte ame, qui ſouſpirant
Apres tes promeſſes plus ſeures,
En ces petites creatures
Va tes ouurages admirant.

LA PIERRE DV COQ,

DITTE GEMMA ALECTORIA.

A LA FRANCE. (1)

OISEAV qui de garde fidelle
Deſſillé fais la ſentinelle
Sous le ſilence de la nuit,
Reueillant d'vne voix hardie
La troupe de ſomme engourdie
Et de pareſſe, à ton haut bruit :

Oiſeau à la creſte pourpree
Compagnon de l'Aube doree,
Trompette des feux du Soleil,
Qui te perches à la meſme heure
Qu'il plonge en mer ſa cheueleure
Pour ſe rendre alaigre au traueil :

N'eſtoit-ce aſſez que l'arrogance
De voſtre œil domptaſt la puiſſance
Et l'ire des lions plus fiers,

1. On n'oublie pas que les Gaulois portaient un *Coq* sur leurs enseignes et leurs drapeaux.

Sans que pour la vaillance acquerre
S'endurciſt encor ceſte pierre
Au ventre creux de vos geſiers?

Teſmoin ce lutteur indomptable,
Ce fort Milon inexpugnable,
Qui remparé de la vertu
De ceſte pierre, pour ſa gloire
A touſiours gaigné la victoire,
Quelque part qu'il ait combattu.

On dit plus, que cil qui la porte
A l'eſprit net, la grace accorte
De bien dire, & qu'en rechauffant
La froide glace de ſon ame,
Des fieres rigueurs de ſa Dame
En fin demeure triomphant.

Dedans la bouche elle modere
La ſoif qui bruſlant nous altere.
Elle eſt noiraſtre, ou de couleur
De Cryſtal : & point ne s'en treuue
Qui retienne plus qu'vne febue
Ou de longueur ou de groſſeur.

Fais que la race ſurnommee
De ton nom, dont la renommee
Eſt eſparſe par l'vniuers,
N'altere iamais la puiſſance
Qu'elle a quiſe par ſa vaillance,
Par force & par aſſauts diuers.

LA

PIERRE D'ARONDELLE,

DITTE CHELIDONIVS LAPIS.

A MA DAMOISELLE DE BELLEVILLE. (1)

Et toy qui d'aile paſſagere
Voles pour eſtre meſſagere
Du gaillard & nouueau Printemps,
Qui d'vne cotte parſemee
De fleurs, & d'odeurs embaſmee,
Fait rire les bois & les champs :

N'auois-tu pas aſſez de gloire
D'auoir honoré la memoire
Et de ta race & de ton nom,
Quand deſſus la table funeſte
De Teré tu vengeas l'inceſte
De la fille de Pandion :

1. Sœur de Claude de Belleville, tué à la bataille de Courtray le 20 octobre 1587, et arrière-petite-fille de Marguerite de Valois, née de Charles VI et d'Odette de Champdivers, laquelle fut légitimée et mariée à Jean III de Harpedenne, seigneur de Belleville en Poitou.

Sans que tu ſois or recherchee
Pour vne pierrette cachee
Au fond de ton ventre petit,
Threſor funeſte & dommageable
A ſon hoſteſſe miſerable,
Qui meurt pour vn ſi noble fruit?

Car il faut que cil qui deſire
De l'auoir, cruel, te deſchire
Membre à membre & t'ouure le flanc :
Il faut que plein de violence
Il trempe & foüille l'innocence
De ta race en ſon propre ſang.

Comme toy quand pour l'homicide
De ton fils, de main parricide
Tranchas ſes membres innocens :
Et croy qu'en memoire eternelle
De l'empriſe fiere & cruelle
Ce malheur vient à tes enfans.

Ceſte pierre en couleur diuerſe
Eſt tantoſt rouſſe, eſt tantoſt perſe,
Quelquefois brune de noirceur :
Sa laideur & ſa petiteſſe
N'empeſchent pourtant la hauteſſe
De ſa force & de ſa valeur.

Car en la main gauche portee
Dans vn mouchoir enueloppee,
Rend l'affaire en heureux ſuccez
Du porteur : donne au lunatique
D'appaiſer l'humeur frenetique,
Aux grands ſeur & facile accez :

Refroidit les chaudes coleres,
Les rigueurs, les menaces fieres,
L'aigreur des Princes & des Rois :
Que pleuſt à Dieu que ceſte pierre
De France peuſt chaſſer la guerre
Sur l'Arabe ou ſur le Medois.

Qui t'aura, pierre d'Arondelle?
Ce ſera vous, garde fidelle
Des honneurs de la chaſteté :
Car en vous les bontez extreſmes,
Les vertus & les graces meſmes,
Ont baſti leur felicité.

LA PIERRE D'ONCE,

DITTE LYNCVRIVM.

ONCES mouchetez ſur le dos,
A l'œil ſubtil, au pied diſpos,
N'eſtoit-ce aſſez que la Nature
Fit des pierres ſous le caueau
Des mines, ſans que de voſtre eau
Celle-cy priſt ſa nourriture?

Car où voſtre vrine s'eſpand,
Auſſi toſt ſe caille & ſe prend
Deſſous la pouſſiere menue
Qu'en grattant vous amoncelez
Sur l'humeur que vous recelez,
A fin de n'eſtre reconnue :

Cuidant en couurant ce threſor
De couurir l'auarice encor
De l'homme par voſtre induſtrie.
Mais qu'y a-t-il deſſous les cieux
Qu'il ne recherche ambitieux,
Pour ſuruendre ſa mercerie?

Aucuns diſent eſtre les ſœurs
De Phaëton, qui de leurs pleurs
Firent ceſte gomme paillette,
Apres que ce nouueau cocher
Dans le Po ſe veit trebucher,
Bruſlant vif dedans ſa charrette.

L'Ambre auſſi porte la couleur,
La grace, la force & l'odeur
De ceſte pierre, qui attire
A ſoy la fueille & le feſtu,
Retenant la meſme vertu
Du baſme que l'Ambre ſouſpire.

Propre contre les paſmoiſons,
La colique & les tranchaiſons,
Et les toilettes de la veue :
Propre pour remettre en couleur
La peau qui de morne palleur
Ou de iauniſſe eſt corrompue.

Iamais ne ſe puiſſe paſmer
(Si ce n'eſt de trop bien aimer)
La Maiſtreſſe à qui ie te donne,
Et que le frais de ſon beau teint
De fiéure ou de l'amour atteint
N'offenſe ſa grace mignonne.

LA CARCHEDOINE.

TOVTE choſe qui prend naiſſance
Eſt eſclaue de l'ordonnance
De ce grand Dieu puiſſant & fort:
Tout ce que la Nature enſerre
Dans le ſein fecond de la terre
Se rend priſonnier de la mort.

La terre eſt la mere nourrice
Du bien qui plus nous eſt propice,
Comme du mal qu'elle produit:
C'eſt elle qui retient celee
Des ſerpens la race eſcaillee,
Et du metal qui plus nous nuit.

Elle a des plantes ſouueraines
Pour empeſcher les morts ſoudaines
Qui ſuruiennent par le poiſon:
C'eſt elle qui fait le breuuage
Des venins, dont le prompt vſage
Nous pouſſe en la noire maiſon.

Au printemps les plantes verdiſſent,
Puis croiſſant peu à peu fleuriſſent :
Mais atteintes de la chaleur,
Auſſi toſt penchent languiſſantes
Deſſus la terre palliſſantes,
Sans ius, ſans force & ſans odeur.

Sans plus ces brillantes pierrettes
Au pli des ans ne ſont ſuiettes,
Ny ſe corrompent vieilliſſant :
Leurs vertus reſtent immortelles,
De meſme effet, & touſiours telles
Qu'elles paroiſſent en naiſſant.

Touſiours vne beauté compagne
De leur vertu les accompagne,
Et mal en elles n'y a pas,
Ainſi qu'aux plantes empeſtees
Qui de leurs poiſons éuentees
Nous plongent és eaux de là-bas.

Les plantes n'ont plus grande force
De fleur, de racine, ou d'eſcorce
Que les pierres, & n'y a moins
De pierres que de plantes belles,
Propres pour les playes cruelles,
Et pour le ſecours des humains :

Ainſi que ceſte pierre dure
Qui prend du ciel ſa nourriture,
Sa force & ſon accroiſſement,
N'eſtant aſſez digne la terre
De renfermer en ceſte pierre
Tant de vertus enſemblément.

Car on tient que la Carchedoine
(A la graueure mal idoine)
Naiſt d'vne pluye, tiedement
Qui trempe la terre allumee
De chaleur, qui la rend germee
De ce diuin enfantement.

On dit qu'elle eſt fort ſouueraine
Contre le Demon qui nous peine
De ſonges au fort de la nuit,
Contre la peur & la colere
Qui trop fumeuſe nous altere
Des vapeurs d'vn gros ſang recuit. (1)

1. Ici s'arrêtait l'édition originale. Les autres *Pierres précieuses* n'ont été publiées qu'après la mort de Belleau.

L'HELIOTROPE.

Sovs les faueurs d'Amour & de ma Calliope
Ie chante les regrets de mon Heliotrope,
Qui belle me changeoit & rendoit furieux
Ainſi qu'elle vouloit & plaiſoit à ſes yeux.
Ce n'eſt pas celle-là, qui de l'Amour outree,
Et la vie & la voix perdit élangouree,
Paiſſant neuf iours entiers confite en ſes douleurs
Sa pauure ame eſcoulee au torrent de ſes pleurs.
Triſte ſans ſe mouuoir ne bougeoit d'vne place,
Seulement ſe tournoit pour œillader la face
Du Dieu qui la dédaigne. Hà, qu'il eſt malheureux,
En trop haut lieu d'honneur qui deuient amoureux!
Son corps dedans la terre en racine s'eſtale,
Son chef ſe tourne en fleur de couleur iaune & palle,
Qui regarde, importune, & couchant & leuant
Ce Dieu au crin doré qu'elle va pourſuiuant.
Mais celle que ie chante eſt vne autre Deeſſe,
Qui, belle, enſorcela la fleur de ma ieuneſſe:
Elle changeoit le cours des argentins ruiſſeaux,
Et des flancs des rochers faiſoit ſourdre les eaux:
Tiroit du ciel vouté la lune enſorcelee,
Terniſſoit du ſoleil la lumiere eſtoilee,

Donnoit parole aux morts, & de nerfs empruntez
Les guindoit ſur les vents legerement portez :
Faiſoit ouurir la terre, & des bieres poudreuſes
Rallumoit des corps morts les cendres pareſſeuſes :
Begayant, murmurant, du ſouterrain caueau
Inuoquoit de la Nuit l'effroyable troupeau,
Puis arroſé de laict, coy le faiſoit retraire
Dans le palais fatal du tenebreux repaire :
Aux iours les plus ardens de la belle ſaiſon
Couuroit les champs veſtus de neigeuſe toiſon,
Seule domptoit l'orgueil & l'apparence fiere
Des maſtins affamez de la triple courriere,
Seule ſçauoit au vray les ſecrets Medeans,
Et par ius diſtillez raieuniſſoit les ans.
Mais la troupe des Dieux, trop aigrement marrie
De ſe voir imiter par humaine induſtrie,
Encor qu'Heliotrope oncques n'euſt abuſé
De l'art dont on penſoit qu'elle euſt par trop vſé,
Deſpitez & ialoux auſſi toſt la changerent,
Et en ce dur caillou ſa figure eſtrangerent :
Luy laiſſant toutesfois tous les effets premiers
Que viuante elle auoit par ces charmes ſorciers.
Sans plus elle perdit la parole & la grace
Que ſes rares beautez monſtroyent deſſus ſa face,
Et ſes yeux meſſagers des allechans attraits,
Où nichoyent les Amours bien armez de leurs traits.
Ie le ſçay quant à moy, qui nauré de leurs poinctes
En porte dans le cœur les piqueures empreintes :
On le voit à mon front, on le voit à mes yeux,
Gros & pleins du venin qui me fit langoureux.
On la trouue dans Cypre, ou dans l'Ethiopie,
Ou és ſablons menus des deſerts de Libye,
De couleur verdoyante, ainſi que l'on voit peint
De l'Emeraude fine & la face & le teint.
Elle a deſſus la peau comme petites veines

De vray pourpre ſanguin rougiſſantes & pleines.
Ayant tant de pouuoir, que miſe en vn baſſin
Plein d'eau iuſques aux bords (ô miracle diuin!)
Elle rend du ſoleil la face venerable
Rouge & teinte de ſang, tant elle eſt admirable :
Le tournant, le changeant, & luy donnant couleur
Telle comme il luy plaiſt, ou rougeur, ou palleur,
Bruniſſant d'eſpaiſſeur & de nuë cendree
De ce Dieu radieux la perruque doree :
Eſpreignant & tirant des eſponges de l'air
La pluye, le brouillas, le tonnerre & l'eſclair :
Faiſant ſourdre à bouillons d'eſcume blanchiſſante
L'eau dedans le baſſin qui dormoit languiſſante,
Contre-imitant la mer, quand les fiers Aquilons
Vont bourſouffiant le dos des venteux tourbillons :
Reſtant eſpouuantez ceux qui de ceſte pierre
Recognoiſſent à l'œil les ſecrets qu'elle enſerre,
Tant ce Dieu grand & fort dedans ces petits corps
Manifeſte, puiſſant, ſes effets grands & forts.
Et comme en vn miroir s'imprime la lumiere
Des rayons du ſoleil, ainſi ſur la liziere
De ceſte pierre belle aiſément on peut voir
Le iour où le ſoleil en eclipſe veut choir.
Et quoy? cil qui la porte a pouuoir, ſans augures
D'ailes ou de geſiers, ſur les choſes futures :
A pouuoir d'arreſter le flux qui va coulant,
Sans tréue & ſans repos le boyau trauaillant :
A pouuoir rendre ſain le corps foible & malade,
Deſcouurir du poiſon la ſecrete embuſcade,
Se guarir de la peur, s'honorer d'vn beau nom,
Fauoriſer ſes ans d'vn immortel renom,
N'eſtre iamais pipé, n'eſtre point de nature
Pour ſe laiſſer gaigner de legere impoſture.
Voilà d'Heliotrope & la force & l'effet
Des miracles diuins que ſacree elle fait.

LA PIERRE LVNAIRE,

DITTE SELENITES OV Ἀφροσέληνος.

Et toy pierre, qui vas croiſſant,
Raieuniſſant & vieilliſſant,
Ainſi que la viſte courriere
En ſes deguiſemens nouueaux,
Qui mene au galop ſes moreaux
Au ciel, par la noire carriere,

Reſteras-tu ſans quelque honneur?
Non, non, ie ſeray le ſonneur
De tes vertus, pierre gentille,
Et diray en mes vers comment
Par vn ſecret enfantement
De la Lune on te penſe fille.

Car ſi deſſous vn air ſerein
La Lune a le viſage plein,
Ceſte pierre eſt pleine & entiere:
S'elle eſt en ſon croiſſant nouueau,
La pierre croiſt, enfle ſa peau:
Cheute en decours, elle s'altere.

Or on conte que de l'humeur,
De l'eſcume & de la ſueur
De la Lune, elle prit ſa vie,
Lors qu'en Latmie s'eſcartant
Ses baiſers alloit departant
Au dormeur qui l'auoit rauie.

Puis ce qui renaiſt de la mer,
Du feu, de la terre, & de l'ær,
Eſt vne entreſuite eternelle :
Rien ne perit, tant ſeulement
Par vn ſecret eſchangement
Reprend vne forme nouuelle.

La terre ſe deſtrempe en eau,
Dont le plus net & le plus beau
Se fait air : ce qui ſe peut traire
De l'air plus ſubtil ſe fait feu,
Puis s'eſpaiſſit, & peu à peu
Retourne en ſa maſſe ordinaire.

De là ſe retrame le cours,
Et l'ordre qui roule touſiours,
Des corps que ceſte meſnagere
Nature défait & refait,
Tant ſeulement change le trait
Et l'air de l'image premiere.

Bref, au monde rien ne ſe pert,
Tout s'y meſnage, tout y ſert :
De la mort vient la renaiſſance,
L'vn de l'autre emprunte le corps,
Puis mourant, par nouueaux accords
Recherche nouuelle alliance.

Or ceſte pierre a le pouuoir
De faire aiſément conceuoir
L'amour d'vnè maiſtreſſe belle :
S'on la porte en nouueau croiſſant
On dit qu'elle va guariſſant
Et le poulmon & la ratelle.

Elle eſt blanchiſſante en couleur
Deſſous vn petit de rouſſeur,
Elle eſt en fueillage eſtendue,
Son luſtre eſt clair & tranſparent,
L'Arabe la va retirant
Du fond de l'arene menue.

LA

PIERRE INEXTINGVIBLE,

DITTE ASBESTOS.

IE chante la pierre ſacree
Qui deuant Venus la ſucree
Flamboye en ſon temple diuin
Sans que point elle diminue,
Mais qui nuit & iour continue,
Bruſlant ſans iamais prendre fin.

Feu que la tempeſte cruelle,
La pluye, le vent, ny la greſle
Iamais n'eſteint, quand vne fois
D'autre flamme elle a pris amorce,
Touſiours ardant ſans que ſa force
Se conſomme ainſi que le bois.

De tel feu mon cœur & mes veines
Au lieu de ſang ſont toutes pleines :
C'eſt vn feu qui bruſle touſiours,
Vn feu couuert qui prend croiſſance,
Et qui de nerf en nerf s'auance
Comme s'auancent mes amours.

Mais mon ardeur eſt ſi couuerte,
Que pour mieux publier la perte
Et le dechet de mes beaux ans,
Fuſſé-ie d'vne roche ardente
Pour rendre ma flamme éuidente
Aux yeux des maltraitez amans.

On la fouille dans la rochade
Des monts ſourcilleux de l'Arcade,
Qui s'en ſert comme d'vn flambeau :
Elle eſt de couleur bruniſſante,
Comme vne lame palliſſante
De l'acier teint en couleur d'eau.

C'eſt trop ſerui ceſte Deeſſe,
Va te ranger pres la Maiſtreſſe
Qui me dérobe le beau iour :
Va, pierre, & rechauffe ſon ame
Qui s'eſchauffe de toute flame,
Hors-mis de celle de l'Amour.

LE BERIL.

LE Beril que ie chante eſt vne pierre fine,
Imitant le verd-gay des eaux de la marine,
Quand les fiers Aquilons mollemẽt accoiſez
Ont fait place aux Zephyrs ſur les flots repoſez.
Quelquefois le Beril a la face doree
Comme liqueur de miel fraiſchement eſpuree,
Dont le luſtre eſt foiblet s'il n'eſt fait à bizeau :
Car le rebat de l'angle haulſe ſon luſtre beau,
Autrement languiſſant, morne & de couleur paille,
Sans les rayons doublez que luy donne la taille.
Le meilleur eſt celuy dont le viſage peint
De l'Emeraude fine imite le beau teint :
Seul le riuage Indois le Beril nous enuoye,
Soit ou verd ou doré. Pour les durtez du foye
Et pour le mal des yeux il eſt fort ſouuerain :
Les ſouſpirs trop haſtez il appaiſe ſoudain,
Le hoquet & les rots : entretient le meſnage
De l'homme & de la femme és lois de mariage :
Il chaſſe la pareſſe, & d'vn pouuoir ami
Il rabaiſſe l'orgueil d'vn cruel ennemi.
Beril, ie te ſupply, ſi telle eſt ta puiſſance,
Chaſſe noſtre ennemi hors les bornes de France,
Trop le peuple François a ſenti les efforts
De ſon bras eniuré du ſang de tant de morts.

LA PIERRE AQVEVSE,

DITTE Ἔνυδρος.

C'Estoit vne belle brune
Filant au clair de la lune,
Qui laiſſa choir ſon fuzeau
Sur le bord d'vne fontaine,
Mais courant apres ſa laine
Plonge la teſte dans l'eau,

Et ſe noya la pauurette :
Car à ſa voix trop foiblette
Nul ſon deſaſtre ſentit,
Puis aſſez loin ſes compagnes
Parmi les verdes campagnes
Gardoyent leur troupeau petit.

Hà, trop cruelle aduenture!
Hà, mort trop fiere & trop dure!
Et trop cruel le flambeau
Sacré pour ſon hymenee,
Qui l'attendant, l'a menee
Au lieu du lit, au tombeau.

Et vous, Nymphes fontainieres
Trop ingrates & trop fieres,
Qui ne vinſtes au ſecours
De ceſte ieune bergere,
Qui faiſant la meſnagere
Noya le fil de ſes iours.

Mais en ſouuenance bonne
De la bergere mignonne,
Eſmeus de pitié, les Dieux
En ces pierres blanchiſſantes
De larmes touſiours coulantes
Changent l'émail de ſes yeux.

Non plus yeux, mais deux fontaines,
Dont la ſource & dont les veines
Sourdent du profond du cœur :
Non plus cœur, mais vne roche
Qui lamente le reproche
D'Amour, & de ſa rigueur.

Pierre touſiours larmoyante,
A petits flots ondoyante,
Seurs teſmoins de ſes douleurs :
Comme le marbre en Sipyle
Qui ſe fond & ſe diſtille
Goutte à goutte en chaudes pleurs.

O choſe trop admirable,
Choſe vrayment non croyable,
Voir rouler deſſus les bords
Vne eau viue qui ruiſſelle,
Et qui de courſe eternelle
Va baignant ce petit corps!

Et pour le cours de ceſte onde
La pierre n'eſt moins feconde
Ny moins groſſe, & vieilliſſant
Sa peſanteur ne s'altere :
Ains touſiours demeure entiere
Comme elle eſtoit en naiſſant.

Mais eſt-ce que de nature
Pour ſa rare conteſture
Elle attire l'air voiſin,
Ou dans ſoy qu'elle recelle
Ceſte humeur qu'elle amoncelle
Pour en faire vn magaſin?

Elle eſt de rondeur parfaite,
D'vne couleur blanche & nette
Agreable & belle à voir,
Pleine d'humeur qui ballotte
Au dedans, ainſi que flotte
La glaire en l'œuf au mouuoir.

Va, pleureuſe, & te ſouuienne
Du ſang de la playe mienne
Qui coule & coule ſans fin,
Et des plaintes eſpandues
Que ie pouſſe dans les nues
Pour adoucir mon deſtin.

LA GAGATE.

C'est trop vanté les hõneurs de l'Agathe,
Ie veux chanter maintenant la Gagate,
De ſon odeur qui chaſſe le ſerpent,
Deſſus le ventre & gliſſant & rampant
Pli deſſus pli de ſon alleure torte
A dos courbé, voguant de meſme ſorte
Qu'vne galere, ou comme on voit en mer
Flot deſſus flot les ondes s'animer,
Friſant, creſpant d'vne ondoyante ſuite
Deſſus les bords leur eſcume deſpite.
Donc ceſte pierre a ſi mauuaiſe odeur,
Que les poulmons iures de ſa vapeur,
Par les naſeaux ayant priſe & humee
Ceſte faſcheuſe & puante fumee,
Perdent le vent, & bouchent les eſprits
De ceſte odeur eſtouffez & ſurpris.
Doncques premier que vanter ceſte pierre,
Et la ſenteur qu'en ſes flancs elle enferre,
Ma chere Muſe, arroſe de ton eau
L'ancre ſacré, & les vers de Belleau :

Arroſe-luy les tempes & la face
Du doux parfum qui coule de ta grace.
Or la Gagate eſt de noire couleur,
Tendre, fragile, & preſque de l'odeur
Du ſoufre vif, & de forte teinture,
De poids legere, & d'eſtrange nature.
Car dedans l'eau auſſi ſoudain prend feu,
Et dedans l'huile elle meurt peu à peu.
Recuite en vin elle eſt fort ſouueraine
Au mal des dents : de ſa puante haleine
Elle prouoque & fait couler les fleurs,
Sans ſe purger qui font mille douleurs.
Miſe en onguent auec cire nouuelle,
Elle guarit & purge l'eſcroüelle.
S'il doit eſcheoir ce qu'on deſire auoir,
On dit pour vray qu'elle ne peut ardoir.
Bonne eſt l'odeur pour le mal de la mere,
Bonne à ſçauoir ſi la vierge eſt entiere,
Bonne à iuger l'homme melancolic
Et deſcouurir le cerueau lunatic.
Elle ſe trouue au Lycien riuage
Et dans les eaux du grand fleuue de Gage,
Dont elle emprunte & la gloire & le nom,
Et les vertus d'vn immortel renom.

LA SARDOYNE.

Ie chante la fortune & l'heur de ce pirate,
La gloire de Samos, ce tyran Polycrate,
Qui voulant eſprouuer par l'infelicité
Les contraires effets de la proſperité,
Eniuré de plaiſir, n'ayant onc en ſa vie
Fait preuue du malheur, ny des traits de l'enuie,
Fait voile en haute mer, allumé d'vn deſir
De brauer ſon bonheur de quelque deſplaiſir.
L'anneau qu'il aimoit mieux que threſor ny cheuãce,
N'autre choſe de prix qu'il euſt en ſa puiſſance,
Plonge, meu de colere, au plus profond de l'eau,
Sans iamais eſperer de reuoir ſon anneau.
C'eſtoit vne Sardoyne artiſtement grauee,
Et dont luymeſme auoit mille fois eſprouuee
La force & la vertu : mais (l'heur de ce malheur!)
Il fut pris vn poiſſon d'vne extreſme grandeur,
Qui né pour le tyran, & donné pour viande
Et pour nouuel appas de ſa bouche friande,
Portoit enſeuelis dans le pli du boyau,
Dans ſa cuiſine ouuert, la Sardoyne & l'anneau

Qu'il rendit à ſon Roy. Ainſi fut recouuerte
Par vn nouueau hazard la chance de ſa perte :
Tant la main de Fortune a ſur nous de pouuoir,
Tournant & reuirant le monde à ſon vouloir.
Ceſte Sardoyne donc a couleur incarnate,
Reſemblant à la chair qui viuement eſclate
Sous l'eſpaiſſeur de l'ongle : elle a comme vn cerceau
De couleur blanchiſſante à l'entour de ſa peau.
Elle eſt blanche noiraſtre, & de couleur pourpree
Comme le vermillon, ou l'aire bigarree
De l'arc qui ceint le ciel, empruntant en couleur
De l'Onyx, de la Sarde, & la grace & l'honneur :
Et bref toutes les trois ſont vne meſme pierre,
Mais l'Onyce eſt obſcure, & l'autre ainſi que verre
Eſt claire & pellucide, & voit-on au trauers :
Ceinte confuſément de trois cercles diuers
Elle rend l'homme chaſte, & plein d'humble careſſe
Rabaiſſe de l'orgueil la ſuperbe hauteſſe.
La Sardoyne ſe trouue és riuages Indois,
Et l'Arabe la trouue en ſon riche grauois.

LA PIERRE D'AZVR,

DITTE LAPIS LAZVLI.

PVis donc que ma Maiſtreſſe porte
La parure de meſme ſorte,
Et de meſme couleur que toy,
Pierre d'Azur, ie te veux dire
Trois petits vers de mon martyre,
Et de mon amoureux eſmoy.

C'eſt que plus ie fais conte d'elle,
Plus vers moy ſe monſtre rebelle :
Plus ie la ſuy & plus me fuit :
Plus pour elle ſaigne ma playe,
Plus de l'ouurir elle s'eſſaye :
Plus l'abandonne & plus me ſuit.

Mais, pierre, ne ſois babillarde,
Contente-toy que ie te garde
Pour ſeur teſmoin de ſa rigueur :
Bien te veux aſſeurer qu'au reſte
Ma Maiſtreſſe eſt toute celeſte,
Ainſi que tu l'es en couleur.

Mais pour deſcouurir ta nature,
Comme le Iaſpe tu es dure,
Tu reçois taille ainſi que luy.
La plus riche eſt la Scythienne,
L'Egyptienne & Cyprienne
La vont ſecondant à l'enuy.

La plus rare & plus eſtimee,
Eſt celle qu'on voit ſurſemee
De poudre d'or eſtinceler,
Ainſi que par la nuit ombreuſe
On voit de la troupe eſtoileuſe
La flamme viuement briller.

Elle eſt de couleur ſaphyſtrine,
Plaiſante, celeſte, azurine
Comme le ciel en temps ſerein.
Pour purger la melancolie,
Et guarir la veue affoiblie,
L'vſage en eſt fort ſouuerain.

Elle arme la foible ieuneſſe,
Pendue au col, de hardieſſe
Contre les ſouleurs de la nuit :
Et fait bien, tant elle eſt humaine,
Que la femme accouche ſans peine
Et ſe deſcharge de ſon fruit.

Va, pierre, va trouuer ma Dame,
Et l'aſſeure que ma pauure ame
Pour elle eſt en piteux arroy :
Et ſi peux dompter ſa furie,
Tu feras par ton induſtrie
Pour elle beaucoup, & pour moy.

LA

PIERRE SANGVINAIRE,

DITTE HÆMATITES.

CE nom de ſang ne m'eſt point agreable,
Il m'eſt funeſte & l'ay pour execrable,
Voyant les bourgs, les villes & les ports
Rouges de ſang & palles de corps morts.
Deſia vingt ans ont couru leur carriere,
Que noſtre France, & guerriere & meurdriere,
Endure & voit de ſes propres boyaux
Faire curee aux loups & aux corbeaux.
Mais, ô Seigneur, deſtourne ta vengeance
Et iette l'œil deſſus ta pauure France,
Qui t'en supplie, & d'vn viſage doux
Trempe l'aigreur de ton iuſte courroux.
Fais, fais, Seigneur, que les fureurs ciuiles
N'attiſent plus le feu dedans nos villes,
Et que les cœurs de nos Princes ſacrez
Soyent tous vnis, alliez & ſerrez
De tel lien, que le temps ny l'enuie,
Ny la rancueur, l'heur, ny la ialouſie
Ne puiſſe rompre, ains demeure à iamais
Et ferme & fort ſous vne douce paix.

Aſſez & trop auons preuue certaine
Des grands effets de ta main ſouueraine :
Si de long temps tu n'as ſillé les yeux,
Meſmes aux grands, qui dédaignent les cieux,
Ne cognoiſſant par les puiſſances hautes
Le lac comblé du bourbier de leurs fautes,
Viuant, ſoufflant, & marchant à taſtons,
Aueugles-nez, contrefaits auortons,
Qui ne ſentez les poinctes que nous darde
Son bras vengeur, qui nous tue & nous garde
Comme il luy plaiſt, maniant ſous le frein
De l'vniuers & le vuide & le plein.
Que pleuſt à Dieu que ceſte pierre belle
Euſt pris en ſoy toute l'humeur cruelle
De noſtre France, à fin de la purger
Du ſang meurdrier où ſe va replonger.
Car ceſte pierre, ores que ſanguinaire
De nom ſans plus, eſt douce & debonnaire,
Miſe ici-bas pour le ſecours humain,
Et pour ſeruir la Nature au beſoin,
Non pour eſpandre & le ſang & la vie
Au fer tranchant d'vne troupe ennemie :
Propre à dompter & l'ire & la fureur,
Auoir des grands la grace & la faueur,
Tirer le feu des yeux & des paupieres,
Miner la chair qui croiſt ſur les vlceres :
Propre à celuy qui crache le ſang pur,
Bonne à purger toute mauuaiſe humeur.
Et dit-on plus, que dedans la veſſie
Elle diſſout la pierre rendurcie,
Si miſe en poudre auec vn peu de vin
Fort deſtrempee, on la boit au matin.
Le flux de ventre elle arreſte benine,
Elle guarit de la dent ſerpentine
Le mors cruel, chaſſe l'air ombrageux

Du voile eſpais qui flotte ſur les yeux :
Elle amortit le feu de toute playe,
Et ramollit les duretez du foye :
Bonne au combat pour demeurer vainqueur,
Et pour iamais n'auoir faute de cœur.
Elle ſe trouue és ſablons recelee
Des champs haſlez de l'Afrique bruſlee :
Hors & dedans elle eſt rouge en couleur,
C'eſt d'Hematite & la force & l'honneur.

LA PIERRE LAICTEVSE,

DITTE GALACTITES.

Ie ſerois trop ingrat, ayant tiré ma vie
Des ſerres de la mort qui me l'auoit rauie
Sans le ſecours du laict, ſi du laict ne chantoy
La puiſſãce & l'effet, dõt i'ay fait preuue en moy.
Ie ne veux commencer par la trace laicteuſe
Qui paroiſt dans le ciel, lors que l'ombre nuiteuſe
Deſcouure en temps ſerein les feux qui ſont aux cieux,
Droit chemin pour entrer dans le palais des Dieux :
Qui fut lors que Iunon par le ciel vint eſpandre
Comme vn torrent de laict, quand de la léure tendre
Honteuſe retira le bout de ſon tetin
D'vn baſtard ſuppoſé qu'on nommoit Herculin.
Car le vouloir chanter, c'eſt charge trop peſante
Pour le dos affoibli de celuy qui le vante :
Mais s'il peut vne fois rendre force à ſes nerfs,
Ie te iure deuot, par l'ame de mes vers,
Et par le Delien qui ſa fureur m'inſpire,
De te chanter, ô laict, ſur les nerfs de ma lyre.
Car ſi quelque ſouſpir reſte encor dedans moy
Pour viure ou pour chanter, à toy ſeul ie le doy.

Seulement ie diray les vertus de la pierre
Qui dérobe ton nom, & dans ſes flancs enſerre
Comme vn poudreux amas, qui trempé dedans l'eau
Se caille & ſe blanchit comme le laict nouueau,
Retenant ſous le frais de ſa pierreuſe eſcorce
Vne vertu ſecrete, vn pouuoir, vne force
Qui ſeroit, n'eſtant veue, incroyable aux humains,
Si de la voir à l'œil ou toucher de leurs mains,
Ou d'eſprouuer ſa force ils n'auoyent cognoiſſance.
Hommes outrecuidez, eniurez d'ignorance,
Qui penſant tout ſçauoir, ne recognoiſſent tous
La moindre des vertus qui naiſſent entre nous,
Soit au ciel, ſoit en l'air, ſur terre ou dans les ondes,
Ou és boyaux dorez des minieres profondes,
Et diſent eſtre faux ce qu'ils ne ſçauent pas :
Impudens, effrontez, mendieurs de repas,
Qui ſouls & bien gorgez ſe moquent de leur hoſte,
Mediſant de celuy qui n'a rien qui ne s'oſte
Pour traiter, liberal, l'impoſture & l'erreur
De ce fat qu'il admire, & n'eſt qu'vn impoſteur.
Or ceſte pierre donc qu'on appelle laicteuſe
Fait enfler le tetin de l'humeur gracieuſe
Qui arroſe en maillot la léure des enfans,
Et qui les nourriſſant fait accroiſtre leurs ans.
Car ſi l'on recognoiſt que ceſte humeur tariſſe,
Comme il aduient ſouuent au ſein de la nourrice,
La beuuant deſtrempee à ieun, ſortant du bain,
Elle deuient feconde, & rend ſon tetin plein.
Ou faut percer la pierre, & d'vn cordon de laine
Priſe deſſus le dos d'vne brebis ia pleine,
L'enfiler proprement, & te la pendre au col,
Nourrice, & tu verras ton tetin flaque & mol
Soudain gonfle de laict, & ſentiras eſtendre
La peau qui fleſtriſſoit & commençoit à pendre.
Si tu veux que le pis de ton ieune troupeau

Ne tariſſe iamais, & que de laict nouueau
Il foiſonne en tout temps, il faut que tu nettoyes
Et laues bien le teſt : & puis que tu poudroyes
Le fond de ſel menu, alors que le ſoleil
Redore le matin de ſon pourpre vermeil :
Puis broyant ceſte pierre & la mettant en poudre
Auec eau de fontaine, à fin de la diſſoudre,
Tourné vers le leuant arroſe bien le teſt,
Tu verras ton troupeau gras & gonfle de laict :
Et qui plus eſt encor, ô choſe trop celee,
Bien purgé du pourri & de la clauelee,
Bien reueſtu de laine, & fecond & gaillard,
Franc des regards ſorciers, & tout autre hazard.
S'il eſt vray ce qu'on dit (choſe digne de gloire)
Que d'vn mauuais vouloir tu trompes la memoire,
Et que cil qui te porte en la bouche n'a plus
Souuenance du mal, de ceruelle perclus :
Pleuſt à Dieu que ceux-là qui ne ſont en la France
Que pour ſe ſouuenir de meurdre & de vengeance,
Te portant ſous la langue, euſſent entierement
La memoire eſgaree auec le ſentiment.
Le Nil & l'Achelois, grands fleuues de la terre,
Dans leur ſein limoneux nourriſſent ceſte pierre,
De couleur blanchiſſante & de meſme ſaueur
Que le laict, des enfans le pere nourriſſeur.

FIN DES AMOVRS ET NOVVEAVX ESCHANGES
DES PIERRES PRECIEVSES.

DISCOVRS

DE LA VANITÉ,

PRIS DE L'ECCLESIASTE

DE SALOMON.

A MONSEIGNEVR

FILS ET FRERE DE ROY. (1)

MONSEIGNEVR, il y a trois ans paſſez que le feu Roy, voſtre frere, eſtant à Fontainebleau, me commanda luy faire lecture des quatre premiers chapitres du Diſcours de la Vanité, où il priſt tant de plaiſir qu'il ſe les fiſt relire pluſieurs fois apres, me commandant tres-expreſſément que i'euſſe à paracheuer le reſte : Ce que pluſtoſt i'euſſe fait n'euſt eſté ſa mort ineſperee, & vne griefue maladie qui m'a tenu en langueur deux ans entiers. Depuis le recouurement de ma ſanté, i'ay pris peine à le parfaire le mieux que i'ay peu, en deuotion de vous le preſenter, eſperant que prendrez plaiſir en la contemplation de ſi graues & ſi ſages propos,

1. François, duc d'Alençon, puis duc d'Anjou, le quatrième fils de Henri II et de Catherine de Médicis; né en 1554, mort en 1584.

pour l'affection que vous portez à la vertu, & à toutes choſes dignes d'vn vaillant & magnanime Prince tel que vous eſtes, qui deſire compoſer la felicité de ſa vie & entretien de ſa grandeur, à l'exemple & imitation de ce grand & ſage Roy, autheur de ce diſcours.

A Paris, ce XXX. Iuillet M. D. LXXVI.

Voſtre tres-humble & tres-obeiſſant ſeruiteur

REMY BELLEAV.

AV DIT SEIGNEVR.

AVTRE ne puis choiſir pour ſacrer mon labeur
Que vous, qui d'vn grãd Roy receuſtes en partage,
Fauoriſé du Ciel, la force & le courage,
La grace, la façon, la vaillance & l'honneur.

Puis l'œuure eſt d'vn grand Roy, qui fils & ſucceſſeur
Des vertus de ſon pere, eut le ſurnom de Sage :
Vous frere & fils de Roy, naiſſant priſtes l'image
Du pere & de l'ayeul, l'eſprit & la grandeur.

Iouiſſez donc, heureux, des graces immortelles
Que vous auez de Dieu, recognoiſſant que d'elles
Vient le doux entretien de la proſperité :

Tirant de ce Diſcours, que le cours de la vie
N'eſt qu'vne paſſion, qu'vn deſir, qu'vne enuie
De trauailler ſoymeſme, & pure vanité.

R. BELLEAV.

DISCOVRS
DE LA VANITÉ,

PRIS DE L'ECCLESIASTE

DE SALOMON.

CHAPITRE I.

Tout ce qui eſt ſous le Soleil n'eſt que Vanité. La trop curieuſe recherche des choſes, Vanité.

DE pure vanité la Terre eſt toute pleine,
Tout n'eſt que vanité des vanitez tres-vaine:
Mais quel heur plus benin ſent l'homme des trauaux
Qu'il prend ſous le Soleil, qu'vn orage de maux?
Toute choſe prend fin, l'autre vient en ſa place,
Nouuelle renaiſſant, pendant que l'autre paſſe:
Mais la Terre immobile & ſeure en ſes contours,
Dure eternellement & demeure touſiours
Ferme comme vn theatre, où de l'humaine vie

Se ioué tour-à-tour la vaine Comedie :
L'vn faiſant le Berger, l'autre le Bucheron,
Le Prince, le Marchand, l'autre le Vigneron.
Le Soleil dans la mer la nuict venant ſe couche,
Puis ſe leue au matin de ſon humide couche,
Tournoyant & roulant, gauche, par le trauers
De l'écharpe animee en ce grand Vniuers.
Le vent ſouffle au midi, puis auſſi toſt retourne
Aux bouches d'Aquilon, où en ſoufflant ſe tourne,
Balloyant terre & mer de ſon aile qui bruit,
Puis s'accoiſant reuient en ſon meſme circuit.
Tous les fleuues courans, les torrens, les riuieres
Dreſſent dedans la mer leurs humides carrieres,
Et pour ce grand amas ne regorge la mer,
Puis dedans leurs canaux ils ſe vont renfermer :
Ainſi vont & reuont, & de plus viſte courſe
Roulent és flots marins, puis recherchent leur ſource.
Tout ce qui ſous le Ciel ſoupire, & prend vigueur,
Eſt trop plus difficile, & de plus grand labeur
Qu'on ne peut conceuoir, & l'œil qui veut apprendre
N'eſt iamais ſoul de voir, ny l'oreille d'entendre.
Tout cela qui doit eſtre eſt ce qui a eſté,
Qui fut, & qui ſera reconneu, inuenté,
Deſia faict & refaict, ſubiet à l'entreſuitte
Qui renaiſt en mourant par certaine conduitte :
Bref la viue clairté du Soleil pur & beau
Ne voit rien ſous le Ciel qui ſoit faict de nouueau,
Et n'y a choſe au monde ou ſi rare, ou ſi belle,
Que l'on puiſſe iuger eſtre choſe nouuelle :
S'elle ſemble nouuelle à nos ſiecles derniers,
Deſia la connoiſſoyent nos peres deuanciers.
Des choſes aduenir, & des choſes preſentes,
Qui furent, & ſeront & viues & abſentes,
La memoire ſe perd, & les ouurages tous
De ceux qui ont eſté, & ſeront apres nous :

Tout s'eſcoule en fumee, & ſe gliſſe & ſe plonge
Sous les flots de l'oubli, & ſe perd comme vn ſonge.
I'ay porté d'Iſrael le ſceptre dans la main,
I'ay preſſé ſous le ioug les ondes du Iourdain,
I'ay fouillé, i'ay cherché pour ſçauoir & conneſtre
Toute ame qui ſoupire, & qui viuant prend eſtre
Sous la voûte du Ciel, pour ſçauoir les raiſons,
Le tour & le retour des temps & des ſaiſons,
Ouurant le ſein fecond de la mere Nature,
Qui donne le tetin à toute creature :
Et croy que ce grand Dieu tranſmiſt ce vain deſir
Dans le cœur des humains, non pas pour le plaiſir,
Mais pour les trauailler & les tenir en crainte,
Alterez de ſçauoir ſous honneſte contrainte.
I'ay diſcouru, ſçauant, des Aſtres radieux,
Et des cercles dorez qui roulent dans les Cieux :
I'ay fouillé dans le creux des ondes emperlees,
Et meſuré le fond des plaines eſtoilees :
Entendu le iargon des prophetes oyſeaux,
Des Princes & des Rois les accidens nouueaux :
Eſpluché grain à grain les ſemences fertiles
Des plantes, en naiſſant qui reueſtent gentiles
La Terre de verdeur, la bigarrant de fleurs
Sous l'émail contrefait de cent & cent couleurs :
Recherché, curieux, les cauſes plus ſecretes
Du flot & du reflot, la courſe des Planetes,
Et ſous les flancs cauez des hauts monts ſourcilleux
Les ſouffles animez des ſoupiraux venteux :
Deſcouuert les threſors & les veines dorees,
Du ventre de la Terre auarement tirees :
Les poutres, les cheurons, les neiges, les frimas,
Les tourbillons rouans, & le greſleux amas
Rebluté dedans l'air en pelotes menuës,
Et le ſoufre eſclatant empierré dans les nuës,
Les fantoſmes de l'air, les Chéures, les Dragons,

Et le feu menaçant de l'Aſtre aux cheueux longs,
Les images clouez dans la voûte azuree,
Les troupeaux eſcaillez de l'humide contree,
De la Terre & du Ciel les accidens diuers,
Et bref ce qui ſe braſſe en ce grand Vniuers :
Mais en fin i'ay trouué eſtre choſe inutile,
Vn labeur mal choiſi, vne peine ſterile,
Et vn tourment d'eſprit. Ce qui eſt mal poli,
Raboteux & tortu, ne peut en autre pli
Se tourner ou dreſſer : tout cela qui ſe monte
Et court à l'infini ne ſe peut mettre en compte :
La ſeule Maieſté du grand Dieu tout puiſſant
Eſt par tout infinie, & ſon bras rougiſſant
De tonnerre & d'eſclair retient deſſous la bride
De ce grand Vniuers & le plein & le vuide.
Ce qui eſt corrompu & banni du ſentier
De ce commun voyage, en ſon eſtre premier
Ne retourne iamais, or que de ceſte vie
Touſiours ſe corrompant la fin ſoit infinie.
Ie diſois en mon cœur : Ie ſuis faict vn grand Roy,
Surpaſſant en grandeur tous ceux qui deuant moy
Deſſus Ieruſalem ont eu quelque puiſſance,
Soit en gloire d'honneurs, ſcience, ou preuoyance :
Ie me ſuis trauaillé pour connoiſtre & ſçauoir
Tout cela par labeur que peut l'humain pouuoir,
Employant ſans repos les beaux iours de ma vie
Pour ſçauoir bien & mal, & prudence & folie :
Mais en fin i'ay conneu que c'eſt pour verité
Affliction d'eſprit, & pure vanité.
Car pour trop de ſçauoir l'ame deuient faſcheuſe
Et pleine de chagrin, chetifue & langoureuſe,
Et qui veut achepter le ſçauoir par labeur,
Aux plaiſirs de ſa vie il adiouſte douleur :
Ne pouuant embraſſer tant de ſçauoir enſemble,
Que trauail ſur trauail en ſe rongeant n'aſſemble.

CHAPITRE II.

En trop de delices, Vanité. En baſtimens ſuperbes, iardinages, complants, richeſſes ſuperflues, Vanité. Meſme fin & meſme euenement du ſage preuoyant, & du fol mal-aduiſé.

SVs (diſois-ie), mon ame, il te faut eſprouuer
Les douceurs de la vie, il te faut abreuuer
Au lac de volupté : auant, il te faut ſuiure
Les pas & les appas du miel qui nous enyure
Et nous plonge en lieſſe : arriere deſplaiſir,
Or ie me veux gorger & noyer de plaiſir,
Et charmer le ſouci qui ſes griffes allonge
Acharné deſſus nous, & ſans trefue nous ronge.
Eſprouuant ce diſcours, i'ay conneu clairement
Que le plaiſir n'eſt rien que vain enchantement,
Aſſeurant que le ris n'eſt qu'vne frenaiſie,
Qu'vn charme, qu'vne erreur, troublant la fantaiſie,
Et que la volupté n'eſt qu'vn vain aliment
Qui trompe nos eſprits d'vne amorce de vent.
Alors ie propoſé traittant la Sapience,
Retirer, desbordé, ma chair de l'indulgence,
Du vin & du plaiſir du tout me banniſſant,
Pour trouuer, bienheureux, où giſt l'heur fleuriſſant
Et le bien ſouuerain, que les enfans des hommes
Vont ainſi recherchant ſous le Ciel où nous ſommes.
I'ay faict des actes grands, & des œuures parfaits,
I'ay faict rougir le Ciel de ſuperbes palais,
I'ay planté, i'ay ſemé, i'ay faict le iardinage,
Dreſſé complant nouueau, choiſi le paſturage
Gras, fertile & fecond : enté dans mes vergers

Toutes ſortes de fruits, Orangers & Figuiers,
Les vns pour le Printemps, les autres pour l'Automne
Qui de raiſin muſcat ſon beau chef enuironne :
Sous le ſoc argenté faict geindre les toreaux,
Marié de ma main aux branches des ormeaux
Le reiet tendre & mol des vignes ondoyantes,
Qui leur ſerroyẽt le flanc, & de leurs mains rampãtes
A petits doigts crochus ſur les branches grimpoyent :
Puis la ſaiſon venue, enſemble ils eſtriuoyent
A qui ſe chargeroit, & ſembloit que Nature
Priſt quelque doux plaiſir en mon agriculture.
I'ay faict des reſeruoirs, & canaux & ruiſſeaux,
Pour tenir le pié frais des ieunes arbriſſeaux
Qui dedans mes iardins en tout temps reuerdiſſent,
Et pour mes beaux vergers qui ſans ceſſe floriſſent.
I'ay tenu ſous ma main ſuite de ſeruiteurs,
I'ay tenu court ouuerte à tous les grands Seigneurs :
I'ay nourry plus de bœufs, & de troupes veſtues
De laine ſur le dos, plus de chéures barbues,
Que tous ceux d'Iſrael qui ſeigneurs deuant moy
Ont retenu l'empire & puiſſance de Roy.
I'ay ſongneux amaſſé l'auoir & la richeſſe,
Pour ſoulager les maux, compagnons de vieilleſſe.
I'ay faict fondre & tailler cuues & vaſes d'or,
I'ay ſuant eſpargné le plus riche threſor
Que pourroyent deſirer & les Rois & les Princes,
Et les Seigneurs plus grands des auares Prouinces.
Ie me ſuis ordonné Chantres de toutes parts,
Chantereſſes auſſi, qui de leurs ſons mignards
Enchantoyent mes ennuis : i'ay gouſté les delices
Des enfans de la Terre, & les douces blandices
Des eſclaues de chois priſes en guerroyant.
Ie me ſuis faict grand Roy, ſur terre me voyant
Plus auancé de biens, d'honneurs & de cheuance,
Que tous les autres Rois : auſſi la Sapience

M'a ſi bien commandé, hoſteſſe de mon cœur,
Que ſur tout Iſrael ie demeuray ſeigneur.
I'ay de tous les plaiſirs que les yeux ſçauroyẽt prẽdre
Rendu les miens contens, & mon oreille tendre,
Sans point leur refuſer ce qu'ils ont deſiré.
I'ay donné à mon cœur ce qu'il a ſoupiré
Sans rien luy dérober de plaiſir ou de ioye,
Le ſoulant des appas de l'amoureuſe proye,
Et douces voluptez. Ainſi doncques mon cœur
A iouy bienheureux du fruit de ſon labeur :
Et ceſte iouyſſance a reſté le partage
Du trauail que i'ay pris en cet humain voyage,
N'ayant rien de plus cher ny de plus precieux
Remarqué ſous le Ciel, que repaiſtre nos yeux
Affamez de plaiſir, & rechauffer noſtre ame
Froide & palle d'ennuy, de quelque douce flame.
Lors voyant à part moy l'effect de mes deſſains,
Et l'ouurage acheué du trauail de mes mains,
I'ay reconneu, chetif, que cela n'eſt que peine,
Qu'affliction d'eſprit, & vanité très-vaine :
Et que deſſus la Terre il ne ſe trouue en fin
Choſe qui ſoit durable, & ne trouue ſa fin.
Apres i'ay trauaillé les beaux iours de ma vie
Pour coupler la ſageſſe auec la frenaiſie,
Et la gaillarde humeur de la folie auſſi.
Mais qu'eſt-ce que de l'homme, & meſme de celuy
Qui voudroit imiter, ambitieux, l'ouurage
Formé de ce grand Dieu, pour l'humain auantage?
Apres Dieu, ſont les Rois qu'on ne peut imiter,
Soit à prendre plaiſir, ou ſoit à l'inuenter :
Et qui veut eſſayer de leurs plaiſirs le moindre,
Il ne luy reſte en fin qu'vn regret pour ſe plaindre.
Or comme la lumiere eſparſe dans les Cieux
Eſt plus belle cent fois, & plus douce à nos yeux,
Que n'eſt l'obſcurité : ainſi la Sapience

Apparoiſt plus cent fois que l'aueugle Imprudence.
Car le Sage a deux yeux attachez ſur le front,
Et le Fol chancelant ne connoiſt pas où vont
Ses piez mal-aſſeurez : car il marche en tenebres,
Sans diſcerner du bien les accidens funebres :
Si ſçay-ie bien pourtant que tous egalement
Courent meſme fortune, & meſme euenement.
Et pourtant mille fois i'ay dit dedans mon ame :
Puis qu'il me faut, contraint, ourdir la meſme trame
Que le fol, que me ſert auoir tant trauaillé
Pour eſtre le plus ſage & le mieux conſeillé?
Puis i'ay dit en mon cœur, que ce labeur extréme
N'eſtoit rien que du vent, & la vanité meſme :
Car du ſage & du fol en meſme monument
La memoire & le nom dort eternellement
Et meurt enſeuelie : & ce qui eſt en eſtre
Sera mis en oubly, ſans plus iamais pareſtre
Sur terre, dedans l'air, ny ſous le marbre mol :
Car le plus ſage meurt tout ainſi que le fol.
Cauſe que ie veux mal aux beaux iours de ma vie :
Car tout ce qui ſe braſſe, & viuant ſe manie
Sous le creſpe doré de ce Dieu radieux,
Me vient à contrecœur, & deſplaiſt à mes yeux,
N'eſtant que vanité, & meche qui enflame
Affliction d'eſprit, & tourment dedans l'ame.
Ie porte haine auſſi meſmes à mon labeur,
Dont iouiſt apres moy vn nouueau ſucceſſeur.
Hé qui ſçait ſi celuy ſera ou fol ou ſage,
Qui viendra poſſeſſeur à mon riche heritage?
Toutesfois, bienheureux, il iouira ſeigneur
De l'or de mon eſpargne, & de tout ce labeur
Que viuant i'ay ſouffert, & de ceſte ſageſſe
Qui m'a ſerui de guide au cours de ma ieuneſſe
Iuſques au poil griſon, reconnoiſſant auſſi
Que cela n'eſt que vent, que peine, & vain ſouci.

Dont reuenant à moy, ie m'oſté ceſte enuie
De iamais trauailler, voulant tramer la vie
D'vn homme de plaiſir, ſauourant le beau iour,
Pour me rendre content en cet humain ſeiour.
Car l'homme or qu'il ait pris, armé de ſapience,
Tant de labeurs guidez d'adreſſe & de prudence,
Si laiſſe-t-il la part où il a tant veillé
A celuy qui iamais n'y aura trauaillé :
Ce qui eſt vanité, & mal inſupportable.
Hé qu'a l'homme ici bas de l'eſpoir lamentable
Et de l'affliction qu'il nourriſt en ſon cœur?
Les iours faſcheux & longs ne luy ſont que douleur,
Le Soleil luy deſplaiſt, & quand la nuict eſt cloſe,
Au lieu de repoſer ſon ame ne repoſe :
Ce qui n'eſt rien que vent, & vaine paſſion.
Car l'homme n'a de bien en ce monde, ſinon
De boire & de manger, faire iouir ſon ame
Du fruit de ſon labeur : ce qui vient & ſe trame
De la grãd'main de Dieu. Mais quel Prince ou quel Roy
A gouſté le plaiſir plus doucement que moy?
Il donne à qui luy plaiſt & le ſens & la vie
Pour ſe donner plaiſir : au malheureux, l'enuie
De touſiours aſſembler, recueillir, amaſſer
Or, argent & cheuance, & biens qu'il faut laiſſer
A celuy qui à Dieu eſt du tout agreable,
Qui prend ſans trauailler l'heur de ce miſerable :
Ce qui n'eſt rien encor que pure vanité,
Trop fidele compagne à noſtre infirmité.

CHAPITRE III.

Toutes choſes croiſſent & periſſent en leur temps.

TOVTE choſe qui croiſt, qui vit, & qui ſoupire,
Naiſſant & vieilliſſant ſous le celeſte empire
De la voûte du Ciel, a ſa propre ſaiſon :
Tout cela qui ſe range à l'humaine raiſon,
Qui ſe fait, qui ſe braſſe, & qui ſe delibere,
A ſon cours limité, & ſa iuſte carriere.
Temps de naiſtre en ce monde, & de mourir auſſi :
Temps de prendre plaiſir, & de prendre ſouci :
Il y a temps prefix & certaine ordonnance
D'enſemencer la terre, & cueillir ſa ſemence,
De planter, d'arracher, de tuer, de guarir,
De ruiner le vieil, & de nouueau baſtir :
Temps de pleurs, temps de ris, de ioye & de triſteſſe,
De ſauter, de gaudir, de ſe mettre en lieſſe :
Temps de ietter la pierre, & temps de l'amaſſer :
Temps propre d'embraſſer, & temps de s'en paſſer :
Temps d'acquerir des biẽs, & temps de les deſpendre:
Temps de cueillir les fruits, & temps de les eſpandre:
Temps de coudre & deſcoudre, & temps de dechirer :
Temps propre de ſe taire, & temps propre à parler:
Tẽps de haine & d'amour, tẽps de paix, tẽps de guerre.
Qu'a l'homme dauantage en ceſte baſſe Terre,
Suant & trauaillant, entre tant d'accidens
Qu'il prend ſous le Soleil, que le cours de ces temps?
I'ay ſongneux regardé ſous le Ciel où nous ſommes
Ce labeur iournalier, que Dieu aux fils des hommes
A prudent ordonné : car pour les trauailler
Il a faict & baſti tout beau, & bien entier,
Chacun en ſa ſaiſon, nous laiſſant vne flame,
Vn poignant aiguillon qui va piquant noſtre ame

D'vn deſir importun d'apprendre & de ſçauoir
Ce qui eſt hors de nous, & de noſtre pouuoir.
Car des œuures de Dieu les raiſons ſont cachees,
Meſme à ceux qui de pres les ont plus recherchees,
L'eſprit ne pouuant pas comprendre tant ſoit peu
L'œuure & le baſtiment qu'a dreſſé ce grand Dieu
Dés le commencement iuſqu'à la fin derniere.
Dont ſage ay rapporté connoiſſance tres-claire,
Qu'il n'eſt rien de meilleur en ce grand Vniuers
Que s'eſiouir heureux de paſſetemps diuers,
Faire bien en ſa vie, & que l'homme reçoiue
Le fruit de ſon labeur, ſi qu'il mange & qu'il boiue
En ſe donnant plaiſir, ſans eſpargner le ſien :
Car c'eſt vn don de Dieu de iouyr de ſon bien.
L'œuure de ſes ſaints doigts que nous voyõs pareſtre,
Eſt tel, & ſera tel, & retiendra ſon eſtre,
Autant qu'il luy plaira : car l'homme n'a pouuoir
D'oſter ou d'adiouſter à ſon iuſte vouloir.
Cauſe qu'eſpouuantez de ſes diuins ouurages,
Le genoil recourbé luy faiſons les hommages
Deuz à ſa Maieſté, en eſleuant aux Cieux,
Admirant ſa grandeur, & la teſte & les yeux.
Ce qui eſt forbanni du ſentier de la vie
Retourne vne autre fois, & ſa courſe finie
Par l'eſchange ordonné qui ſe fait en la mort
A ſon tour reuiendra : car Dieu puiſſant & fort
Par vn nouueau rappel retire, & fait renaiſtre
Ce qu'il auoit chaſſé & banni de ſon eſtre.
Pour redoubler encor ces inconſtans labeurs,
I'ay veu l'iniquité, & cent nouueaux malheurs
Regner entre les grands, & au lieu de iuſtice
Souffrir l'impieté, l'erreur & l'iniuſtice :
L'homme de bien moqué, le mechant careſſé,
Sous la main des plus forts l'innocent oppreſſé.
Lors ie dis en mon cœur : Dieu iugera le iuſte

De iuſte iugement, comme il fera l'iniuſte.
Soudain ie repenſé ſur le faict des humains,
Que Dieu les a faits grands, excellens, neantmoins
Pour domter leur orgueil, ne veut pas qu'ils dédagnent
Aux brutes qui çà bas viuant les accompagnent
Faire comparaiſon : car preſque egalement
S'affligent ſans raiſon, viuant enſemblément.
Et vrayment quant au corps ils ſont comme la beſte :
Ce qui tombe ſur l'vn, il tombe ſur la teſte
De l'autre, ayant ſemblable & pareille action :
Tous ont meſme ſoupir & meſme paſſion,
L'eſprit commun leur donne & ſentiment & force,
Et mouuement pareil : & ſous la viue eſcorce
De ce tige mortel, l'homme ne ſçauroit voir
Qu'il ait deſſus la beſte auantage ou pouuoir.
Tout ainſi que l'vn meurt, l'autre meurt, & n'a l'homme
Rien de plus precieux que la beſte : & en ſomme
Tout n'eſt que vanité, tout court en meſme lieu,
Tout s'en retourne en poudre, & ſe fait peu à peu
Ce qu'il eſtoit alors que ſa lente matiere
Trempoit confuſément en ſa maſſe premiere,
Deſpouillant en la mort le meſme accouſtrement
Qu'il auoit pris naiſſant de ſon propre element.
Mais qui ſçait ſi l'eſprit de l'humaine ſemence
Vole au Ciel, & celuy des animaux s'eſlance
Sous les flancs de la Terre? Il n'y a rien meilleur
Que iouir bienheureux du fruit de ſon labeur :
Et ceſte iouiſſance eſt l'vnique partage,
Et le fruit mieux choiſi de ce commun paſſage.
Dõcques ne trouuãt rien ny plus cher, ny plus doux
Que iouir de ce bien qui coule iuſqu'à nous
Par les auares mains de quelque miſerable,
Viuons, viuons heureux : rien n'eſt au monde ſtable.
Hé qui ramenera l'homme pour reuenir
Iuger apres ſa mort ce qui doit aduenir?

CHAPITRE IIII.

Les miſeres & afflictions des innocens : le labeur des hommes ambitieux, vain & inutile : meſme de celuy qui vit ſeul & ſolitaire, ſans heritier & ſans ami.

PLvis détournant les yeux ſur les maux ordinaires
Que ſouffrent icy bas les bons, de leurs contraires,
Haletant & ſoufflant ſous les fieres rigueurs
Des hommes violens, i'ay veu les chaudes pleurs,
Les torts & les ennuis, les ſanglots & les plaintes
Du peuple ſoupirant ſous les fieres contraintes
Des grands, & nul d'entre eux eſchaufé d'amitié
N'auoit de ſon malheur tant ſeulement pitié,
Ingrat & plein d'orgueil qui pas ne le conſole
Pour flatter ſon malheur d'vne douce parole.
Car ceux qui ſous le ioug le fouloyent inhumains,
Eſtoyent ceux qui la force auoyent entre leurs mains.
Ainſi nul ſe trouuoit ſous ceſte violence,
Aux pauures affligez qui donnaſt allegence :
Eſtimant plus heureux cent & cent fois les morts
Que les viuans, ſubiets à ſi cruels efforts,
Et plus heureux encor cent & cent fois quiconques
Sous vn air deſaſtré auorté ne veit oncques
Toutes les malheurtez qui au monde ſe font,
Et qui mourant n'a veu les outrages qui vont
Menaçant noſtre chef. I'ay bien veu dauantage
Iettant l'œil ſur l'empriſe & le commun ouurage
De l'homme de trauail, qui ne taſche qu'à fin
D'auancer ſa fortune, & nuire à ſon voiſin.

Autres époinçonnez de contraire folie
Viuent ſans trauailler, & trauaillent leur vie,
De pareſſe engourdis, mornes d'oiſiueté,
Rongeant leur propre chair d'extréme pauureté,
Ennemis de labeur : & diſent à chaſque heure,
Iambes & bras croiſez, que la vie meilleure
Eſt celle qui ſe prend ſans peine & ſans ſueur,
Plus douce eſtant la mort que viure par labeur,
Ne faiſant cas entre eux de celle que l'on priſe,
Si pour ſe trauailler elle doit être acquiſe :
Diſant qu'vn petit bien dans le creux de la main
Eſt trop plus ſauoureux, pour appaiſer la faim,
Que d'auoir par labeur l'vne & l'autre main pleine.
I'ay remarqué encor vne choſe plus vaine :
C'eſt de l'homme ſeulet, qui ſe perd & ſe rompt
De trauail & de peine, & n'a point de ſecond,
Veuf de frere & d'enfans, & tout autre lignage,
Pour venir ſucceſſeur à ſon riche heritage :
Seulement vn amy luy manque, & le ſouci
Pourtant ne l'abandonne, ains le tourmente ainſi
Que ſi par le trauail qui le mine & le ſonde
Il deuoit enrichir & nourrir tout vn monde :
Et ſi l'argent ny l'or, ny le bien qu'il attent,
Ne pourroyent ſatisfaire à le rendre content,
Tant il eſt miſerable, & ſes deux yeux auares
Ne peuuent eſtre ſouls de richeſſes barbares,
Sans qu'il péſe en ſoymeſme: Hé pour quel ſucceſſeur
Trauaillé-ie mon ame, en la priuant de l'heur
De gouſter le doux fruit du labeur de ma vie?
Ce qui eſt vanité, & pure frenaiſie :
Car il ne faut iamais tant eſtimer le bien,
Que l'on mette en oubli & ſoymeſme & le ſien.
Il vaut doncques trop mieux d'amitié mutuelle
Faire chois d'vn ami, qui ſoit ferme & fidelle,
Tel qu'on le peut choiſir pour en auoir ſecours,

Et couler doucement le fil de nos beaux iours :
Si l'vn d'eux bronche bas, l'autre prompt le releue,
Mais s'il tombe eſtant ſeul, compagnon il ne treuue
Qui luy donne ſecours & luy preſte la main,
Tant il eſt miſerable, & ſe trauaille en vain.
Malheureux eſt celuy qui n'a l'adreſſe prompte
D'vn ami bien choiſi, pour déguiſer ſa honte,
Et qui durant la nuict contregarde ſongneux
Que le mordant Hyuer ne lui ſoit outrageux,
Le defendant, benin, des malheurs ordinaires
Où ſont reduits en fin les hommes ſolitaires.
Celuy qui dort ſeulet n'a force ny chaleur,
Il n'a pour compagnon que le ſonge & la peur :
Auſſi deux en vn lict prenant repos enſemble
S'eſchaufent aiſément. La force qui s'aſſemble
De deux hommes contre vn, eſt plus forte beaucoup
Que celle de celuy qui ſeulet n'a qu'vn coup :
La corde à trois cordons n'eſt pas ſi toſt rompue.
L'enfant qui de plaiſir n'a l'ame corrompue,
Eſtant & pauure & ſage, eſt plus heureux cent fois
Que le Roy fol & vieil, qui meſpriſant les lois
Dedaigne ſon conſeil. Il aduient qu'vn eſtrange
De ſerf deuienne Roy, & par nouuel eſchange
Prenne le ſceptre en main : & cil qui eſt nay Roy
Meſme dans ſon royaume aille chercher de quoy
Trainer ſa pauure vie, & meure miſerable.
I'ay veu l'ambitieux, qui d'vn pié fauorable
Marche deuant les grands, ſuiure le premier fils
Qui deuoit ſucceſſeur au royaume eſtre mis
Apres la mort du pere : on le ſuit, on le preſſe,
Chacun luy fait la court, le priſe & le careſſe,
Nombre de ſeruiteurs ne luy manquent iamais :
Il aduient toutesfois que ce nouueau ſuccés
Dechet auec le temps, comme celuy du pere,
Bref il tombe en meſpris : la puiſſance s'altere

Et du ieune & du vieil, l'vne & l'autre à ſon tour :
Le vieil perd ſon credit, le ieune a le bon iour
Et la faueur de tous, en fin en decadence
S'eſcoule auec le temps la royale puiſſance.
Ce qui n'eſt rien encor que vaine ambition,
Qu'affliction d'eſprit, & vaine paſſion.
Quand tu voudras, deuôt, entrer dedans le temple
Du Seigneur tout puiſſant, voy de pres & contemple
L'honneur que tu luy dois : car luy doux & benin
De ton humble priere eſt touſiours bien voiſin.
Il te voit, il te ſent (ô diuine merueille),
Il s'approche de toy, & te preſte l'oreille,
Tant il eſt amoureux de nous pauures humains,
Qui ne ſommes rien plus que l'œuure de ſes mains.

CHAPITRE V.

Ne faut parler ny promettre legerement à Dieu, ny s'esbahir de l'oppreſſion des pauures.

Sois ſobre de la langue, & ton cœur ne s'auance,
Trop haſté, de parler deuant Dieu, dont l'eſſence
Reſide dans le Ciel, toy qui es icy bas
Citoyen de la Terre : & pource il ne faut pas
De babil importun trauailler ſa hauteſſe.
Car le trop de langage eſt la ſource & l'hoſteſſe
Des ſonges menſongers : puis en trop de babil
Le fol ſe manifeſte, & ſe monſtre inutil.
Si tu promets, deuôt, de chaſtement appendre
Quelque vœu deuant Dieu, haſte-toy de luy rendre :

Car aux fols & menteurs Dieu ſon plaiſir n'a mis.
Rends-luy doncques les vœux que luy auras promis:
Car mieux vaut ne vouër, & trop ſoudain promettre,
Que faillir à ſon vœu. Garde-toy de permettre
Que ta bouche en parlant faſſe pecher ta chair,
Et ne t'excuſe point deuant l'Ange tres-cher
Qui ſonde tes penſers, & marque ton offenſe
En tes propos legers, que ſoit par ignorance:
Car Dieu, noſtre ſecours & l'entretien commun,
Se courrouce, irrité de babil importun.
Bref de trop de langage, ainſi que de vains ſonges,
Ne s'engendrent ſinon vanitez & menſonges.
Crain donc, pauure chetif, la main de ce grãd Dieu:
Trembler ſous ſa fureur il nous fáut en tout lieu,
Et ranger nos deſſeins à ſa grand' prouidence,
Excuſant le defaut de l'humaine impuiſſance.
Si tu vois d'auenture en ce grand Vniuers
L'auarice des grands, & leurs maux deſcouuers,
L'oppreſſion du peuple, & au lieu de iuſtice
Regner l'iniquité, la force & l'iniuſtice,
Ne t'esbahis pourtant des ſainctes volontez
Du Seigneur, qui du Ciel marque les cruautez
Des hommes d'icy bas, & d'en haut les regarde,
Trop plus haut eſleué que ceux qui ſous ſa garde
Commandent ſur la Terre: où n'y a rien plus ſeur
Qu'auoir vn peu de bien, & le mettre en valeur,
Auoir le champ fertil, dont la motte feconde
Peut nourrir ſon ſeigneur du fruit dont elle abonde.
Qui cet heur a conquis pour les ſiens & pour ſoy,
Celuy vit plus content & plus heureux qu'vn Roy.
Quiconque aime l'argent, iamais ne raſſaſie
Ses poulmons alterez de ceſte frenaiſie:
Et qui veut amaſſer touſiours or deſſus or,
Iamais n'eſt iouiſſant du fruit de ſon threſor.
Quel bien tire celuy de ſes terres fertiles,

Sinon voir de ſes yeux cent bouches inutiles
Gourmander tout le ſien? Car où ſont les Seigneurs
Riches & opulens, là ſont force mangeurs.
Le ſommeil de celuy qui ſes membres trauaille
Eſt doux & gracieux, ſoit qu'à ſon ventre il baille
Trop ou peu de viande : & l'or traiſtre en couleur
Defrobe le repos ſans fin à ſon ſeigneur.
N'eſt-ce ſous le Soleil vn autre mal eſtrange
De l'auoir ſuperflu, qui plus ſouuent ſe change
Au peril de celuy qui en eſt poſſeſſeur,
Tout ſon or periſſant és mains d'vn diſpenſeur,
Qui le fond & l'employe en vn mauuais meſnage,
Pour luy ny pour les ſiens ne luy reſtant l'vſage
(Tant il eſt malheureux) d'vn ſeul morceau de pain
Pour couurir ſa miſere, & pour tromper ſa faim?
Comme il eſt ſorti nu du ventre de ſa mere,
Tout ainſi s'en retourne en la maſſe premiere
Dont il eſtoit iſſu, ſans que de ſon labeur
Remporte auecques ſoy tant ſoit peu de bonheur.
Mais n'eſt-ce vn grãd regret qu'il faut que l'homme ſorte
Ainſi qu'il eſt venu, ſans que rien il emporte
Pour auoir trauaillé ſoupirant & viuant,
Et que tout ſon labeur s'enuole auec le vent :
Ores qu'il ait trainé les beaux iours de ſa vie
Tous confits de rigueur, de colere & d'enuie?
Doncques ce que i'ay veu de bon ſous le Soleil,
C'eſt de boire & manger, & iouir du traueil
Qu'on a pris en ſa vie : eſtant la part meilleure
Qui nous reſte en viuant, & en mourant demeure.
Auſſi c'eſt don de Dieu de ſçauoir bien iouir
Des graces qu'il nous donne, & viuant s'eſiouir
Du fruit de nos labeurs, rire, manger & boire.
Celuy qui vit ainſi, viuant perd la memoire
Du malheur de ſon temps, de Dieu ayant cet heur
D'auoir touſiours lieſſe & plaiſir en ſon cœur.

CHAPITRE VI.

La miſerable vie du riche auaricieux : la difference du ſage & du fol.

AVTRE malheur i'ay veu ſur la Terre où nous ſommes,
Qui tourmente ſans fin, & trauaille les hommes :
C'eſt de cil à qui Dieu a departi du bien,
Gloire, faueur, richeſſe, à qui ne defaut rien
Des plaiſirs que ſon ame & deſire & pourpenſe,
Seulement luy defaut l'heureuſe iouiſſance
Et bonne volonté d'en vouloir bien vſer :
Puis l'eſtranger en fin alteré d'épuiſer
Le fonds & le threſor de cet inſatiable,
En ſera l'heritier, mal vrayment incroyable.
Quand l'homme de ſon tige auroit fait cent enfans,
Chargé ſon poil griſon d'vn ſort grand nombre d'ans,
Sans auoir de ſon bien rendu ſa vie heureuſe,
Son corps n'eſtant preſſé ſous la lame poudreuſe,
Giſant nu ſans tombeau, ie dy que l'abortif
Eſt cent fois plus heureux que ce pauure chetif
Qui naiſt en vanité & retourne en tenebres,
Son nom enſeueli ſous les cendres funebres :
Pource que l'abortif n'ayant veu de ſes yeux
Ny ſenti la clairté du Soleil radieux,
Dort en plus doux repos que celuy qui le vice
A viuant embraſſé de bruſlante auarice,
Sans auoir ſauouré de ſon bien tant ſoit peu.
Puis ne courent-ils pas tous deux en meſme lieu?
Le labeur que prẽd l'homme eſt pour nourrir ſa vie,
Et ſon ame pourtant n'eſt iamais aſſouuie.

Le riche n'a rien plus que cil qui doucement
Conduit ſes actions, & qui modeſtement
Pauure entre les viuans chemine & ſe comporte,
Viuotant du profit que ſa main luy rapporte.
Mais le riche dira qu'il eſt plus doux à voir
Vn threſor en eſpargne, & tout contant l'auoir,
Qu'eſperer l'incertain, & d'eſperance vaine
Se repaiſtre affamé, & viure de ſa peine.
Il s'abuſe pourtant : car compter & peſer
Vn grand nombre d'eſcus, eſt la flamme attiſer
De l'auare deſir, qui bruſle & qui entame
Le cœur iuſques au vif, & iuſqu'au fond de l'ame :
Ce qui n'eſt rien en tout que pure vanité
Et paſſion d'eſprit. Ce qui eſt, a eſté
Nommé de meſme nom, & deuant la naiſſance
L'homme tire du Ciel ſon nom & ſon eſſence,
Trop foible, contre Dieu ne pouuant guerroyer,
Qui le peut d'vn clin d'œil abatre & foudroyer.
La vanité prend cours en beaucoup de paroles,
Et ſe multipliant rend les choſes friuoles.
Si tant de vanitez en ce monde ont le cours,
Qu'a l'homme de plaiſir au plus beau de ſes iours?
Mais ſçait-il de quel bien durant ſa pauure vie
Il a plus de beſoin, & de quel heur ſuyuie
Eſt la courſe à ſes iours, trop vainement roulez?
Sçait-il ce qu'il luy faut en ſes iours, eſcoulez
Et paſſez comme en l'air paſſe l'ombre legere?
Sçait-il ce qu'il doit eſtre, apres que ſa paupiere
Sera cloſe vne fois d'vn dur & long ſommeil,
Banni des beaux rayons du clair-voyant Soleil?

CHAPITRE VII.

Ne faut embraſſer choſes plus grandes que la force ne peut porter.

MIEVX vaut la ſuaue odeur de bonne renommee
Que du plus doux parfum la ſenteur embaſmee,
Et le iour de la mort eſt cent fois plus heureux
Que le iour où l'on naiſt ſous vn air malheureux.
Trop meilleur eſt aller en la maiſon de larmes,
De ſoupirs, de ſanglots, qu'en celle où ſont les charmes
Des douces voluptez, la dance & le feſtin :
Car en l'vne, de l'homme eſt la derniere fin,
En l'autre, vn vain eſpoir de prolonger ſa vie.
Plus doux eſt le chagrin & la melancolie
Que le ris desbordé : car le triſte regard
D'vn viſage abaiſſé rend l'eſprit plus gaillard.
En la maiſon de pleur les bien ſages reſident,
En celle de plaiſir les ignorans preſident.
Plus doux eſt le tancer du ſage mille fois
Que le chanter du fol : car ſon ris & ſa vois
Bruit ainſi que le ſon des eſpines mordantes
Craquãt ſous le chaudron dans les flammes trẽblantes:
Ce qui eſt vanité. L'iniure & le dédain
Troublent la douce humeur du cerueau le plus ſain,
Et font perdre le ſens : le preſent fauorable
Trompe & gaigne le cœur : cent fois plus deſirable
Eſt la fin de nos iours que le commencement.
L'homme eſt trop plus heureux qui vit modeſtemẽt
Que l'orgueilleux hautain. Ne ſois prompt à colere,
Qui faſcheuſe touſiours repoſe familiere
Dans le giron des fouls. Ne dy point en ton cœur

Que de nos peres vieux le ſiecle fuſt meilleur
Que celuy de preſent : c'eſt imprudence vaine
Se plaindre de ſon temps : car c'eſt choſe certaine
Que les ſiecles paſſez, que nous crions heureux,
Tout ainſi que le noſtre ont eſté malheureux.
Pendant que du Soleil la lumiere agreable
Se découure à nos yeux, la vertu remarquable
Du ſage eſt mieux ſeante auec vn peu de bien,
Qu'elle n'eſt à celuy qui mendiant n'a rien.
Le ſecours de vertu, ſont les biens : la richeſſe
Eſt le ſeul entretien & l'appuy de ſageſſe :
Pour la faire paroiſtre il faut auoir de quoy.
La ſageſſe pourtant a d'excellent en ſoy
Qu'elle donne la vie à celuy qui la garde,
Viuant apres la mort. En admirant regarde
L'œuure de ce grand Dieu : redreſſer on ne peut
Ce qu'a plié ſa main, ſi puiſſant ne le veut.
Sois ſage, de façon qu'en ſaiſon opportune,
Sous le vent gracieux de la bonne fortune,
Ton œil ſoit preuoyant le temps d'aduerſité,
Que Dieu a faict compagne à la proſperité :
Aſſaiſonnant ainſi d'vn malheur neceſſaire
Noſtre heur empoiſonné touſiours de ſon contraire,
A fin qu'on ne trouuaſt hors luy rien de parfait,
Et l'homme reconneuſt comme il eſt imparfait
Pendant la vanité des beaux iours de ſa vie.
I'ay remarqué le iuſte accablé de l'enuie
Perir en ſa iuſtice, & i'ay veu le mechant
Plus heureux que le bon, proſperer en pechant.
Pour viure heureuſement, ne faut eſtre trop ſage,
Trop iuſte, ny trop bon. Ne fay iamais outrage,
N'autre folle entrepriſe, à fin qu'auant le temps
Ne tranches, malheureux, le cours à tes beaux ans.
Doncques pour euiter les trauerſes du monde,
Il faut craindre ce Dieu, ce grãd Dieu qui nous fonde

Iuſques au fond du cœur : car qui craint le Seigneur,
Heureux peut aiſément euiter tout malheur.
Le ſage eſt plus puiſſãt que dix des plus grãds Princes,
Et des plus grands Seigneurs qui tiennẽt les Prouinces :
Mais on ne trouue point en ce terreſtre lieu
Homme qui faſſe bien, & qui n'offenſe Dieu.
Ne preſte point l'oreille aux bauars qui deuiſent,
Et deſtourne ton cœur des propos qui ſe diſent
Des hommes langagers, à fin de n'ouïr point
Meſme ton ſeruiteur, qui meſdiſant te poind :
Reconnoiſſant en toy qu'en pareille impudence
As vſé quelquefois de meſme médiſance.
I'ay tenté tout cela, eſperant par le temps
La ſageſſe acquerir, mais trop loin de mes ſens
Elle s'eſt eſgaree : auſſi c'eſt choſe vaine
De la penſer trouuer, car elle eſt trop lointaine.
La Sapience en fin eſt vn gouffre de mer,
Vn abyſme profond, qu'on ne ſçauroit ſonder :
I'ay tourné, i'ay viré pour la penſer conneſtre,
Eſpié pour ſçauoir & rechercher ſon eſtre,
Trouué l'inuention de ſçauoir par labeur
Et le bien & le mal, la ſottiſe & l'erreur :
Mais en fin i'ay trouué & conneu dans mon ame
Que plus fiere & plus dure, & plus aigre eſt la femme
Mille fois que la mort : ſon cœur eſt de laçons,
Ses yeux ſeruent d'appas, & ſes mains d'hameçons.
Celuy ſeul pourra bien eſchapper de ſes ruſes
Qui eſt bon deuant Dieu, qui ſes graces infuſes
Depart comme il luy plaiſt : mais le pecheur (helas !)
Pipé de ſes attraits ſera pris en ſes lacs.
Voyla que i'ay trouué en ce mondain empire,
Recherchant la raiſon que mon ame deſire,
Et qu'elle cherche encor, ſans auoir eu cet heur
De la pouuoir trouuer, pour reſoudre mon cœur.
I'ay retrouué ſãs plus entre mille vn preud'homme,

Mais vne preude-femme onc ne trouué. En ſomme
Ie ſçay que Dieu a fait les hommes droits & bons,
Mais ils ont recherché beaucoup d'inuentions,
Beaucoup de vains diſcours & raiſons vrayſemblables,
Dont ils ſe ſont rendus eux-meſmes miſerables.

CHAPITRE VIII.

Qu'il faut prendre garde aux paroles des Rois, obeir aux Princes & aux Magiſtrats, viure ioyeuſement. Que les œuures de Dieu ſont incogneues aux hommes.

RIEN n'eſt à comparer aux paroles prophetes
Du ſage qui connoiſt des choſes plus ſecretes
La cauſe & la raiſon : la Sapience en fin
Addouciſt le viſage & le rend plus benin.
Mon fils, ſi tu me crois, ſongneux tu prendras garde
Aux paroles du Roy, & pareſſeux ne tarde
De rendre deuant Dieu ce qu'a promis ta foy.
Ne t'abſente, haſtif, des faueurs de ton Roy,
Et ne retiens ton ame en actions mauuaiſes :
Car il fait ce qu'il veut, & faut que tu luy plaiſes.
La parole du Roy s'anime de pouuoir
Et de puiſſance armee, haute veut apparoir.
Hé qui ſeroit celuy qui voudroit entreprendre
Luy dire : Que fais-tu? & qui l'oſaſt reprendre?
Quiconque gardera les ſaints commandemens,
Ne fera point de mal : le ſage ſçait le temps
Qu'on puniſt les mechans. Ce qui ſe delibere
A temps & iugement : mais grande eſt la miſere
De l'homme qui n'a pas en viuant ce bonheur

De cognoiſtre ſon mal, & preuoir ſon malheur,
Ignorant des raiſons, & des choſes futures.
Mais dites, ie vous pry, par quels diuins augures
Peut-il, ſage, preuoir les choſes aduenir?
Ainſi que l'on ne peut contraindre ou retenir
Le vent dedans la main, auſſi l'homme ſur terre
N'a pouuoir ſur la mort: la mort eſt vne guerre
Dont le plus grand guerrier ne peut eſtre vainqueur:
La force ſur la mort n'a pouuoir ny faueur.
I'ay conneu tout cela, & recherché les choſes
Qui ſont ſous le Soleil ſecretement encloſes:
Mais touſiours par le fort le foible eſt oppreſſé,
Le moindre par le grand touſiours eſt offenſé.
Puis i'ay veu les mechans iuſqu'à la ſepulture
Viure heureux & contens: & ceux qui en droiture
Et ſaintes volontez, & crainte du grand Dieu,
Auoyent, bons, cheminé, & hanté le ſaint lieu,
Deſdaignez & moquez dedans la cité meſme
Où ils auoyent veſcu d'vne iuſtice extréme:
Or que ſoit vanité. Les iuges pareſſeux
D'executer ſoudain le iugement de ceux
Qui ſont ſouillez de crime, ou d'autre malefice,
Sont cauſe de nos maux, à faute de iuſtice:
Qui fait que les enfants des hommes ont le cœur
Plus prompt à faire mal, & plus duit au malheur.
Or ſi la main de Dieu en grands honneurs auance
Et prolonge les ans du mechant qui l'offenſe,
En vices desbordé, ſi ſçay-ie bien pourtant
Qu'il ſauuera celuy qui le va redoutant,
Et qui tremble, craintif, ſous les traits de ſa face.
Au pecheur, au mechant il denira ſa grace,
Et comme ombre legere eſcouleront ſes iours
Tranchez & raccourcis au plus beau de leur cours:
Car il ne craint de Dieu la force eſpouuantable.
Vne autre vanité ſur la terre habitable

Se fait de iour en iour : c'eſt qu'il aduient au bon
Ce qui deuſt aduenir au mechant pour guerdon,
Et meſmes il eſchet bien ſouuent à l'iniuſte,
Mechant & reprouué, ſelon l'œuure du iuſte :
Ce que i'ay dit encor n'eſtre que vanité,
Eſtimant deſſus tout l'honneſte volupté.
Car ſous le Ciel voûté n'y a rien d'agreable
Que boire & que manger ioyeuſement à table,
Et ſe donner plaiſir : & cela pour le moins
Reſte pour tout le fruit du labeur des humains,
Qui trainent ici bas la trame de leur vie
Que Dieu, benin & doux, à tous a departie.
Plus cherchant i'ay trouué que l'homme curieux
D'eſtre grand en ſçauoir, n'a repos en ſes yeux
Soit de iour ſoit de nuict : & ſi ſçay dauantage
Quant aux œuures de Dieu, meſme que le plus ſage
N'en peut rendre raiſon, ores que ſur ce point
Il ſe trauaille en vain, & ne le trouue point.
Et ſi de le ſçauoir il ſe vante, il s'abuſe :
Car Dieu ſeul qui le ſçait, aux hommes le refuſe.

CHAPITRE IX.

L'homme ne peut cognoiſtre par ſes œuures s'il eſt aimé de Dieu ou non. Meſmes accidens aux bons & aux meſchans, quant aux paſſions corporelles.

I'AY mis tout mon trauail pour ſainement apprendre
Ces beaux ſecrets, à fin de vous les faire entendre :
C'eſt que l'ame du iuſte & du fol importun

Eſt en la main de Dieu, qui depart à chacun
Les graces qu'il luy plaiſt, & ne ſçait pourtãt l'homme
S'il eſt aimé ou non, ne connoiſſant en ſomme
Ce qui prouient de Dieu, tant il eſt ignorant.
Le iuſte & le mechant enſemble vont mourant,
Courant l'accident meſme, & la meſme fortune :
Egalement la mort à tous deux eſt commune,
A cil qui ſacrifie, & à celuy auſſi
Qui de ſacrifier au Seigneur n'a ſouci :
Le bon & le mechant, & le iureur infame
Et cil qui de iurer a crainte dedans l'ame,
Sont de condition & d'accident pareil.
Rien n'eſt franc de la mort : le pis ſous le Soleil
Eſt qu'il aduient à tous euenement ſemblable.
Auſſi l'homme eſt chargé de mal inſupportable,
Et n'a rien que malheur & trauail en ſon corps,
Iuſques à tant que mort il dorme entre les morts :
Mais viuant il eſpere, & paſſe en eſperance
Le mort, banni d'eſpoir d'amender ſon offenſe :
Comme le Chien qui vit eſt plus fort en valeur
Que n'eſt le Lyon mort. Les viuans pour le ſeur
Sçauẽt bien qu'ils mourrõt, & les morts rien ne ſçauent,
Ignorans oubliez, puis les viuans les brauent
Ne faiſant plus cas d'eux : auſſi tout leur honneur
Eſt mort enſeueli auecques leur labeur :
Plus on ne parle d'eux, leurs beaux noms & leur gloire
Sont en meſme tombeau auecques leur memoire.
Ils ſont priuez d'honneur & de tous biens démis,
Priuez de ſentiment, d'amis & d'ennemis,
Et n'ont plus de partage en ce qui reſte au monde :
Car rien n'eſt pour les morts ſous la machine ronde.
Tien-toy dõcques gaillard, en paix mange ton pain,
Boy doucement ton vin, viuant ioyeux & ſain :
Car telle œuure eſt à Dieu agreable & parfaitte.
Ta chemiſe ſoit blanche, & ta veſture nette

Quelque temps que ce ſoit, & ton cheueu retors
Soit touſiours emmuſqué & dedans & dehors
De quelque doux parfum, & ioyeux t'accompagne
De la femme que Dieu te donra pour compagne
Pendant la vanité du plus beau de tes iours,
Iours pleins de vanité trop haſtez & trop courts :
Eſtant le vray loyer de la peine infinie
Et labeur familier qui trauaille ta vie.
Ce qui te ſuruiendra pour eſtre mis à fin,
Trouuant l'occaſion, fay-le ſoudain, à fin
De n'attendre le temps d'vne courbe vieilleſſe
Qui te traine au tombeau, où ne ſe trouue adreſſe,
Sapience, induſtrie, art, meſtier, ny ſçauoir.
Recherchant, curieux, cela qui ſe peut voir
De beau ſous le Soleil, i'ay connoiſſance bonne
Que le viſte coureur n'eſt cil à qui l'on donne
La courſe pour courir, ny les meilleurs guerriers
Ne ſont iamais choiſis pour eſtre cheualiers,
Ny moins pour commander : i'ay veu meſme le ſage
Auoir faute de pain, & faute d'heritage,
De faueur, de moyen : & les meilleurs eſprits
Mocquez & dédaignez, & tenus à meſpris :
Mais à tous le bonheur ou le malheur s'adonne
Comme le cours du temps ou fortune l'ordonne.
Car l'homme ne connoiſt l'heure de ſon treſpas,
Non plus que le poiſſon qui cherchant ſes appas
Se prend à l'hameçon, ou la troupe legere
Des oiſeaux peinturez ſurpris à la pantiere :
Ainſi ſuruient la mort doucement pas à pas,
Qui, fine, nous ſurprend & nous mene au treſpas.
Sous le flambeau doré du Soleil venerable,
I'ay veu vne autre choſe & vraye & remarquable :
Vne petite ville, & peu forte au dedans,
De peu d'armes munie, & de bien peu de gens,
Fut ceinte d'vn grand Roy, qui la bat, & l'aſſiege

D'vn camp puiſſant & fort : il y dreſſe le ſiege,
Employe ſon effort, dreſſe de toutes pars
Des gabions flanquez de tours & de rempars.
Se trouue en ceſte ville vn pauure homme, mais ſage,
Qui ſauua la cité de ſac & de pillage,
Vn pauure homme ſans nóm, ſans moyen, inconnu,
Et qui pour ſes vertus n'eſtoit pas reconnu.
Doncques la Sapience, ores que meſprisee,
Vaut trop mieux mille fois que force autoriſee.
La parole du ſage & ſes diuins propos
Sont trop mieux entendus & en plus de repos,
Que l'importun babil d'vn Roy ou d'vn fol Prince.
La ſageſſe vaut mieux pour l'heur d'vne prouince
Que le fer ny l'airain, coutelas ou pauois,
Que morions grauez, ny lances, ny harnois :
Toutesfois le mechant, qui le Seigneur offenſe,
Eſt cauſe de grands maux par ſa folle imprudence.

CHAPITRE X.

Peu de folie perd l'honneur & la renommee de l'homme. La difference du ſage & du fol. Heureux le Royaume où commande vn Roy ſage & craignant Dieu. Qu'il ne faut meſdire de ſon Prince.

COMME vn amas bruyant de mouches engluees
Dans vn onguent confit de ſenteurs emmuſquees,
Enyuré de parfum, gaſte & corrompt l'odeur,
Et fait comme vn crouſteau de mauuaiſe ſenteur

Sur la paſte gommeuſe : ainſi peu de folie
Faite ſans y penſer vne fois en la vie,
Gaſte & perd de celuy le renom & l'odeur
De ſage auparauant qui remportoit l'honneur.
Le cœur de l'homme ſage eſt touſiours en ſa deſtre,
Et le fol tient le ſien touſiours en la feneſtre :
Et quelque part qu'il aille, il porte dans le ſein
L'arrogance, l'orgueil, l'enuie & le deſdain,
Et comme ſi luy ſeul en ce monde eſtoit ſage,
Se mocque de chacun, le dédaigne & l'outrage.
Or ſi de commander il te vient quelque ardeur
Qui te hauſſe le vent & t'allume le cœur,
Ne delaiſſe aiſément la premiere entrepriſe,
Ny le premier degré où ta place auois priſe :
Car celuy qui retient en main ſes volontez,
Euite bien ſouuent beaucoup d'aduerſitez.
Puis vn malheur eſt grand qui vient de l'inſolence
Du Prince mal nourri, & de ſon imprudence :
Les fouls ont des honneurs les charges ſur les bras,
Et le ſage eſt aſſis au rang du peuple bas :
Le valet eſt monté ſur vn cheual adeſtre,
Et bien ſouuent à pié marche le pauure maiſtre.
Qui premier fait le piege, y tombe volontiers :
Qui eſſarte & qui rompt les eſpineux halliers,
La Couleuure le mord : qui les pierres remue,
S'y bleſſe & s'y offenſe, & bien ſouuent s'y tue :
Qui fend à coups de coing, ou de hache, le bois,
Deſſous le fer tranchant ſe coupe quelquefois :
Si le fer eſt mouſſu, le plus fort aura peine
De le mettre en eſclats. La vertu ſouueraine
De la Sapience eſt, ce qui eſt malaiſé
Le rendre promptement facile & bien aiſé.
Celuy reſſemble en tout, qui meſdit de ſon proche,
Au Serpent recelé dans le creux d'vne roche
Qui mord coy ſans ſiffler. Ce que le ſage dit

A grace, mais le fol qui plaiſante & meſdit,
Par le trop de babil des léures ſe deuore :
Car le commencement du parler qui ſe dore
Dans ſa bouche n'eſt rien que folie, & la fin
Que pure frenaiſie & dangereux venin.
Le bauard parlé tant qu'on ne ſçauroit apprendre
Vn mot de ce qu'il dit, ne ſe faiſant entendre :
Tant s'en faut que de luy l'on puiſſe recueillir
Choſe pour le futur. Qui le fait affoiblir
Et qui plus le tranſporte, eſt qu'il n'a l'induſtrie
De ſe rendre ciuil és beaux iours de ſa vie.
Malheureux le païs qui a vn ieune Roy,
Et où les Princes grands, & ceux qui ont de quoy
Mangent au poinct du iour. O terre bienheureuſe
Où le Roy craignant Dieu, de race genereuſe,
Commande au peuple bas, & les Princes en temps
Mangent à leur repas, & non pour paſſetemps,
Ny moins pour yurongner, ains pour la ſeule enuie
Qu'ils ont d'entretenir les forces de la vie.
Par pareſſe le toict & le mur ſe dément :
Par pareſſe la pluye, & la greſle, & le vent
Font breche à la maiſon, & tombe en decadence.
La viande, le vin, le banquet & la dance,
Le trop d'or & d'argent, l'excés, l'oiſiueté,
Plongent l'homme en erreur, appas de volupté.
Garde-toy de meſdire, & meſme en ta penſee,
De ton Roy ſouuerain, ny de race auancee
En grandeur plus que toy, ou des Princes plus forts,
Meſme dedans la chambre où libre & ſeul tu dors :
Car les oyſeaux du ciel, s'autre ne le peut dire,
Rediront tes propos, s'il t'aduient d'en médire.

CHAPITRE XI.

Qu'il faut departir de ſon bien aux pauures, remettre toutes choſes en la prouidence de Dieu.

SI tu iettois ton pain dans le coulant des ondes,
Voire dedans le creux des mers les plus profondes,
Departi par aumoſne, affeure-toy pourtant
Qu'en fin le trouueras multiplié d'autant.
Fay part à l'indigent des biens que la fortune
T'a departis, à fin qu'elle qui eſt commune
Egalement à tous, ne te moleſte point
Du malheur familier qui les hommes eſtreint,
Et qui deſſus leur chef pend touſiours ordinaire :
Car Dieu dedans le Ciel t'en garde le ſalaire.
Quand l'air eſt plein d'humeur, auſſi toſt la reſpend
Sur la Terre, de ſoif qui beante l'attend.
Quelque part que le fruit tombe meur de la branche,
Soit deuers le midy, ſoit du vent qui s'eſpanche
Des Ourſeaux Aquilons, hommes ſe trouueront
Pour appaiſer leur faim qui le recueilleront.
Qui trop ſongneux regarde au vent, iamais ſemence
Ne fera qui profite : & qui ſous l'inconſtance
De l'air ſe veut regler, eſpiant les ſaiſons,
Iamais ne iouyra de fertiles moiſſons.
Comme l'on ne ſçait pas par quel moyen ſe lie
L'eſprit auec le corps, s'altere & ſe meſlie,
Ny comme de l'enfant & les nerfs & les os
Se reueſtent de chair, eſtant au doux repos
Du ventre de la mere : ainſi n'as connoiſſance

De ce que Dieu conduit, fait, diſpoſe & pourpenſe,
Et ſi n'en peux ſçauoir la cauſe ny l'effect,
Tant ce qu'il braſſe eſt grand, admirable & parfait.
Seme donc au matin, & tes mains eſtourdies
Ne chomment ſur le ſoir de pareſſe engourdies,
Ne ſçachant pas au vray ſi le grain du matin
Ietté ſur le ſillon, aura meilleure fin
Que celuy qui du ſoir ſera ſemé ſur terre.
Doux eſt voir la lumiere, & le Soleil qui erre
Tout à l'entour de nous, & remarquer des yeux
Les beaux rayons dorez de ſon feu precieux :
Ce pendant s'il aduient qu'heureux tu puiſſes viure
Quelque grand nombre d'ans, ſain, gaillard & deliure
De toute paſſion, te ſouuienne du temps
Des tenebreuſes nuicts, & des courſes des ans
Qu'il faut que ſans ſoleil & banni de lumiere
Tu dormes en repos ſous la noire fondriere :
Car lors bien aduiſé tu iugeras ſoudain
Tout ce qui eſt au monde eſtre inutile & vain.
Doncques eſiouy-toy pendant que la ieuneſſe
Te rechauffe le ſang, & de gente alaigreſſe
Paſſe ton beau Printemps, enyurant de plaiſir
Ton cœur, & ne refuſe à tes yeux de choiſir
Ce qu'ils auront à gré : mais auſſi te ſouuienne
Que de tes actions, & que de l'œuure tienne
Il te faut rendre compte au Seigneur tout puiſſant.
Vy diſpos & gaillard, loing de toy banniſſant
La colere & le vice, & iamais le mal-aiſe
Ne trauaille ta chair, mais vy touſiours à l'aiſe
En ta ieune ſaiſon : car ce qui reſte apres
De meilleur de nos ans, va talonnant de pres
La miſere & la peur, qui ont pour compagnie
La vanité qui ſuit le fil de noſtre vie.

CHAPITRE XII.

Qu'il faut craindre & reconnoiſtre Dieu dés la ieuneſſe, ſans attendre les maux & incommoditez de la vieilleſſe. Deſcription de l'homme vieil. Que la Sapience vient de Dieu, & non de l'eſtude.

DONCQVES ſouuienne-toy des graces du Seigneur,
Pendant que ta iouuence eſt en ſa prime fleur,
Auant que les douleurs d'vne courbe vieilleſſe
Te chargent ſur le dos vne morne pareſſe,
Lors que tu n'auras plus en viuant de plaiſir,
Et les iours te ſeront regret & deſplaiſir :
Auant que du Soleil la lumiere doree
Se ſoit de tes yeux morts par les ans eſgaree :
Auant que du grand Ciel les flambeaux radieux
Soyent voilez d'eſpeſſeur, & le feu de tes yeux
Soit mort enſeueli ſous vn eſpais nuage :
Auant que la clairté de la Lune s'ombrage.
Ce qu'alors aduiendra quand les deux mains qui ſont
Gardes de la maiſon, foiblettes trembleront
Sans force & ſans chaleur, & les ſoldats habiles
A ſouſtenir le char ſe courberont debiles :
Quand, morte la chaleur, le languiſſant portier
De l'aliment commun bouchera le ſentier :
Quand les deux eſpions qui font la ſentinelle
Par deux petits caueaux de leur flamme iumelle,
Ne pourront plus rien voir, & les portes ſeront
Cloſes de la grand' rue, & plus ne chanteront

Les meules qu'à voix baſſe, & caſſe, & alteree :
Quand au cri de l'oiſeau à la creſte pourpree
L'homme s'eſueillera, ſans donner tant ſoit peu
De repos à ſes yeux, d'ans & de maux recreu :
Quand muettes ſeront les filles chantereſſes,
Et chancelant de piez, & ſurpris de foibleſſes,
Il craindra de marcher, mal aſſeurant ſes pas,
Par les lieux raboteux, & par hauts & par bas,
Touſiours tremblât de peur, de frayeur & de crainte :
Alors que l'amandier aura la teſte peinte
De blanchiſſantes fleurs, ayant foible la vois
Comme le Sautereau enroué par les bois :
Alors que l'appetit, & le ventre inhabile
A cuire l'aliment, ſera froid & debile,
Signes certains & vrais qu'il nous faut deſloger,
Et qu'en autre contree il nous faut ramager,
Compagnons de la nuict, de pleurs & de tenebres,
Puis on fera le dueil & les pompes funebres.
Auant le iour dernier que la chaiſne d'argent
Se rompe deſeichee, auant qu'entierement
De ceſte eſguiere d'or la liqueur engraiſſee
Coule de toutes parts, quand la cruche verſee
Se caſſe à la fontaine, & la roue en eſclas
Tombe ſur la ciſterne, & le poudreux amas
Retourne dans la Terre, & l'ame s'en retourne
A Dieu, qui dans le Ciel à tout iamais ſeiourne.
O vanité tres-vaine ! ô eſtrange malheur !
Tout n'eſt que vanité, diſt le ſage Preſcheur,
Qui paſſant en ſçauoir les ſages de ſon âge,
A voulu enſeigner & laiſſer en partage
La ſcience aux humains, la faiſant eſcouter
Aux peuples ignorans pour mieux les inciter
A l'engrauer dans l'ame, eſtant les ordonnances
De ſes graues diſcours & diuines ſentences
Comme clous aſſerez, ou pointes d'aiguillon :

Car les propos diuins de ceux qui ont le don
De ſageſſe & prudence, & leurs paroles ſaintes
S'impriment en nos cœurs, où viuement empraintes
Allument dedans nous la pareſſeuſe humeur
Qui nous tient engourdis & nous glace le cœur :
Auſſi c'eſt le vray don de Dieu paſteur vnique,
Qui pour en faire part benin leur communique.
Soy content de ce peu, car le trop long diſcours,
Mon fils, n'a point de fin & s'enfile touſiours :
Et bref, le trop eſcrire & la trop longue eſtude
Attraine auecques ſoy vne grand' ſeruitude
Pour trauailler le corps. Or tu ſçais maintenant
Quelle eſt la fin de tout qui ſous le firmament
En ſe mouuant ſoupire, & ſe braſſe, & ſe trame.
Ayes donc du Seigneur la crainte dedans l'ame,
Garde de poinct en poinct ſes ſaints commandemens :
Car c'eſt luy qui beniſt & prolonge nos ans,
Et qui vrayment heureux nous rend apres la vie.
Et ne penſe iamais que ce qui ſe manie
Des hommes en ſecret, luy ſoit clos ou couuert :
Il voit tout, il ſçait tout, tout luy eſt deſcouuert,
Et le bien & le mal, meſme ce que l'on penſe
Eſtre le plus caché, vient à ſa connoiſſance.

FIN DV DISCOVRS DE LA VANITÉ.

ECLOGVES SACREES,

PRISES

DV CANTIQVE DES CANTIQVES

DE SALOMON.

A LA ROYNE. (1)

MADAME, n'ayant rien de plus propre, ny de mieux ſeant à voſtre chaſte & modeſte grandeur, que ces petites chanſons paſtorales que i'ay tirees du Cantique des Cantiques de Salomon, i'ay bien oſé vous les preſenter, & leur donner iour ſous la faueur de voſtre nom. Mais parce qu'en icelles ne ſe chante que d'amoureuſes paſſions, & que par aduenture quelques vns les pourroyent interpreter à leur aduantage, & ſelon leur affection particuliere : à fin de ne tomber en ceſte erreur, i'ay bien voulu les aduertir que c'eſt vn amour tout diuin & tout ſpirituel, par lequel on peut iuger l'heur, la felicité & le ſouuerain bien, qui prouient d'eſtre eſtroitte-

1. V. note de la page 43.

ment vni par viue & ardente amour auec l'Egliſe & IESVS-CHRIST, figuré ſous le nom de l'Eſpous, & l'Egliſe ſous le nom de l'Eſpouſe : diſcourant enſemble humainement de la douceur de leurs baiſers, de leurs chaſtes & parfaites amours, embraſſemens, graces, & de leurs rares & immortelles beautez, comme vous pourrez voir plus aiſément par les petits argumens que i'ay mis ſur chacune Eclogue, où n'y a rien qui ne ſoit ſaint & diuin, & digne des chaſtes oreilles d'vne grande Royne telle que vous eſtes : Vous ſuppliant tres-humblement,

MADAME,

Prendre plaiſir à la lecture d'icelles, & les recognoiſtre d'auſſi bon œil que de tres-humble & tres-obeiſſante volonté ie les vous preſente.

A Paris, ce XII. d'Aouſt M. D. LXXVI.

Voſtre tres-humble & tres-obeiſſant
ſeruiteur & ſubiet

REMY BELLEAV.

ECLOGVES SACREES,

PRISES

DV CANTIQVE DES CANTIQVES

DE SALOMON.

ECLOGVE I.

L'Egliſe diuinement eſpriſe d'amour ſpirituel, ſouhaite iouir de la preſence de IESVS-CHRIST ſon cher eſpous, deſirant recueillir les ſouefues odeurs des baiſers de ſa bouche: & pour le ſuyure, le prie d'eſtre enſeignee & guidee de ſa parole ſainte, à fin de ne fouruoyer de la droite voye, & ne tomber en erreur.

L'ESPOVSE.

IONCQVES mon cher Eſpous, mon mignon, ma chere ame,
En fin eſt de retour! Que ſa bouche de baſme
Me donne promptement, pour ma flamme appaiſer,
Le nectar enſucré d'vn amoureux baiſer.

Ton amour eſt plus doux, & plus douce ta grace,
Que le vin muſcatel, encores qu'il ſurpaſſe
Les plus ſouefues odeurs : & les baiſers mignars
Animez de ſoupirs, qu'en baiſant tu depars,
Mieux fleurans que le thym, que la roſe eſpanie,
Et tout l'air emmuſqué des parfums d'Arabie.
Ton nom m'eſt auſſi doux que l'odeur qui s'eſpand
D'vn vaſe de cryſtal plein de muſc, qui ſe fend
En pieces & morceaux, ou froiſſé d'vne pierre,
Ou par trop eſchaufé, ou verſé contre terre :
Auſſi doux que le baſme, auſſi doux que le miel
Qui s'eſcoule eſpuré des grand' ruches du Ciel,
Ou comme au renouueau le gracieux ramage
Du roſſignol tapy ſous vn eſpais bocage :
Cauſe que le troupeau des filles de Sion
Va recherchant ta grace, & reclame ton nom.
Sus donc, mon cher Eſpous, ſus auãt qu'on me tire
Apres toy, que mon ame eſperdûment ſoupire :
Toſt toſt que l'on me monte en mon char azuré,
Pour te ſuiure au galop en ton palais doré :
Sans toy ie ne puis rien, c'eſt ton œil qui me guide,
Ton œil qui ma raiſon tient ſerue ſous la bride.
Ce Prince entend ma voix, & dedans ſon ſerrail
Me conduit pour tromper mon amoureux trauail :
Mes flammes appaiſant de douces mignardiſes,
Flãmes aux chauds rayons de ſes beaux yeux épriſes.

LES FILLES DE SION.

Nymphetes de Sion, nous nous eſiouirons
Maintenant à bon droit, & gayes chanterons
Pour marque memorable, & pour la ſouuenance
De vos chaſtes amours, l'heureuſe iouiſſance :
Amours, dont la douceur & l'honneur immortel
Surpaſſe la liqueur du raiſin muſcatel.

L'ESPOVSE.

Ie ſuis noire vrayment, vous le voyez, Filletes,
De la ſainte Cité citoyennes Nymphetes,
Mais ce teint brun pourtant n'efface la beauté
Qui reluiſt ſur ma face en graue maieſté.
Il reſemble en couleur aux tentes baſanees
Du peuple Cedrean, aux toiles courtinees
Des pauillons tendus en l'oſt de ce grand Roy,
De ce grand Salomon, qu'il conduit apres ſoy.
Doncques ne me blaſmez ſi ie ſuis trop brunete :
Errant parmi les champs vagabonde & ſeulete,
Le Soleil radieux de ſa viue chaleur
A changé mon beau teint & tanné ma couleur :
De ſes rayons plus chauds la face il m'a bruſlee,
Reſtant comme voyez toute noire & haſlee.
Les enfans de ma mere, animez contre moy,
Me chaſſerent, ialoux de l'honneur que i'auoy :
D'vne vigne champeſtre me firent gardienne,
Que pas ie ne gardé, ores qu'elle fuſt mienne.
Mais ie te pry, mon cœur, dy-moy en quels couſtaux,
Sous quels antres mouſſus, & pres de quels ruiſſeaux,
Repouſſant de l'Eſté les chaleurs alterees,
Tu retire' à l'eſcart les troupes eſgarees
De ton petit beſtail? & en quelles foreſts
Broûtent ſur le my-iour pour y prendre le frez?
A fin qu'en te ſuyuant ſeule ie ne fouruoye
Errante par les bois : car ne tenant la voye,
Courant deçà delà, ie pourrois arriuer
Entre tes compagnons, ſeul te voulant trouuer.

L'ESPOVS.

Belle, dont la beauté ſeule fait que ie meure,
Si tu ne ſçais au vray le lieu de ma demeure,

Deſſous quels antres frais, en quel bois, ſur quels monts
A la chaleur du iour repairent mes moutons,
Marche, & de ce troupeau ſuy la voye tracee,
Il guidera tes pas où tire ta penſee,
Il connoiſt le chemin : puis range tes cheureaux
Pres l'ombrageux ſeiour des autres paſtoureaux.
Que puis-ie comparer à tes graces, m'amie,
Que le front aſſeuré de ma cheualerie,
Ondoyant, flamboyant, marchant en eſcadron
Entre les chars dorez de ce grand Pharaon?
Le teint frais & douillet de ta face vermeille
Rougiſt eſtincelant ſous deux pendans d'oreille,
Tout ainſi que l'Aurore : & l'yuoire poli
De ton col blanchiſſant ſe preſente anobli
De perles, de rubis, & de pierres exquiſes
Dans le fond d'vn carquan naïfuement aſſiſes.
Ie te donray encor vn autre riche attour,
Qui ſera pour iamais teſmoing de noſtre amour :
Deux bracelets d'or fin taillez en damaſquine,
Vne chaiſne, vn carquan, & de ſoye plus fine
Vn tiſſu marqueté de beaux gros boutons d'or
Mis en œuure d'eſpargne, & des bagues encor.

L'ESPOVSE.

Si toſt que mon ami entre dedans ſa couche,
Et pour prendre vn baiſer entre mes bras ſe couche,
Vn gracieux parfum part & coule de moy,
Qui parfume le lict, & la chambre, & mon Roy.
Mon ami repoſant entre mes mammelettes
M'eſt auſſi odoreux que les branches tendrettes
Et les rameaux couplez de myrrhe bien fleurant :
Il reſemble en douceur & parfum odorant
Au raiſin Cyprian, que la vigne muſcade
Nourriſt ſur le coupeau des montagnes d'Engade.

L'ESPOVS.

O diuine beauté, l'eſmail de tes beaux yeux
Reſemble aux yeux mignards des pigeons amoureux!

L'ESPOVSE.

Que ton viſage eſt beau & plein de bonne grace!
Auance-toy, mon cœur, & vien choiſir ta place
Pres de moy, mon ſouci : noſtre lict eſt dreſſé
Sur le couſſin mollet d'vn amas entaſſé
De fueilles & de fleurs, de mouſſe & de branchage,
Baſti deſſous le frais d'vn verdiſſant boccage :
Que ce palais ruſtic ne te vienne à meſpris,
Il eſt faict de cyprés, de cedre eſt le lambris,
De fueilles & de fleurs noſtre chambre eſt paree,
De nos chaſtes amours la retraite aſſeuree.

ECLOGVE II.

L'Egliſe ſe vante eſtre belle comme la fleur, fraiſche comme la roſe, tendre comme les lis qui croiſſent au fond des vallees, deſire ardemment prendre ſon repos ſous l'ombre des ailes de IESVS-CHRIST ſon eſpous.

L'ESPOVSE.

IE ſuis la ieune fleur qui belle par les champs
Croiſt l'eſmail de la pree, & l'honneur du Printemps,
Ou le lis tendre & mol aux fueilles argentees
Qui blanchiſt dans le fond des ſecretes vallees.

L'ESPOVS.

M'amour paroiſt ainſi ſur celles de Cedron
Excellente en beauté, que le ieune fleuron
Au leuer du Soleil, ou la roſe pourprine
Dans le fort eſpineux de la ronce aiglantine.

L'ESPOVSE.

Comme vn pommier enté entre les ſauuageons,
Ainſi paroiſt mon Roy entre ſes compagnons.
Hà que i'aime à dormir ſous le touffu branchage
De cet arbre fecond, qui rend ſi doux ombrage!
Hà que i'aime à gouſter de ſon fruit gracieux,
A la bouche agreable & plaiſant à mes yeux!
Il me prend par la main, me conduit & me guide
Doucement pas à pas au lieu frais & humide
Où ſe garde le vin, puis me iette à l'entour
De la bouche & des yeux le voile de l'Amour.
Hé que diray-ie plus? ſouſtenez-moy, ie paſme,
Apportez-moy du vin pour refraiſchir mon ame,
Et des pommes auſſi, ie tombe en paſmoiſon,
Fillettes, ie languis d'amoureuſe poiſon:
Las! ie meurs, ie tranſis, ſecourez (ie vous prie)
Celle qui pour l'Amour abandonne ſa vie.
Mais, mon Dieu! quel plaiſir, quel refraiſchiſſement,
Quand ſous mon chef laſſé il coule doucement
La main gauche, & la dextre au deſſous de l'eſſelle,
Pour plus fort embraſſer ſon Eſpouſe fidelle.

L'ESPOVS.

Filles, ie vous ſupply par les ieunes Brocars,
Par les Cerfs de ces bois, & par les Daims fuyars,
Par le long poil friſé de mes Chéures barbues,
Par les Fans mouchetez de ces foreſts chenues,

Ne faites point de bruit, & retenez la vois
De vous & de vos Chiens, à fin que leurs abois
Ne troublent le repos de celle qui ma vie
Retient dedans ſes yeux mollement endormie.

L'ESPOVSE.

I'enten de mon ami la parole & la vois,
C'eſt luymeſme, c'eſt luy, il broſſe par les bois,
Et bondiſt ſautelant ſur le haut des montagnes,
Alaigre trauerſant les pierreuſes campagnes,
Viſte comme vn Cheureuil, ou vn Fan marqueté
De taches ſur le dos, du Limier euenté.
C'eſt mon ami, c'eſt luy, il eſt en eſchauguette
Derriere la paroy de noſtre maiſonnette,
Il ſe cache, il ſe monſtre à trauers du chaſſis,
Par les treillis barrez, par les fentes de l'huis,
Tournoyant çà & là à fin que ie l'appelle.
C'eſt luymeſme, c'eſt luy, ie voy ſa face belle,
Il eſt triſte & penſif, & n'oſe ſe monſtrer :
Il ſe cache, & s'enfuit, & voudroit bien entrer.
Mais i'enten qu'il m'appelle, hà i'enten ſa voix douce,
Qui me preſſe d'aller où noſtre amour le pouſſe.

L'ESPOVS.

Maiſtreſſe, leuez-vous, ſus donc, haſtez le pas,
Ma colombe, mon cœur, mon miel, mon doux appas,
Venez auecques moy, ſuyuez-moy à la trace.
L'Hyuer morne de froid, blanc de neige & de glace,
S'eſt deſrobé de nous, & l'Aſtre pluuieux
Se plongeant a faict place au Printemps gracieux :
La Terre, de couleurs & de fleurs bigarree,
Deſcouure ſon beau ſein & ſa robe pourpree,
Eſpandant ſes threſors : c'eſt la belle ſaiſon
Qu'il faut tailler la vigne, & laiſſer la maiſon

Pour habiter les champs : defia la Tourterelle
Deſſus cet arbre ſec redouble ſa querelle :
Defia ſur le figuier la figue s'engroſſiſt
Pleine & gonfle de laict, & le vent s'adouciſt :
Les vignes ſont en fleur, dont la fleurante haleine
Embaſme de parfum l'air, les monts & la plaine.
Leue-toy donc, ma belle, auant, depeſche-toy,
Haſte le pas, m'amour, & vien auecques moy,
Ma colombe, mon cœur, vien ſous ces pierres dures,
Ou ſous les flancs cauez de ces vieilles maſures :
Monſtre-moy de ton ſein le petit mont iumeau,
Et le teint vermeillet de ton viſage beau :
Vien deſſous ces degrez, & prompte fais entendre
La douceur de ta voix à mon oreille tendre.
Car ta voix eſt mignarde, & les attraits mignars
De ta face, mon cœur, & plaiſans tes regars.

L'ESPOVSE.

Prenez les Renardeaux, car leur dent venimeuſe
Ronge & perd du bourgeon l'eſperance vineuſe,
Maintenant que la grappe en ſa prime verdeur
Eſpand le doux parfum de ſa gentille fleur.
Mon Eſpous eſt tout mien, & ie ſuis toute ſienne,
Ie ſçay qu'il m'aime auſſi, & que ſon ame eſt mienne:
Il viſt entre les fleurs, & paiſt ſes ieunes ans
De la tendre moiſſon des beaux lis blanchiſſans.
Retire-toy, mon cœur, ia la lumiere belle
De Veſper au crin d'or, pour t'auancer t'appelle :
Demain au plus matin que le iour renaiſſant,
Des ombres de la nuict au voile bruniſſant
Aura chaſſé l'horreur, & que l'Aube doree
S'eſueillant ſortira de ſa couche pourpree,
Retourne ici, m'amour, viſte comme vn Cheureuil,
Que i'admire ta grace, & contente mon œil.

ECLOGVE III.

L'Egliſe ſous la figure de l'ame pechereſſe, eſtant preſſee du ſommeil d'ignorance, & ſommeillant és tenebres de peché, cherche IESVS-CHRIST au haſard & danger de ſa vie.

L'ESPOVSE.

LE ſommeil doux & lent ſous ſes plumes legeres
Tenoit les bords couſus de mes laſſes paupieres,
Ie dormois en mon lict, quand i'eſtens (mais en vain)
Pour trouuer mon amy, & l'vne & l'autre main,
Pour retrouuer celuy que mon ame deſire,
Que mon ame pourſuit, que mon ame ſoupire :
Ie taſte çà & là, mais las! ne trouuant point
Celuy qui de ſes yeux trop viuement me poind,
Ie me leue en ſurſaut, puis quand ie fus veſtue
De mon manteau de nuict, errante par la rue
Ie cours de toutes parts, & n'y eut ny canton,
Ny place, ny marché, qui n'entendiſt ſon nom.
Mais ayant tracaſſé par toute la contree,
Et ne trouuant celuy qui m'a ſi fort outree,
Ie rencontre le guet : moy pleine de fureur,
Des gardes de la nuict n'ayant peur ny frayeur,
Armee de l'Amour, leur demande, hardie,
S'ils auoyent veu celuy qui commande à ma vie.
Paſſant outre, ſans plus rien eſperer, ſoudain
Trouue mon cher Eſpous, que ie pren par la main,
Et ne l'abandonnay iuſqu'à tant que le veiſſe
Dedans le cabinet de ma chere nourrice,

Ma mere, & le retiens, mais preſque maugré ſoy,
Ou il feignoit, mauuais, de s'eſchapper de moy,
Pour touſiours eſchaufer le feu dans la fournaiſe
De mes poulmons enflez, qui iamais ne s'appaiſe.

L'ESPOVS.

Ie vous pry par les Daims qui courent ſur ce mont,
Par le troupeau ramé de branches ſur le front,
Fillettes de Sion, n'eſueillez pas m'amie,
Dedans ſon pauillon mollement endormie,
Tenant les yeux fillez d'vn gracieux ſommeil,
Laiſſez-la repoſer iuſques à ſon réueil.

LES FILLES DE SION.

Mais qui eſt celle-là qui court par le trauers
De ces monts ſourcilleux pour monter aux deſers,
Et d'ambre & de parfum ſouefuement embaſmee :
Ainſi que parmi l'air vn long trait de fumee
Qui vague ſe reſpand, quand on verſe dedans
Des branches de cyprés, du myrrhe, ou de l'encens,
Ou le plus doux parfum, ou la plus fine poudre
Pour emmuſquer la peau, que l'on ſçauroit diſſoudre?
Or voicy l'appareil du riche pauillon
Où pour ſe refraiſchir ce grand Roy Salomon
Va prendre ſon repos : il a ſa garde armee
De ſoixante ſoldats des plus forts d'Idumee,
Aux armes bien adroits, bons & vaillans guerriers,
Des bandes d'Iſrael les meilleurs cheualiers,
Portant tous aux coſtez leurs tranchantes eſpees
Encontre le danger des ieunes eſchappees
Qui furuiennent de nuict, tous faiſant tour-à-tour
Et la garde & le guet iuſques au poinct du iour.
Or ce grand Salomon a faict vn edifice
Magnifique, orgueilleux & de grand artifice,

Pour y faire la feſte & celebrer l'Hymen :
Les poutres, les cheurons ſont des bois du Liban,
Les colonnes d'argent artiſtement grauees,
Sur vn plancher d'or fin richement eſleuees :
Le ciel eſt d'eſcarlate, où triomphe au milieu
L'honneſte Chaſteté, honneur de ce beau lieu,
Miſe pour honorer ſous ces tentes royales
Des vierges de Sion les dances nuptiales.
Sus donc, troupeau ſacré, ſus, filles de Sion,
Sortez & venez voir ce grand Roy Salomon,
Que tant de maieſté & de grace enuironne :
Venez voir ſur ſon chef la royale couronne
Que ſa mere lui miſt le iour qu'il eſpouſa,
Le iour qui de ſon cœur les flammes appaiſa
Sous les liens d'Amour, ce beau iour qui raſſemble
Tant de faueurs du Ciel, & de plaiſirs enſemble.

ECLOGVE IIII.

En ceſte Eclogue ſont naifuement deſcriptes les graces immortelles & beautez particulieres de l'Egliſe ſous vne infinité de comparaiſons ruſtiques, mais admirables.

L'ESPOVS.

OVE de rares beautez ſur ta face, m'amie!
M'amour, que tu es belle, & de grace accomplie!
Sous ton poil gredillé en menus creſpillons
Eſtincellent tes yeux comme ceux des Coulons,
Et paroiſſent ainſi les treſſes vagabondes

De tes cheueux retors, & repliez en ondes,
Que la molle toiſon de ce ieune troupeau,
De ce troupeau barbu qui nourriſt ſur ſa peau
Le poil blanc & friſé d'ondoyantes creſpines
Sur les tapis herbus des croupes Galadines,
Lors que ſur le my-iour il cherche les foreſts,
Alteré de chaleur, pour y prendre le frez.
L'yuoire blanchiſſant de tes dents bien couplees,
Ainſi que le troupeau des brebis deſpouillees
De leur robe de laine, en reuenant du bain,
Le poil blanc & poly des ondes du Iourdain,
Qui fecondes touſiours portent d'vne ventree
Deux petits aignelets à la peau bigarree,
Sans qu'vne ſeulement d'entre elles ait le flanc
Ou ſterile ou brehain : ainſi ſont ranc à ranc
Les deux rempars iumeaux de tes dents agencees,
D'vne egale blancheur iuſtement compaſſees.
Les deux bords rougiſſans de tes léures, mon cœur,
Semblent en polliceure & naïfue couleur
A vn ruban tiſſu de ſoye cramoiſine,
Vn peu large & groſſet : ta parole diuine
Plus douce que le miel fraiſchement eſpuré :
Sous les floccons dorez de ton poil eſgaré,
Le vermeil delicat de tes ioués mignardes
Se monſtre tout ainſi que le teint des grenades
Rougiſſant au milieu de la fente, où le grain
Dans le pourpre ſanguin ſe monſtre tout à plain.
Ainſi que de la Tour iuſqu'au ciel eſleuee,
Ouurage de Dauid, de tous coſtez flanquee
De baſtions armez, pendent ſur le dehors
Les targues, les boucliers, deſpouilles des plus forts:
Ainſi de ton beau col, comme vn nouueau trophee,
Pend vne chaine d'or richement étoffee
De perles, de rubis à l'eſclat rougiſſant,
Ornement precieux de ton col blanchiſſant,

Qui de couleur naïfue & de lueur brillante
Esblouiſſent les yeux de la troupe beante
Apres tant de beautez, qui de crainte & de peur
Se reglace le ſang, & rechauffe le cœur.
De ton ſein releué l'enfleure aboutiſſante
D'vne framboiſe tendre, à demi rougiſſante,
Eſt pareille en douceur aux petits Fans iumeaux
Que la mere nourriſt entre les fleurons beaux
Des roſes & des lis, tant eſt liſſe & douillette
La mollette rondeur de ſa peau tendrelette.
Demain au plus matin que l'Aurore à ſon tour
Aura de ſes longs doigts entamé le beau iour,
Et chaſſé l'ombre eſpais de la nuict ſommeilleuſe,
I'iray deſſus les monts, où l'eſcorce gommeuſe
Des hauts cyprés larmoye, & le myrrhe & l'encens,
Qui parfume d'odeurs & les bois & les champs.
Or en toutes beautez m'amie eſt toute belle,
Et ſans tache & ſans fard, & n'y a rien ſur elle
Qu'on puiſſe blaſonner : car tout y eſt parfaict,
Et n'y a que reprendre en ce corps ſi bien faict.
Vien du mont du Liban, vien, ma chere compagne,
Laiſſe ce lieu deſert, laiſſe ceſte montagne :
Sur les coupeaux d'Hermon toſt il vous faut venir
Pour voir les hauts ſommets d'Amane & de Senir :
Ces lieux ſont plus plaiſans que ces foreſts deſertes,
De hauts pins cheuelus & de buiſſons couuertes,
Outre que les Lyons, les Pardes & les Ours,
Pour ſe mettre en repos y repairent touſiours.
Ma Nymphette, ma ſœur, vne amoureuſe flame
Qui ſort de ce bel œil, m'a bruſlé dedans l'ame
Et deſrobé le cœur : c'eſt cet œil amoureux,
Cet œil gauche, ma ſœur, qui me rend langoureux :
C'eſt ce poil d'or friſé qui flottant ſe replie
Autour de ce beau col, qui tient ſerue ma vie :
C'eſt ce carquan brillant ſur ton beau ſein, ma ſœur,

Qui m'altere le ſang, & me fait playe au cœur.
Ton haleine eſt plus douce, & plus douce ta face,
Ton ſein plus delicat, & plus douce ta grace,
Mon Eſpouſe, ma ſœur, que le nectar ſucré,
Mieux fleurante cent fois que le vin preſſuré
Du raiſin muſcatel : & l'odeur ſouefue & bonne
Qui ſort des menus plis de ta robe, mignonne,
Plus douce mille fois que le parfum plus dous
Qui ſe pourroit confire excellent deſſus tous.
Le miel frais eſpuré des ruchettes gaufrees
Diſtile, ſauoureux, de tes léures ſucrees :
Sous ta langue mignarde, vn ruiſſeau doucelet
S'eſcoule, gracieux, & de manne & de laict :
La ſenteur du Liban n'eſt point ſi gracieuſe,
Ny plaiſante à ſentir, que l'odeur precieuſe
Et le parfum qui ſort de ton accouſtrement.
M'amie eſt vn iardin entouré proprement
D'vne enceinte fort haute : elle eſt la ſource viue
Dont meſme les Bergers ne connoiſſent la riue,
Secrete, recelee, & dont le clair ruiſſeau
Eſt enclos & ſellé à la marque d'vn ſeau.
Le verger de m'amie eſt de plantes exquiſes,
C'eſt vn vray paradis de pommes, de ceriſes,
En tout temps floriſſant de tous arbres fruitiers,
D'orangers, grenadiers, de canfre, de figuiers,
D'aſpic & de ſaffran, de cyprés, de murtelle,
De lauande, de thym, de baſme & de canelle :
Et bref de tous les bois qui moites de ſueur,
Diſtilent ou l'encens, ou quelque autre liqueur.
M'amie eſt du iardin la viue fontainette,
Le puits de viue eau qui ſourd argentelette
A petits flots ondez des cymes du Liban.
Sus donc, laiſſe cet air, orage Borean,
Ruine du Printemps & des fleurs tendrelettes :
Vien, Soulerre au doux flair, & d'ailes plus mollettes

Au mignard euentail ſous vn ſouffle benin
Euente promptement les fleurs de mon iardin,
A fin que ſon parfum & ſon odeur gentile
Sur moy ſon cher Eſpous de toutes parts diſtile.

L'ESPOVSE.

Si de mon iardinet la fleur & le fruit dous
Te plaiſt comme tu dis, deſcen, mon cher Eſpous,
Vien manger de ſon fruit, qui meuriſſant ſe panche,
Et ia preſt à cueillir iauniſt deſſus la branche.

ECLOGVE V.

IESVS-CHRIST vient au ſecours de ſon Egliſe, inuitant toute ame fidelle à l'aimer & s'enyurer de ſa parole, à fin de tenir la porte ouuerte & touſiours preſte à le receuoir, quand il nous fera la grace de s'y preſenter.

L'ESPOVS.

OR ie ſuis deſcendu à ta voix douce & lente
Dedans ton iardinet, ma ſœur, ma chere amante,
Où i'ay fait la moiſſon des fleurantes odeurs
De myrrhe, de cyprés & de mille ſenteurs :
Où i'ay mangé, friant, la gaufre canelee
Où ſe confiſt le miel, & ſe caille en gelee :
Où i'ay pris, bienheureux, & beu à mon ſouhait
Le vin plus delicat, & la creſme & le laict.
Doncques, mes chers amis, mangez, ie vous ſupplie,

Et beuuez la liqueur, qui les ſoucis deſlie,
De ce vin muſcatel : ſus donc, enyurez-vous,
Cueillez de ce iardin le fruit plaiſant & dous.

L'ESPOVSE.

Le ſommeil pareſſeux tient ma paupiere cloſe,
Et mon corps trauaillé ſous ſes ailes repoſe :
Mais las! pour mon ami, & pour l'Amour vainqueur,
Sans trefue & ſans repos touſiours veille mon cueur.
I'enten de mon ami la voix prompte & accorte,
Il m'appelle, il me huche, & frappe à noſtre porte.

L'ESPOVS.

Ouure-moy toſt, mon œil, mon Eſpouſe, ma ſœur,
Ma chere ame, mon tout, ma grace, ma douceur,
Ouure à ton cher Eſpous : ma perruque arroſee,
Pour te chercher la nuict, eſt moitte de roſee,
Ie ſuis tout trapercé : m'amie, auance-toy,
Sus leue-toy, m'amour, ſus, m'amour, ouure-moy.

L'ESPOVSE.

Comment puis-ie, mon cœur, honorer ta venue?
Comment te puis-ie ouurir? hé ie ſuis toute nue!
I'ay les piez blancs & nets, ie les ay faict lauer
Ce ſoir en me couchant, & s'il me faut leuer
Ie les pourray ſouiller : hé ie ſuis au lict ores,
Comment me veſtiray-ie vne autre fois encores?
Pendant que ie pareſſe, il auance ſoudain
Par la fente de l'huis ſa belle & blanche main :
A ce bruit doux & lent, tout promptement ie meure
Si mon cœur ne treſſaut, & ſi ie ne demeure
Preſque toute eſperdue, vne froide ſueur
Coule dedans mes os, toute tremblant de peur.

Eſtant en ce friſſon, & preſque demi-morte,
Ie me leue ſoudain, à fin d'ouurir la porte
A mon loyal Eſpous : lors du myrrhe plus dous
Diſtilerent mes doigts, qui deſſus les verrous
Et dedans le reſſort de la ſerrure coule,
Qui fait que dans le gond plus aiſément ſe roule.
Bref i'ouure à mon ami, mais le penſant trouuer
Ie ne le trouue point : puis en l'oyant parler
Ainſi qu'il paſſoit outre, & ſe mettoit en fuite
Pour eſchapper de moy, ma pauure ame deſpite
Et noire de courroux ſe diſtile & ſe fond.
Courant ie le pourſuy d'vn pié leger & prompt,
Par toute la cité ie le cherche & l'appelle :
Venez à moy, mon cœur, & ne fuyez pas celle
Qui vous cherche & vous ſuit, & qui vous aime mieux
Mille fois que ſa vie, & cent fois que ſes yeux.
Mais il ne reſpond point, & fait la ſourde oreille
A celle qui n'eut onc en amour ſa pareille.
Le guet qui pour la nuict fait garde ſur les murs
Me rencontre bagnee & de pluye & de pleurs :
Il me meurdriſt de coups, il me frappe & m'outrage,
M'oſte le creſpe noir qui couuroit mon viſage.
Nymphes, le ſeur appuy & l'vnique ſecours,
L'enſeigne & le guidon de mes chaſtes amours,
Si de mon cher Eſpous ſçauez quelque nouuelle,
Secourez, ie vous pry, ſon Eſpouſe fidelle,
Et m'enſeignez au vray le canton & la part
Où il s'eſt retiré pour ſe mettre à l'eſcart :
Car ie languis d'amour, nourriſſant pour ſa flame
La glace ſur le front, & le feu dedans l'ame.

LES FILLES DE SION.

Mais qu'a plus ton ami, ô belle entre cent mille,
Ou de rare, ou de beau, ou grace plus gentille

Que les autres amans? A-t-il plus de beauté,
Plus de perfections, ou plus de maieſté,
Pour adiurer ainſi toutes les troupes belles
Des filles de Sion, tes compagnes fidelles?

L'ESPOVSE.

Le teint de mon ami eſt blanc, frais & douillet,
Delicat, tendre & mol, vn petit vermeillet,
Choiſi entre cent mille, & vaillant & honneſte:
Il porte enrichi d'or & le front & la teſte,
Il a les cheueux tors, recreſpez, longs & beaux,
Noircis de la couleur que portent les Corbeaux.
Ses yeux ſont tout ainſi que ceux des Colombelles
Sur le Printemps nouueau, quand ſur les riues belles
Du coulant argentin de quelque ruiſſelet
Ils vont faiſant l'amour & ſe lauent de laict.
Vn petit creſpe noir en ſe friſant cotonne
Autour de ſon menton, & fait vne couronne
A l'vne & l'autre ioue, aboutiſſant ainſi
Que les bords d'vn iardin ſurſemé de ſouci,
De thym, de mariolaine, & de fleurs embaſmees
De main induſtrieuſe artiſtement ſemees,
Dont l'amas bigarré d'vne moiſſon de fleurs
Va parfumant noſtre air de leurs ſouefues odeurs.
Le coral ſoupirant de ſes leures mollettes,
Ainſi que le bouton des roſes vermeillettes
A l'œil à demi-clos, qui s'entr'ouure au matin,
Le ſouris de l'Aurore & l'honneur du iardin,
Ou le lis eſpani, dont la fueille embaſmee
Va diſtilant le myrrhe en ſa bouche ſucree.
Ses beaux doigts delicats, potelez, ronds & longs,
De pierres de valeur en cent & cent façons
Affiſes en or fin ſur la molle iointure
Se monſtrent à mes yeux, chef-d'œuure de Nature.

Son ventre eſt auſſi blanc que l'yuoire poli,
Marqué ſur le milieu d'vn ſaphir embelli,
Douillet & potelé : ſes gréues compaſſees
Comme de marbre blanc deux colonnes dreſſees,
Et miſes proprement ſur vne baſe d'or :
Sa façon gracieuſe, & ſon regard encor,
Son port, ſa maieſté, ſa taille haute & droite
Apparoiſt deſſus tous de grace auſſi parfaite
Que le tronc haut & droit d'vn cedre verdiſſant,
Qui ſur le mont Liban va le chef heriſſant.
Sa bouche & ſon palais ne parlent rien que roſes,
Ne ſoupirent que lis & fleurettes écloſes :
Bref il eſt tout parfait, & n'y a rien en luy
Qu'on puiſſe deſirer, tant il eſt accompli.
Auſſi c'eſt mon Eſpous, mon cœur, ma chere vie,
Mon mignon, mon deſir, qui m'a l'ame rauie :
C'eſt mon ami, c'eſt luy, fillettes de Sion,
Bien vous le connoiſſez & ſçauez bien ſon nom.

LES FILLES DE SION.

Mais où s'eſt-il perdu, ô belle entre les belles?
Dy-nous en quel deſtour, ou en quelles ruelles
Il s'eſt ſi promptement derobé de tes yeux,
Où il s'eſt eſcarté, quelle part, en quels lieux :
Nous irons auec toy, te ferons compagnie,
Pour chercher l'amoureux qui ſe perd de s'amie.

ECLOGVE VI.

IESVS-CHRIST deſcend vne autre fois au iardin odoriferant de ſon Egliſe, ſe paiſt du gracieux parfum de ſa parole: puis eſtant aſſeuré de ſon amour, fait vne naifue deſcription de ſes beautez.

L'ESPOVSE.

NYMPHES, mon cher Eſpous eſt entré ce matin
Au petit poinct du iour ſeulet en mon iardin,
Non, ne le cherchez plus, il vient cueillir les roſes
Dans ce parc emaillé de mille fleurs écloſes,
Dans ce iardin fleuri, qui d'vn air ſouef & dous
Nous parfume, odoreux, & nous embaſme tous:
A fin qu'en ce verger plaiſant & delectable
Il ſe paiſſe à ſouhait de ce fruit deſirable,
Et pille, bienheureux, de ſes beaux doigts polis
L'odorante moiſſon des roſes & des lis.
Ie ſuis ſienne, il eſt mien, & d'vne meſme flame
Doucement dedans nous bruſle l'vne & l'autre ame:
Il ſe paiſt, amoureux, de la ieune blancheur
Des beaux lis ſurſemez d'vne ſouefue douceur.

L'ESPOVS.

M'amie a plus de grace en ſon port venerable
Que Thirſe la gentille: elle eſt plus honorable,
Et porte ſur le front trop plus de maieſté
Que n'eut onc de Sion la ſuperbe cité:
Elle a dedans ſes yeux vne force animee,

Telle que la fureur d'vne vaillante armee
Qui marche rang à rang en eſcadrons quarrez,
Enſeigne deſployee, & ſoldats bien parez.
Hà ie bruſle d'amour! hà ie bruſle, ma belle!
Deſtourne tes beaux yeux, qui font que ie chancelle
Esblouy de leur grace & de leur viue ardeur,
Tant me rendent honteux, & m'abaiſſent le cueur.
Ton cheueu creſpe & long en treſſes blondiſſantes
Reſemble au poil friſé de ces Chéures paiſſantes
Enſemble d'vn beau rang ſur le mont Galadin :
L'yuoire de tes dens, à ce troupeau benin
Qui marche flanc à flanc, quand reuenant de l'onde
Il porte la toiſon nette, polie & blonde,
Ayant de ſans iumeaux touſiours le ventre plein,
Sans que iamais il ſoit ou ſterile ou brehain.
Sous les flots annelets de ta blonde creſpine
S'entreuoit ſur ta face vne couleur pourprine,
Ainſi qu'vne grenade au premier temps nouueau
Porte vn blanc deſtrampé de rouge ſur la peau.
I'ay dedans mon ſerrail quatre vingts Concubines,
En leur ieuneſſe tendre & belles & poupines,
Et des Roynes ſoixante en leur premiere fleur,
Belles comme le iour : i'ay des filles d'honneur
Vn nombre non fini : mais ma ſœur toute belle
Eſt la perfection, l'vnique colombelle,
La grace de ſa mere, & le chois plus parfaict
De celle dans le bers qui luy donna le laict.
Les filles de Sion ont veu mon amoureuſe,
Les Roynes l'ont priſee & ditte bien-heureuſe,
Les femmes l'ont vantee, & luy faiſant honneur
Toutes enſemblément ont loué ſa grandeur.

LES FILLES DE SION.

Mais dites ie vous pry, dites-nous qui eſt celle
Qui paroiſt à nos yeux, & ſe monſtre auſſi belle

Que l'Aurore qui ſort de ſes rideaux pourprez
Pour allumer le iour de ſes rayons dorez?
Auſſi belle en ſon teint que la chaſte courriere
Qui court au grand galop par la noire carriere?
Exquiſe en ſes beautez & en ſon teint vermeil
Autant qu'au plus beau iour les rayons du Soleil?
Graue en ſa maieſté, en port & en parolles,
Ainſi qu'vn eſcadron fourny de banderolles,
D'enſeignes, de guidons & de ſoldats guerriers,
La gloire de l'armee & le pris des lauriers?

L'ESPOVSE.

Or ie ſuis deſcendue en ce lieu de plaiſance,
Au iardin amoureux, pour voir la ieune enfance
Des boutons auancez, & voir ſi le bourgeon
Auoit laiſſé ſa bourre & ietté ſon cotton:
Pour voir ſi le reiet de la vigne mollette
Pouſſoit ſa belle fleur, ſi la branche tendrette
Des ieunes grenadiers floriſſoit boutonné
Pres ce ruiſſeau, de fleurs & d'herbe couronné.
Mais voulant approcher, vne voix redoublee
Comme de mon ami, m'appellant m'a troublee
Et rompu mon deſſein: lors ie double le pas
Pour retrouuer celuy qui de ſes doux appas
A mon ame charmee, & pleine d'alaigreſſe
Ie cours deçà delà d'auſſi prompte viſteſſe
Que les coches dorez de roue & de limon
Du Roy Aminadab, roulent ſur le ſablon.

L'ESPOVS.

Retourne Sulamithe, & me monſtre ta face,
Que ie contemple, heureux, & tes yeux & ta grace.

LES FILLES DE SION.

Es yeux de Sulamith' que verrez-vous ſinon
La guerriere fureur, comme d'vn bataillon
Ondoyant tout ainſi qu'vne troupe aſſemblee
Qui trepigne en dançant d'vne douce meſlee?

ECLOGVE VII.

En ceſte Eclogue eſt vne autre deſcription des particulieres beautez de l'Egliſe, enrichies de comparaiſons rares & diuinement appropriees aux perfections d'icelle.

L'ESPOVS.

NOBLE & gente Princeſſe, & de beauté diuine,
Que ton alleure eſt graue & ta chauſſe poupine
Aſſiſe proprement dedans ton eſcarpin,
A l'endroit du genoil où la cuiſſe prend fin!
La iointure eſt ſi iuſte, & ſi bien emboitee,
Qu'on diroit proprement eſtre vne œuure taillee
De quelque grand ouurier, tant elle eſt au mouuoir
Et mignarde, & gentille, & gracieuſe à voir.
Ton nombril delicat, qui ſert comme d'vn centre
Sur vn arc arrondi, marque de ce beau ventre,
Reſemble à la rondeur d'vn vaſe fait au tour,
Touſiours plein de parfum & de fleurs à l'entour.

Ton ventre potelé, douillet, graſſet, reſemble
Au monceau de fourment en rondeur mis enſemble,
Remparé tout autour de beaux lis blanchiſſans,
Qui couronnent ce rond hauſſé entre deux flancs.
Le petit mont iumeau de tes deux mammelettes
Semblent deux petits Fans, qui parmi les fleurettes
Folâtrent à l'enuy. L'yuoire blanc & mol
Qui flotte à menus plis par deſſus ton beau col,
Eſt ſemblable à la tour en rondeur eſleuee,
Toute d'yuoire blanc richement acheuee.
De tes yeux languiſſans le clair & doux rayon
Reſemble au beau cryſtal des fontaines d'Hesbon,
Qui vont lechant, mouillant la porte plus ſecrete
Des murs de Bathrabin d'vne onde argentelette.
Le profil de ton nez eſt ſemblable à la tour
Aſſiſe au mont Liban, qui découure à l'entour
La ville de Damas & les champs de Syrie.
Ton chef paroiſt ainſi que la cyme florie
D'oliuiers palliſſans du grand mont Carmelin.
Comme les bords frangez d'vn bord eſcarlatin
Ton poil eſt recreſpé en treſſes vagabondes,
Ondoyant tout ainſi que le coulant des ondes,
Qui court par les replis de ſes canaux retors.
M'amie eſt toute belle & dedans & dehors :
Ce ne ſont que plaiſirs, ce ne ſont que blandices,
Qu'amitié, que douceur, que beautez, que delices.
Sa taille haute & droitte eſt comme vn grand palmier
Sur la foreſt branchue haut eſleué dans l'air :
Ses tetins pommelez d'vne enfleure iumelle
Sont douillets tout ainſi qu'vne grape nouuelle :
La bonne odeur qui part de tes léures, mon cueur,
Auſſi douce à ſentir que la plaiſante odeur
Et le flair doucereux que rend la pomme franche
Sans fueilles iauniſſant meure deſſus la branche.
Le nectar ſauoureux qui coule de ta vois

Eſt comme la liqueur de ce bon vin Gregeois,
Que l'on donne à l'ami, & qui la léure tarde
Et peſante des vieux rend ſouple & babillarde.

L'ESPOVSE.

Ie ſuis à mon ami, & mon ami eſt mien :
Son plaiſir eſt le mien, & le mien eſt le ſien.
Sus dõc mon cher Eſpous, ſortons, il n'eſt que d'eſtre
Eſlongné de la ville en quelque lieu champeſtre :
Demeurons au village, & nous leuons matin
Pour mieux prendre le frais : entrons dans le iardin
Pour voir ſi le bourgeon de la vigne tendrette
Auance d'eſpanir ſa petite fleurette,
Comme le grenadier, & voir en ce temps beau
De la terre & des bois l'enfantement nouueau.
Là de mille baiſers ie ſouleray ton ame,
Là ie te donneray, prodigue de ma flame,
De mon ſein blanchiſſant l'vn & l'autre tetin,
Et l'honneur floriſſant de mon petit iardin :
Là ie te donneray & fleurs & fruits encore.
Deſia deuant noſtre huis floriſt la mandragore,
Et reſpand ſes odeurs ſous les tiedes ſoupirs
Et le doux euentail des ailes des Zephyrs.
I'ay des pommes auſſi, & vieilles & nouuelles,
Que ie garde pour toy, iaunes, groſſes & belles :
Si ce preſent au moins, comme de petit pris,
Mon cœur, mon cher Eſpous, ne te vient à meſpris.

ECLOGVE VIII.

En ceſte Eclogue l'Egliſe deſire IESVS-CHRIST eſtre comme ſon ieune frere, à fin qu'auecques plus de liberté elle puiſſe eſtre inſtruitte de ſa parolle.

L'ESPOVSE.

FVSSES-TV, mon Eſpous, comme mon petit frere,
Suçant dans le giron le tetin de ma mere,
A fin que plus ſouuent pour ma flamme appaiſer,
Ie peuſſe deuant tous librement te baiſer,
Pour n'eſtre blaſonnee, & qu'vne belle excuſe
Tint noſtre feu couuert ſous vne douce ruſe :
Lors tu viendrois content & libre en la maiſon
De ma mere, enſeigner ma premiere faiſon
Des graces que la vierge en ſa ieuneſſe tendre
Doit ſuyure bien appriſe, & chaſtement apprendre.
Là de ce vin confit tu beurois, amoureux,
Et de mon grenadier le ſurmouſt ſauoureux :
Là ſous mon chef laſſé ſouuent ta main ſeneſtre
Douce ſe gliſſeroit, m'embraſſant de la deſtre.

L'ESPOVS.

Ce pendant que m'amie eſt en ſon doux repos,
Et que pour mieux le prendre elle tient les yeux clos,
Filles, ie vous ſupply que point on ne l'eſueille
Du ſommeil doux & lent, iuſqu'à tant qu'elle vueille.

LES FILLES DE SION.

Mais qui eſt celle-là ſous ces ombrages verts,
Pleine de doux parfum, qui monte des deſerts
Deſſus ſon cher Eſpous mollement appuyee?

L'ESPOVS.

C'eſt deſſous ce pommier que ie t'ay réueillee,
Deſſous l'ombre duquel ta mere te conceut
Et accoucha de toy : pommier gentil, qui fut
Le fidele teſmoin de nos flammes ſecretes,
Et des baiſers mignards de nos léures mollettes.
Graue-moy dans ton cœur comme vn image beau
Mignonnement taillé dans le fond d'vn anneau,
Ou le braſſelet d'or qui ton bras enuironne :
Car ainſi que la mort, l'Amour entiere & bonne
A la main dure & forte, & ſur nous a pouuoir,
Des hommes le vainqueur. Comme vn ſepulchre noir
Qui nous embarque tous, dure eſt la ialouſie :
C'eſt vn braſier ardant, c'eſt vn feu qui prend vie,
Et s'amorce & s'allume, & s'accroiſt peu à peu.
L'eau ne ſçauroit eſteindre ou amortir ce feu :
Les grands flots de la mer, ny les eaux des riuieres
Ne le pourroyent noyer, tant ſont fortes & fieres
Les flammes de l'Amour : l'Amour ne cede à rien.
Si quelqu'vn me donnoit ſa cheuance & ſon bien,
Il n'auroit pas de moy l'amour que ie ſoupire :
I'aurois meſme à deſdain le ſceptre d'vn empire.

L'ESPOVSE.

Nous auons vne ſœur petite & ieune d'ans,
Qui ne découure encor la fleur de ſon printemps,
N'ayant point de tetin, mais ieune, tendre & belle :
Lors que viendra le iour qu'on tiendra propos d'elle
Pour luy dõner Eſpous, qu'en ferons-nous, ma ſœur?

LES FILLES.

Si c'eſt vn mur d'airain, ferme, fort & bien ſeur,
Vn beau palais d'argent edifirons ſur elle :
Et ſi c'eſt vn portail, d'vne planche immortelle
De cedre bien choiſi, nous la fortifirons.

L'ESPOVSE.

Ie ſuis le mur d'airain, mes tetins beaux & ronds
Comme petites tours : auſſi dans la lumiere
De ſes yeux languiſſans ie ſuis l'auant-courriere,
Et celle qui au monde a retrouué la paix.
Ce grand Roy Salomon eſt ſeigneur pour iamais
Dedans Bathalamon d'vne vigne tres-belle
Qu'il a baillee en garde, & chacun doit pour elle
Mille pieces d'argent à payer chacun an.

L'ESPOVS.

La vigne eſt toute à moy, & mon œil gardien
Touſiours veille ſur elle & l'a priſe en ſa charge :
I'y commande touſiours, & I'ay deſſous ma targe.

LES FILLES.

Auſſi pour le raiſin tu reçois tous les ans
Mille pieces d'argent, & les gardes deux cents.

L'ESPOVS.

Belle, de ce verger gardienne fidelle,
Par les ſons redoublez de ta voix immortelle
Tu as derobé l'ame à ce peuple voiſin :
Fay donc que ie l'entende, & que ce beau iardin,
Ces plaines & ces monts, & ce touffu bocage
Ne s'anime ſinon de ce plaiſant ramage.

L'ESPOVSE.

Fuy toſt, mon bien aimé, d'vn pié prompt & leger,
Auſſi viſte qu'vn Daim ou vn Fan bocager,
Broſſant, fuyant, courant, par ces foreſts ramees
De cedre & de cyprés aux gommes embaſmees.

FIN DES ECLOGVES SACREES.

LES

APPARENCES CELESTES

D'ARAT.

LES

APPARENCES CÉLESTES

D'ARAT,

POETE GREC. (1)

PAR le grand Iupiter il nous faut commencer:
Iamais ſans eſtre dit ne le deuons laiſſer,
Nous hommes d'icy bas. La grande & large plaine
De l'ecumeuſe mer de Iupiter eſt pleine,
Les cours & les marchez de Iupiter ſont pleins,
Les chemins & les ports, & nous pauures humains
Touſiours auons beſoing du ſecours de ſa grace
Quelque part que ſoyons, car nous ſommes ſa race.

1. Sauf quelques fragments insérés dans la seconde Journée de la Bergerie (Voir t. II, p. 249 et suiv.), la traduction des *Apparences* d'Aratus n'a point été imprimée du temps de Belleau; elle fut trouvée après sa mort parmi ses papiers, à peine revue et encore incomplète, et publiée pour la première fois dans l'édition posthume de 1585. Le poème d'Aratus, fort en honneur dans l'antiquité, avait été traduit déjà par Cicéron, puis par Avienus, poète latin du Bas-Empire.

Il eſt doux & benin : c'eſt luy qui prend le ſoing
Aux hommes de monſtrer ce qui leur eſt beſoing.
C'eſt Iupiter, c'eſt luy qui réueille & radreſſe
Les peuples au trauail languiſſans de pareſſe,
D'vn froid morne engourdis, leur faiſant ſouuenir
Qu'il faut en trauaillant nourrir & ſouſtenir
Ceſte mortelle vie, & que la nourriture
Eſt le ſeul entretien de l'humaine nature.
C'eſt ce grand Iupiter qui la courſe des ans
Retranche par ſaiſons, & remarque les temps
Pour accoupler ſes bœufs, caſſer la motte oiſiue
A grands coups de hoyau, clorre de haye viue
Et dechauſſer l'entour des petits arbriſſeaux,
Et quand il faut ſemer. Par luy les aſtres beaux
Sont fichez dans le Ciel de ſi iuſte ordonnance,
Qu'ils donnent des ſaiſons certaine cognoiſſance.
Puis ſongneux ordonna que les flambeaux eſpars
Des eſtoiles du Ciel de l'an fiſſent les pars,
Qui monſtrent aux humains les ſaiſons annuelles,
A fin que tout renaiſſe en ſuites eternelles,
Fermement aſſeuré ſans iamais varier :
Et pource on le reuere & premier & dernier.
Pere, merueille grande, exauce ma priere,
Grand ſecours aux humains : toy la race premiere,
Pere, ie te ſaluë : & vous ſaluë auſſi,
O Muſes, vous priant de prendre le ſouci
D'accompagner mes vers, & de finir l'empriſe
Que ſans voſtre faueur iamais ie n'euſſe priſe :
Et douces permettez, ne refuſant mes vœux,
Que ie puiſſe chanter les eſtoiles des Cieux.
Or la plus grande part des eſtoiles luiſantes
Se trainent dans le Ciel de toutes parts roulantes,
Et par diuers ſentiers ſe tournent tous les iours,
D'vn mouuoir eternel continuant leur cours :
Mais l'eſſieu ne ſe bouge, & iamais ne ſe tourne,

Ains ſerrément fiché en meſme poinct ſeiourne,
Et ſans point ſe mouuoir ny locher tant ſoit peu,
Mouuant tout, il demeure immobile en ſon lieu,
Tenant de tous coſtez en rondeur amaſſee
La Terre egalement au milieu balancee.
Le Ciel autour de luy porte les aſtres beaux,
Et les tire auec ſoy : deux polaires flambeaux
De l'vne & l'autre part luy font borne & limite :
L'vn iamais ne ſe voit, & l'autre à l'oppoſite
Directement aſſis du coſté Borean,
Se voit haut eſleué par deſſus l'Ocean.

LES OVRSES.

Tout à l'entour de luy deux Ourſes eſtoilees
Roulent enſemblément, pource ſont appelees
Par vn autre ſurnom des Grecs, les Chariots :
L'vne & l'autre touſiours ſe ſouſtenant du dos
Becheuet ſur les flancs, les teſtes abaiſſees,
Eſpaule contre eſpaule à rebours renuerſees.
S'il eſt vray que dans Crete elles furent és Cieux,
Du vouloir de Iupin, miſes entre les feux
Des aſtres flamboyans : car par leur diligence
Fut celé Iupiter encor en ſon enfance,
Et mis au plus profond de l'antre Dictean,
De l'antre bien fleurant pres le mont Idean,
Où par le cours d'vn an les Dicteans Curetes
Nourriſſant ceſt enfant, les empriſes ſecretes
Tromperent de Saturne : & pource le ſurnom
De l'vne eſt Cynoſure, & l'autre prend le nom
D'Helice, dont les Grecs pour ſeurement conduire
Deſſus les flots marins le cours de leur nauire,
Prennent grande aſſeurance, & la Phenice gent
Suit l'autre & ſe conduit par elle ſeulement,

Se confiant du tout en ſa flamme eſtoilee
Pour trauerſer ſans peur la grand' plaine ſalee.
Mais Helice plus grande apparoiſt ſur la nuict,
Son luſtre eſt pur & net & clairement reluit :
Et l'autre eſt plus petite & plus lente & debile,
Mais aux ſages nochers plus ſeure & plus vtile :
Toute d'vn moindre tour elle va s'eſlançant.
Et le Sidonien deſſus la mer dreſſant
Vn voyage lointain, ne vogue que par elle,
La retenant touſiours pour ſa guide fidelle.

LE DRAGON.

Entre ces deux on voit, ainſi que le coulant
D'vn fleuue recourbé va ſon onde roulant,
Le Dragon en longueur preſque non meſuree
Trainer à longs replis ſon eſchine doree,
Merueille eſpouuentable : or de ſon ply gliſſant
D'vn & d'autre coſté les Ourſes vont naiſſant,
Qui du noir Ocean craignent l'onde écumante :
L'vne il tranche du bout de ſa queuë ondoyante,
Puis entrecoupe l'autre en ſes plis tortûment
Où le bout de ſa queuë aboutiſt droitement,
Et finiſſant repoſe à la teſte d'Helice.
Cynoſure a le front où ce Dragon ſe pliſſe,
Puis autour de ſa teſte il tourne flamboyant,
Et gliſſe iuſqu'au pié de l'eſpine ondoyant :
Puis reprenant ſa courſe il refuit en arriere,
Et non en ceſte part ſeulement ſa lumiere
D'vne eſtoile reluit, ny deſſus le fourcy,
Mais ſur les temples deux, & deux belles auſſi
Brillent dedans ſes yeux, & vne autre plus baſſe
Le bout de la machoire en ſes rayons embraſſe
De ce monſtre hideux, qui la teſte du tout
Recourbe encontre bas, & la met ſur le bout

De la queuë d'Helice, & de trauers la couche :
Mais tout le coſté droit du temple & de la bouche
Deſſus le meſme bout eſt droitement és Cieux,
Où la teſte ſe bagne & ſe pert de nos yeux :
De ceſte part auſſi le leuant peſle-meſle
Enſemble le couchant s'entreſuyuant ſe meſle.

L'AGENOILLÉ.

Voiſin de ce Dragon vn image eſtoilé,
Figurant le portrait d'vn homme trauaillé
Et preſſé ſous le faix, ſe retourne & ſe vire :
Son vray nom proprement on ne ſceut iamais dire,
Ny moins l'occaſion qui cauſe le malheur
Qui touſiours le retient ſuant ſous le labeur :
Le vulgaire pourtant l'Agenoillé l'appelle,
Courbé ſur ſes genoux, comme cil qui chancelle
Et qui boiteux flechiſt le iarret en marchant.
Nous le voyons chetif les deux mains eſpanchant
De l'vne & l'autre eſpaule eſtendant la braſſee
Tant qu'ell' peut çà & là au Ciel eſtre eſlancee,
Puis du bout du pié droit va le milieu froiſſant
De la teſte au Dragon en cent plis tortiſſant.

LA COVRONNE.

En ce meſme canton, voy comme la Couronne
La marque de Bacchus flamboyante rayonne,
Et le beau luſtre d'or de ſa flamme reſpand :
Voy comme elle ſe tourne, où l'eſpaule s'eſtend
Sur le dos recourbé de l'image laſſee,
Le fidele teſmoing d'Ariadne laiſſee
Pour gage de ce Dieu, qui la fiſt dans les Cieux
Luire de ſes amours vn flambeau radieux.

LE PORTE-SERPENT.

Doncques ceſte Couronne eſt voiſine & s'arreſte
Au dos du Genoiller, qui le haut de ſa teſte
Poſe droit ſur le front du grand Porte-Serpent :
Par elle cognoiſtras que ſa flamme il eſpand,
Et qu'il la monſtre au Ciel clairement apparante :
Puis l'vne & l'autre eſpaule apparoiſt rayonnante
Sous la teſte courbee, ainſi que le flambeau
De la Lune ſe monſtre en ſon croiſſant nouueau :
Mais ſes mains ne ſont pas entierement egales,
Et n'ont pas à ſouhait les flammes liberales,
Mais lentement courant ſe monſtre leur ſplendeur
Foible, lente & debile, & de petite ardeur.
On les voit toutesfois, & ne ſont ſi legeres
Qu'ils ne monſtrent au Ciel leurs petites lumieres.
Le Serpent les trauaille, & de ſes plis retors
Du grand Porte-Serpent ceint le milieu du corps,
Qui ne tremble pourtant, mais plein de hardieſſe,
Fermement aſſeuré, des deux piez foule & preſſe
De l'ardant Scorpion, monſtre vrayment hideux,
A grands coups redoublez, l'eſtomach & les yeux.
Par l'vne & l'autre main le Serpent s'entortille
Et ſe gliſſe en roulant, mais la dextre gentille
Le ſerre au plus menu où il va finiſſant,
Et la gauche à l'endroit où il va groſſiſſant :
Puis va lechant le bout de ſes larges machoires
La Couronne eſtoilee : & ſous les traces fieres
De ſes plis ondoyans, chercheras eſpandus
Les piez du Scorpion, grands & longs eſtendus,
Qui ne paroiſſent point, car leur flamme eſcoulee
Se couue ſous les plis du Serpent recelee.

L'OVRSE-GARDANT.

Au derriere d'Helic', voy puis l'Ourſe-Gardant,
Reſſemblant au cocher qui ſon char va guidant :
On l'appelle Bouuier, parce qu'il ſuit la courſe
Et qu'il ſemble trainer le chariot de l'Ourſe.
On le voit tout entier, mais vn aſtre plus grand
Sur les autres reluit & roule ſous le flanc
A l'endroit proprement où ſe ioint ſa ceinture :
Ceſt aſtre dans le Ciel eſt ſurnommé l'Arcture.

LA VIERGE.

Sous les pieds du Bouuier voy la Vierge ſacree,
La Vierge à l'œil benin, noble race d'Aſtree,
Qui branſle dans ſa main vn eſpy flamboyant
A la teſte doree & au crin ondoyant.
Ou que du vieil Aſtré ſoit ſa race premiere,
Qu'on vante auoir eſté des vieux aſtres le pere,
Ou que d'vne autre part ſoyent ſes premiers ayeux,
En repos aſſeuree elle habite les Cieux,
Humble, tranquille & douce : encores qu'on la tienne
Auoir fait quelquefois ſa demeure ancienne
En ceſte terre baſſe, & n'auoir dedaigné,
Deeſſe qu'elle eſtoit, d'auoir accompagné
Les hommes en tous lieux, leur eſtre ſecourable,
Venir au deuant d'eux, ſe rendre compagnable
Aux femmes, aux vieillars, & en toute douceur
L'equité & la loy leur engrauer au cœur :
Librement ſe meſlant en la troupe mortelle,
Encores que de race elle fuſt immortelle.
On l'appelloit Iuſtice : elle de toutes parts
Dedans vn carrefour aſſembloit les vieillards,
Au milieu d'vne rue, hors & dedans les villes,

Et au peuple ignorant monſtroit les loix ciuiles.
Celuy vrayment eſtoit en ce bel âge d'or
Trois & trois fois heureux qui ne voyoit encor
Ny diſcord ennemi, ny procés, ny querelle :
La palliſſante peur, ny la peine cruelle,
La rage & la fureur, le trouble & les debats,
N'animoyent point encor les mutins aux combats :
Chacun viuoit heureux, car le fer ny l'enuie
Ne troubloit le repos des douceurs de la vie.
On n'auoit point encor, à force de ramer,
Roulé deſſus les flots de l'ecumeuſe mer,
Ny fouillé dans le ſein des mines non trouuées :
Des hauts pins esbranchez les tronches my-cauees
Encor n'auoyent trainé le palliſſant nocher
A combatre l'orage, ou les flancs d'vn rocher,
Ou pour ſe pendre aux flots dans la nef voyagere,
A fin de butiner ſur la riue eſtrangere.
On n'auoit iamais veu monſtres dedans les eaux,
Encores ſous le ioug ne fouffloyent les toreaux,
Ny le ſoc argenté ne ſillonnoit la plaine
Qui de ſon gré portoit ſa cheuelure pleine
De beaux eſpics creſtez, & feconde en tout temps
Se monſtroit à nos yeux groſſe d'vn beau Printemps.
Donc en ce ſiecle d'or, ceſte ſainte Deeſſe,
Le fidelle entretien & l'vnique maiſtreſſe
Du peuple & des citez, en chacune ſaiſon,
Liberale, verſoit aux hommes à foiſon
Toutes ſortes de biens, comme celle qui donne
Iuſtement ce qu'il faut à chacune perſonne :
Et demeura çà bas tant que l'âge honoré
Nourrit dedans ſon ſein ce beau tige doré.
Mais depuis que la terre alterant ſa nature,
De ce noble metal eut changé la teinture
Palliſſante en argent, plus ne voulut hanter
Les cours ny les citez, moins encor frequenter

Ainſi qu'elle ſouloit ceſte race ſeconde,
Et plus ne ſe rendoit familiere en ce monde :
Mais bien peu ſe monſtrant, pleuroit les héritiers
Auoir ſi mal ſuyui la trace des premiers.
En ceſt âge pourtant ſa face venerable
Se monſtroit quelquefois au peuple fauorable,
Mais non pas ſi ſouuent, & la maligne gent
Du tout n'abandonnoit en ce ſiecle d'argent.
Quelquefois ſur le ſoir lors que la nuit muette
Auoit couuert les champs ſous ſon æle brunette,
Solitaire & penſiue ayant la larme à l'œil,
Venoit d'vne montagne ou du haut d'vn eſcueil,
Et de voix effroyable accuſoit la malice
Des hommes desbordez à l'abandon du vice,
Et noire de courroux, le ſourcy rabaiſſé,
Le viſage couuert, du beau ſiecle paſſé
Regretoit les vertus, ſe meſlant en la preſſe
Sans luy porter faueur ny luy faire careſſe.
Puis ſi toſt qu'elle auoit de propos irritez
Comblé de toutes parts les plus grandes citez,
Triſte les accuſoit de leur meſchante vie :
« Plus vous ne me verrez, ores qu'ayez enuie
(Diſoit-elle en pleurant) bien ſouuent de me voir,
Et de baiſer mes pas à fin de me r'auoir.
Hà Dieux, que voſtre race eſt vrayment empiree
Depuis que ie laiſſé ſeulement la doree!
Faut-il qu'en empirant tout doiue ainſi marcher,
Forcé par le Deſtin qu'on ne peut retrancher!
Les bons peres dorez que i'honore & ie vante,
Apres eux ont laiſſé vne race mechante,
Vn ſiecle depraué tel que nous voyons or,
Et vous en laiſſerez vn autre pire encor.
Lors la guerre cruelle armera les prouinces,
Armera les citez & Princes contre Princes :
Lors naiſtront les douleurs & les meurdres nouueaux,

Et de ſang ennemy couleront les ruiſſeaux. »
Puis ayant dit ces mots, retournoit forcenee
Se cacher dans les monts, la face deſtournee,
Seulette s'eſgarant du peuple qui çà bas
Beant la regardoit, à l'œil ſuyuant ſes pas.
Or ſi toſt que de mort la fatale ordonnance
Les eut mis au tombeau, autres prindrent naiſſance
Pires que les derniers, car en naiſſant ſoudain,
O cruel changement! naſquit l'âge d'airain.
Alors le fer trenchant ſur l'enclume forgerent
Et la meurdriere lame en eſtoc allongerent,
La lame voyagere, & leurs ſanglantes mains
Trancherent en morceaux, le ſupport des humains,
Les toreaus laboureurs, pour leurs bouches gourmãdes
Et pour ſouiller l'appreſt de leurs tables friandes.
Depuis, ceſte Deeſſe a conceu dans ſon cœur
Encontre les mortels la haine & la rancœur,
Et vola dans le Ciel deſpite & dedaigneuſe,
Choiſiſſant ſa demeure, où par la nuict ombreuſe
Aux hommes ſe fait voir entre les aſtres beaux,
Voiſine du Bouuier aux lumineux flambeaux.
Elle a d'vn aſtre beau les eſpaules dorees
Deuers le droit coſté des æles peinturees
Qu'elle a deſſus le dos : c'eſt l'Auant-Vandangeur,
De lumiere pareille & pareille grandeur
Que celle qui ſe voit par la noire carriere
Sur la queuë d'Helice eſpandant ſa lumiere.
Ceſte eſtoile eſt ardante, & les autres auſſi
Qui ſont voiſines d'elle : & voyant celles-cy
Des autres ne t'enquiers, car vne autre s'enflamme
Au deuant de ſes pieds, qui va iettant ſa flamme
Grande, gentille & belle : vne autre luit deſſous
Son eſpaule, vne aux flancs, vne ſous les genous.
Toutes les autres ont leurs flammes languiſſantes
Deſſous vn voile obſcur moyennement luiſantes,

Comme troupe inutile, ayant peu de ſplendeur,
Et roulent dans le Ciel ſans tiltre & ſans honneur.

LES IVMEAVX.

Puis les aſtres beſſons des Iumeaux font leur courſe,
Et tiennent leur ſentier à la teſte de l'Ourſe.

LE CANCRE.

Et le Cancre eſcaillé ſe courbe ſous ſes flancs.

LE LION.

Et ſous ſes pieds fourchus les feux eſtincelans
Du Lion heriſſé viuement apparoiſſent,
Où les ſentiers plus chauds & les traces renaiſſent
Du Soleil flamboyant, quand les ſillons tous nus
Se monſtrent deſpouillez de leurs épics grenus,
Alors que le Soleil par l'ardante colere
Du Lion aux longs crins fait ſa courſe legere.
Volontiers en ce temps ſur les flots écumeux
Les vents Eteſiens d'haleinemens fumeux
Peſle-meſle accouplez, & pourſuiuant leur route,
Courent bruyant, ſifflant de violence toute.
Et lors n'eſt aſſeuré dedans les creux vaiſſeaux
A doubles auirons ramer deſſus les eaux :
Et voudrois en ce temps pour deſtourner la charge
D'vn orage mutin, que mon vaiſſeau fuſt large.
Le pilote s'en garde, & qu'il tienne ſouuent
La main au gouuernail, ferme contrè le vent.

LE CHARTON.

Puis s'il te plaiſt de voir la flamme qui reſide
Belle dedans le Ciel, du Charton porte-bride,

Du Charton eſtoilé, pour bien la conceuoir
De la Chéure il te faut la ſouuenance auoir,
Et des petits Cheureaux, qui de face hayneuſe
Regardent les nochers ſur la mer eſcumeuſe
Palliſſans de frayeur, ſur les flots eſtendus
Les vaiſſeaux affondrez & les hommes perdus.
Ce Charton ſe voit tout à face deuoilee
Vers le gauche coſté des Iumeaux aualee,
Se clinant contre bas, & tourne vis-à-vis
De la hure d'Helice où ſon viſage eſt mis.
Sur l'eſpaule gauchere il retient attachee
Le flambeau conſacré de la Chéure panchee,
De celle qui donna gracieuſe à teter
De ſa mammelle douce à ce grand Iupiter :
Les Souprophetes ſaints l'appellent Olenie.
Elle eſt fort apparente, & de luſtre garnie,
Mais au ioinct de la main la lumiere & le feu
Des Cheureaux obſcurcis ne paroiſt que bien peu.

LE TOREAV.

Plus cherche du Toreau la figure attachee
Pres les pieds du Charton, ſur le ventre couchee :
Il porte furieux deux cornes ſur le front,
Cornes à poinctes d'or, qui terrible le font.
Par beaucoup de moyens tu le pourras cognoiſtre :
Car par les clairs flambeaux il ſe fait apparoiſtre
Haut la teſte leuee, & marquee en cent lieux
D'vn & d'autre coſté de flambeaux radieux,
Qui roulent à l'entour, & figurent l'audace
De ce Toreau courbé & de ſa belle face.
Les Hyades ont nom : on les cognoiſt aſſez
Par tout ceſt Vniuers, car les feux ramaſſez
Sur le front du Toreau aux cornes flamboyantes,
Les font voir dans le Ciel clairement apparantes.

Vne eſtoile ſans plus ſur le gauche coſté
Tient le bout de la corne, & ſur elle eſt planté
Le pié droit du Charton, qui enſemble ſe roule :
Seulement le Toreau en deſcendant ſe coule
Plus viſte en Occident, & ſe haſte inegal,
Mais tous deux au leuer marchent d'vn pas egal.

CEPHÉ.

Ie ne tairay pourtant la race miſerable
De l'Iaſin Cephé, car ſon nom venerable
Et ſa noble maiſon vint le Ciel habiter,
Comme race couſine à ce grand Iupiter.
Il eſt contre le dos de l'Ourſe Cynoſure,
Eſtendant les deux mains, & la meſme meſure
Qu'on voit depuis le bout de la queüe en longueur
S'eſtendre iuſqu'aux pieds, eſt pareille en largeur
A l'eſpace qu'on voit meſurer la paſſee
De l'vn à l'autre pié iuſtement compaſſee.

CASSIOPE.

Puis t'eſloignant vn peu de ſon large baudrier,
Du Dragon ondoyant verras le ply premier :
Puis auançant les yeux, Caſſiope dolente
Aux pieds de ſon Cephé chetiue ſe tourmente :
Son luſtre eſt foible & rare, & lentement reluit
Lors que la Lune pleine eſpanche par la nuict
Ses beaux rayons dorez, car ſa flamme eſt petite,
Et petite l'ardeur qui dedans elle habite,
Et les feux mal rangez des eſtoiles qui font
Sa figure obſcurcie, & qui enceinte l'ont.
Et tout ainſi qu'on voit d'vne porte bien ſure
Par le dedans garnie à double fermeture,
L'vn & l'autre corail, & les gonts ſe forcer

A la rencontre fiere, & tous deux repouſſer :
Ces eſtoiles ainſi çà & là reſpandues
Figurent ſon image, eſpaules eſtendues
Et les mains dans le Ciel : on diroit à la voir
Que pour ſa fille encor elle veut ſe douloir.

ANDROMEDE.

En ceſte meſme part ſe retourne offenſee
De triſteſſe & douleur ſous ſa mere agencee
L'image d'Andromede, & ne prens grand ſouci
Pour de nuict conceuoir ſon beau luſtre eſclairci :
Car ſa teſte ſe voit claire, luiſante & belle,
Des eſpaules auſſi la carreure iumelle,
Et de ſon veſtement les replis ondelets,
Et le bout delicat de ſes pieds tendrelets.
Elle eſtend les deux mains, dont le lien ſe traine
Encore dans le Ciel, ſeur teſmoing de ſa peine,
Où ſeront pour iamais en ſignes de ſes plaints
Ses bras d'vn fort lien eſtroittement contraints.

LE CHEVAL.

Sur le chef d'Andromede on voit haut eſleuee
Du Cheual monſtrueux la figure engrauee
Iuſques au bas du ventre : vn bel aſtre commun
La teſte & le nombril du Cheual ioint en vn.
Il porte à ſes coſtez trois eſtoiles roulantes
Iuſques deſſus l'eſpaule egalement diſtantes,
D'vn feu luiſant & beau & de iuſte grandeur.
Il a la teſte morne & de peu de ſplendeur,
Et le trait bruniſſant de ſa longue encolure
Ne ſe voit qu'enfumé d'vne lumiere obſcure :
Mais la derniere eſtoile allume ſon flambeau
Sur ſa machoire ardante, auſſi luiſant & beau,

Et de luſtre auſſi net que les quatre premieres
Qui verſent dans le Ciel leurs gentiles lumieres.
Or ce Cheual ſacré, en ſes viſtes retours
Ne fait des quatre pieds ſa carriere & ſon cours,
Car iuſques au milieu ſa figure portraite
Se finiſt au nombril & ſe voit imparfaite.
Si dit-on toutefois que ce fut ce Cheual
Qui de ſon pié cornu fiſt rouler contreual
Du plus haut d'Helicon vne belle & claire onde
A petits flots ondez d'vne ſource feconde :
Car du haut de ce mont iamais n'euſſent coulé
Les ruiſſeaux argentins, ſi ce Cheual ælé
N'euſt frappé du pié droit ceſte roche alteree,
Qui beante auſſi toſt pouſſa l'onde ſacree
Qu'elle eut ſenti le coup : & furent les paſteurs
Qui vanterent premiers ces iazardes liqueurs,
La fontaine au Cheual, la gentile fontaine,
Qui diſtile & qui ſourd de la roche hautaine.
Le peuple Theſpien habite ce coupeau,
Et n'eſt point eſlongné de ce coulant ruiſſeau :
Mais ce Cheual au Ciel va ſecoüant ſes æles,
Et ſe tourne au milieu des flammes immortelles.

LE BELLIER.

Pres de ce My-Cheual tu verras le ſentier
Et les viſtes retours que paſſe le Bellier,
Pres des cercles plus longs, pouſſé de telle courſe
Qu'en tournãt n'eſt en rien moins pareſſeus que l'Ourſe.
Il a peu de clairté, & ſon luſtre obſcurci
Eſt lent, brun & tardif, & pareſt tout ainſi
Que font les aſtres beaux, lors que la Lune entiere
Va redorant le Ciel de ſa belle lumiere.
Mais marque ſon eſpaule aupres du ceinturon
De la triſte Andromede, il eſt à l'enuiron

Appuyé deſſous elle, où trauerſant il fraye
Au milieu du grand Ciel ſa bruniſſante voye,
La part meſme où l'on voit les bras du Scorpion
Finir, & ſe tourner l'eſtreinte d'Orion.

DELTOTON.

Sous la meſme Andromede eſt mis vn autre ſigne,
Proprement agencé de trois coſtez inſigne,
Dont les deux ſont egaux iuſtement, l'autre non :
Ceſt image eſt des Grecs ſurnommé Deltoton.
Du coſté raccourci, les flammes plus auſtralles
Ainſi que du Bellier n'eſtant brunes & palles,
Se trouuent aiſément, ſe retirant vn peu
Vers le meſme coſté où ſe monſtre leur feu.

LES POISSONS.

En ce meſme canton ſous les cours de Boree
Voy des Poiſſons couplez la lumiere doree :
Toutesfois l'vn des deux eſt plus noble & plus beau
Que l'autre, & de plus pres oit l'orage nouueau
De ce venteux Boree. Ils ſont tous deux enſemble
Eſtroittement couplez d'vn lien qui s'aſſemble
De l'vne à l'autre queuë, & qui ſe ioint en vn.
Ce lien eſt marqué d'vn bel aſtre commun,
Grand, clair, luiſant & beau, & de lumiere belle :
Et ceſte liaiſon Sous-Couarde s'appelle.
L'eſpaule d'Andromede en ſon gauche coſté
Te ſoit pour tout iamais vn vray ſigne arreſté
Du poiſſon Borean, qui tourne & qui chemine
Vers le Septentrion, & de pres l'auoiſine.

PERSEE.

Les deux pieds d'Andromede enſeignent ſon eſpous
Perſee qui ſe tient planté ſous le deſſous

Des talons, qui ſans fin les eſpaules luy preſſent.
Mais ſes feux les plus grands deſſus tous appareſſent
Du coſté de Boree, eſtendant le bras droit,
Hardi l'eſpee au poing, iuſtement à l'endroit
Où ſe ſied Caſſiope, & de plante legere
Se haſte tout poudreux dedans le Ciel ſon pere.

LES PLEIADES.

Pres de ſon iarret gauche, on peut voir le troupeau
Des Pleiades ſerré en vn petit monceau.
Elles ſont à les voir de petite apparance,
Mais entre les humains de fort grande puiſſance.
On les ſurnomme icy les ſept Chemins des cieux,
Or' que ſix ſeulement paroiſſent à nos yeux :
Car iamais d'ici bas eſtoile ne s'eſt veuë
Qui ſe ſoit hors du Ciel deſrobee ou perdue,
Aumoins depuis le temps que nous auons appris
Leur premiere naiſſance & que tels noms ont pris :
Alcyone, Celene, & Electre, & Merope,
Maie la venerable, & Tayette, & Sterope.
Voila les noms des ſept, & eſt ſonge auancé
Dire que la ſeptieſme euſt le Ciel delaiſſé.
Petite eſt leur clairté, & ſont comme en tenebres :
Leurs beaux noms toutefois ici bas ſont celebres,
Parce que ſe leuant le matin & le ſoir
Et tournant dans le Ciel aux hommes ſe font voir.
Iupiter eſt l'autheur de leur vertu connue,
Qui leur a commandé d'aduouer la venue
Et d'Hyuer & d'Eſté, & remarquer le temps
Qu'il nous faut trauailler à labourer les champs.

LA LYRE.

On voit en meſme lieu petitement reluire
Cela que façonna Mercure en vne Lyre

Eſtant dans le berceau, auparauant ſans nom,
Mais qui la fiſt au Ciel d'vn immortel renom.
L'image qui ſe ſied deſſus ſa hanche ernee,
Du genoil gauche atteint ceſte Lyre doree,
Et le haut de ſa teſte & de ſon luſtre beau
Se tourne clairement vis-à-vis de l'oiſeau,
Rendant dedans le Ciel ſa lumiere diuine
Entre l'Agenoillé & la teſte du Cygne.

LE CYGNE.

Cet Oiſeau peinturé de plumes bigarrees,
Va courant dans le Ciel en ces meſmes contrees.
Il a le teint couuert de brunette eſpeſſeur
D'vne part, mais de l'autre il a viue couleur,
Portant l'æle ſemee & aſpre & raboteuſe
D'aſtres petits, mais beaux de clairté lumineuſe.
A voir planer au Ciel ce plumage nouueau
D'vn vol doux & ſerein, il reſemble vn oiſeau.
Il ſe porte de queuë enuers l'autre partie
Où tombe le Soleil, au lieu où ſe manie
La dextre de Cephé, qu'il va contre-abordant
Du bout de l'æle dextre à plein vol s'eſtendant,
Puis l'ongle du Cheual ſe courbe ſous l'autre æle.

LE VERSEAV.

Les Poiſſons vont preſſant ce Cheual qui ſautelle
D'vn & d'autre coſté, & la main du Verſeau
Pres la teſte au Cheual eſtend ſon luſtre beau :
Il ſe leue touſiours apres le Capricorne.

LE CAPRICORNE.

Ce ſigne en ſe leuant panche & courbe ſa corne
Vers Auſtre, où le Soleil tourne & flechiſt ſon cours.

Ne te mets point ſur mer en ce mois, où les iours
Sont ſi courts & faſcheux, & la mer orageuſe,
Par trop longues les nuits, l'Aurore pareſſeuſe,
Or que tremblant de peur tu l'appelles ſouuent
Cruellement traitté de la nuict & du vent :
Car en ceſte ſaiſon les vents & la tourmente
S'eſlancent furieux ſur la mer ecumante
Et pleine de fureur, au temps où le Soleil
Se tourne en Capricorne : vn froid le nompareil
Venant de Iupiter, alors tranſiſt & gelle
Le palle nautonnier qui fremiſt & chancelle.
Toutesfois en tout temps de cent perils nouueaux,
La mer trouble noirciſt deſſous les creux vaiſſeaux :
Et comme les plongeons les mariniers regardent
Du tillac çà & là les vents qui les retardent
D'aborder, mais en vain ſe tournent vers le port,
Et vn petit de bois les defend de la mort.

L'ARCHER.

Or en ce premier mois ayant couru fortune
Sur le dos eſcumeux des vagues de Neptune,
Garde-toy bien encor quand ſur l'arc eſtendu
Et ſur le Tireur d'arc le Soleil eſpandu
Aura ſes feux dorez : venant le ſoir, retire
Soudain, & n'y faux pas, ſur le port ton nauire,
Sans te fier en rien à l'horreur de la nuit.
Le ſigne de ce mois & du temps qui le ſuit
Sera le Scorpion, qui ſur l'heure derniere
De la nuict eſpandra en naiſſant ſa lumiere
Comme enuiron le iour, où l'on voit approcher
Pres de ſon aiguillon le grand arc de l'Archer :
Mais quelque peu de temps auant le Sagittaire
Le Scorpion ſe leue, & le voit-on retraire
Et monter dans le Ciel haut eſleué ſoudain.

On voit au meſme temps & de fort viſte train
Au plus fort de la nuict la teſte à la grande Ourſe
Se porter dans le Ciel d'vne tres-haute courſe.
Alors meſme Orion au petit poinct du iour
En tombant ſe perd tout dans le marin ſeiour.
Cephé depuis la main iuſques aux flancs s'y iette.

LA SAGETTE.

Là plus outre s'eſlance vne ardante Sagette
Toute ſeule & ſans arc, & pres d'elle voiſin
Le Cygne eſtend ſon vol, mais il eſt plus auſtrin.
. . . . . .

LE DAVPHIN.

Pres de là le Dauphin chemine ſur la corne
Et ſur le dos courbé de ce grand Capricorne.
Ce Dauphin eſt petit, & à demi obſcur,
Mais il a deux-à-deux, & de gentile ardeur
Luiſantes ſur le front quatre eſtoiles fort belles:
Et diriez que ce ſont quatre belles prunelles
Eſparſes çà & là droit entre le ſillon
Du Soleil vagabond & le froid Aquilon.

ORION.

Entre Auton & le trac du Soleil, Orion
Obliquement ſe tourne, & biaiſant ſe plie
Sous les pieds du Toreau. Qui le paſſe & l'oublie,
Eſtant belle la nuict, & ne voit eſclairer
Son feu haut eſtendu, point ne doit eſperer
Iettant les yeux au Ciel de voir les autres ſignes
Qui ſont plus excellens & beaucoup plus inſignes.

LE CHIEN.

Sous ſon dos eſleué apparoiſt le grand Chien
Marchant deſſus deux pieds, ſon fidelle gardien.
Il eſt tout moucheté, non toutefois qu'il entre
Tout cler dedans le Ciel, car par deſſous le ventre
Il tire ſur le pers : mais vn aſtre de nom
Violant & bruſlant luy ard ſur le menton.
Il ſeiche & grille tout, & pourtant on l'appelle
L'aſtre qui bruſle & ard d'vne viue eſtincelle.
Quand auec le Soleil il monte en ſa chaleur,
Les arbres mal-fueillus & qui ont peu d'humeur
Ne le trompent iamais : car d'vne eſtrange force
Il penetre au dedans, & des vns perd l'eſcorce
Du tout, des autres non : car il les va gardant,
Et benin les meuriſt des feux qu'il va dardant :
Nous le ſentons de loing quand il fait ſa deſcente.
Le reſte rend clairté plus legere & plus lente,
Et tourne pour marquer & rendre ſeulement
Tous les membres entiers de ce Chien proprement.

LE LIÉVRE.

Sous les pieds d'Orion d'vne courſe legere
Le Liéure touſiours fuit, & le Chien par derriere,
Tout ainſi qu'vn chaſſeur, le haſte & le pourſuit,
Et ſe leue avant luy, & en tombant les ſuit.

ARGON.

. . . . . .
. . . . . .

LES

PROGNOSTIQVES ET PRESAGES D'ARAT,

POETE GREC.

DONCQVES ne vois-tu pas, quãd la Lune nouuelle
Du coſté d'Occident ſes cornes renouuelle,
Qu'elle enſeigne du mois la naiſſance en croiſſant?
Et qu'aux premiers rayons qu'elle va eſlançant
Sur les corps d'ici bas, iuſques à faire ombrage,
Court iuſqu'au iour quatrieme? & puis, que ſon viſage
Se monſtre demy plein ſur le huitieme iour,
Mipartiſſant le mois s'elle a rempli ſon tour?
Bref, en quelque façon qu'elle tourne ſa face,
Elle monſtre du mois le quantieme ſe trace.
Puis les ſignes partis en douze egalement,
Monſtrent la fin des nuits & le commencement:
Signes iuſqu'au grand an poſez de façon telle,
Et tellement rangez de la main immortelle
De ce grand Iupiter, qu'ils deſcouurent les temps
Commodes pour planter & labourer les champs,
Commodes pour preuoir ſur la mer eſcumeuſe
Pour la volante nef la tempeſte orageuſe:

Aumoins s'il te ſouuient de ce Bouuier mutin,
Et des aſtres naiſſans, & puiſez au matin,
De l'humide Ocean, auſſi de la lumiere
De ceux qui ſur le ſoir dorent la nuict premiere :
Car le Soleil les paſſe, & trace vn long ſentier
Tirant vn grand ſillon, pour rouler l'an entier.
Puis il approche l'vn, & ſoudain l'autre touche,
Quand en montant ſe leue, & en tombant ſe couche :
Et puis vne autre eſtoile, & vne autre à ſon tour
Regarde les rayons du premier poinct du iour.
Tu le cognois aſſez, car par tout l'on te ſonne
Les cercles dix & neuf du Soleil qui rayonne,
Et combien par la nuict ſe tournent d'aſtres beaux
Depuis le Ceinturon, iuſques aux clairs flambeaux
Du dernier Orion & iuſques à la trace
De ſon Chien courageux, qui les hommes menace.
Doncques exerce-toy, & remets ton ſouci
Aux aſtres de Neptune, & de Iupin auſſi,
Et voy diligemment comme leur cognoiſſance
Rapporte le preſage en ſeure experience
Aux mortels d'ici bas. Sois auſſi ſoucieux,
Lors que voudras en nef courir aduantureux,
Des ſignes deuant dits, pour les venteux orages
Et pour la cruauté des mariniers naufrages.
Le labeur n'eſt pas grand, mais certes le ſçauoir
Vtile & profitable à cil qui peut preuoir
Le malheur aduenir d'vne ſongneuſe garde.
Il fait premierement qu'en ſeurté il ſe garde,
Puis il peut ce pendant aduertir ſon amy,
Et luy donner ſecours pour le temps ennemy :
Et meſme quelquefois deſſous la nuict ſeraine,
Eſpiant ſur la mer que le matin attraine
Quelque grand fortunal deſſus ſon pauure chef,
S'arme contre l'orage, & ſauue ainſi ſa nef.
Quelquefois le malheur iuſques au iour quatrieme

Tient la bride à ſon cours, quelquefois au cinquieme,
Et quelquefois auſſi il nous prend ſur le pas :
Mais las ! pauures chetifs, encor ne ſçauons pas
De ce grand Iupiter pleinement toutes choſes :
Il en reſte beaucoup dedans ſon ſein encloſes,
Or vueille quelquefois nous les faire ſçauoir.
Il eſt doux & benin, & par tout ſe fait voir
Le ſecours aſſeuré de noſtre pauure race,
Et nous verſant du Ciel les faueurs de ſa grace,
Nous monſtre apertement les ſignes découuers
De tout ce qui ſe tourne en ce grand Vniuers.
Voy donc ſongneuſement quand la Lune eſt partie
En ſon croiſſant premier, puis quand elle eſt remplie
D'vn & d'autre coſté, & quand vne autre fois
Elle fait ſon croiſſant ſur le decours du mois :
Ou quand le Soleil monte en ſa coche doree,
Ou qu'il ſe couche au ſoir ſur la nuict eſtoilee :
Ainſi pourras ſçauoir de la nuict & du iour
Les ſignes aduenir, l'un par l'autre à leur tour.

Ce qui doit ſuyure ceci a deſia eſté mis cy deſſus par l'Autheur en la II. Iournee de la Bergerie, ſous les titres d'Apparences de la Lune & du Soleil. Et s'enſuit. (1)

1. Cette même note existe dans les diverses éditions de Belleau et termine le tome premier dans celles de Lyon et de Rouen. L'édition de Paris, 1585, est la seule qui renferme la fin des *Prognostiques* imprimée ci-après.

Que te diray-ie plus des preſages certains
Qui ſont aſſez cognus icy bas des humains?
De la neige aduenir vn ſignal pourras prendre,
Quand dedans le fouyer s'amoncelle la cendre,
Ou qu'on voit tout autour des rougiſſans nazeaux
Du lamperon huileux, comme petits monceaux
De ſemence de mil: puis c'eſt ſigne de greſle,
Quand le charbon viuant d'vne ardante eſtincelle,
Rougiſſant ſur le bout, ſon milieu va bordant
D'vne petite nuë, & dedans eſt ardant.
Le cheſne bien chargé, & la noire lentiſque,
Ont de monſtrer l'Hyuer meſme quelque pratique.
Le paiſant voit à tout, craignant que la moiſſon
N'eſcoule de ſa main à la chaude ſaiſon.
Si de glan fort eſpais le cheſne prend veſture,
Il monſtre de l'Hyuer vne extreme froidure.
S'il n'eſt par trop chargé, les trop grandes chaleurs
Feront que les ſillons ne s'arment d'épics meurs.
Du lentiſque trois fois la fleur prend ſa naiſſance,
Et ſon fruit trois fois l'an prẽd nouuelle accroiſſance:
Et chaque accroiſſement nous monſtre la ſaiſon
De prendre la charruë, & en quelle achoiſon:
Car il faut trois labeurs, & trois façons entieres,
Pour donner ce qu'il faut aux terres nourricieres.
Doncques le premier fruit du lentiſque profond
Te dira le premier, puis apres le ſecond
La ſeconde enſuyuant, le dernier la derniere:
Et s'il eſt fort chargé en la ſaiſon premiere,
La moiſſon ſera bonne & fertile en eſpis:
Mais ſi moyennement il ſe charge de fruits,
Moyennement auſſi nous aurons eſperance
De moyenne moiſſon, & moyenne ſemence:
S'il ſe charge fort peu, fort peu aurons auſſi
A recueillir le grain de ſi plaiſant ſouci.
Or comme luy trois fois floriſſante eſt la ſcylle,

Et d'elle on peut preuoir ſur la moiſſon fertile
Comme on fait du lentiſq' : car c'eſt meſme argument
Pour iuger des ſaiſons & de leur changement,
Et tout meſme ſignal au laboureur ruſtique,
Scylle à la blanche fleur, & la noire lentiſque.
Or tu pourras preuoir la froidure cuiſante,
Si deuant le leuer de la troupe luiſante
Des Pleiades, on voit ſur l'Automne vn amas
De bourdonnans freſlons s'amaſſer en vn tas :
Tel rond & tel monceau en ces gueſpes ſe tourne.
Ou quand de ſon manger la truye s'en retourne,
La chéure & la brebis, & dedans leur pourpris
Les femelles ſautant faillent ſur leurs maris :
Ainſi que des freſlons, d'elles on coniecture
Les rigueurs de l'Hyuer & poignante froidure.
Mais s'en ſaiſon tardiue on les voit accoupler,
Montant l'vn deſſus l'autre, & en vain ſe meſler,
L'homme trop malheureux & tranſi de froidure,
Mal chauſſé, mal veſtu, de quelque bien s'aſſeure :
Car c'eſt ſigne certain de l'an plaiſant & beau,
Quand bien tard en chaleur ſe rue le troupeau.
Or le bon laboureur & ſage en ſon affaire,
Se reſiouiſt de voir la grue ſe retraire
Bien toſt en la ſaiſon, quand il eſt diligent :
Mais celuy-là qui eſt tardif & negligent,
S'ell' ne reuient bien tard, ne prend reſiouiſſance.
Car ainſi que la grue, ainſi l'Hyuer commence :
S'en troupe ell' reuient toſt, l'Hyuer vient toſt auſſi :
S'ell' retourne plus tard, l'Hyuer vient tout ainſi :
Bref, s'elle eſt pareſſeuſe, & qu'en troupe ell' n'arriue,
La ſaiſon de l'Hyuer en ſera plus tardiue.
Mais l'Hyuer plus tardif auſſi porte ceſt heur,
Qu'il garde ſa faueur pour le dernier labeur.
Quand & bœufs & brebis ſur la fin de l'Automne
Fouillent la terre aux pieds, & leur teſte ſe donne

Contre le vent Boré, ſoudain en deſcendant
La Pouſſiniere eſtoile en terre va dardant
Vne tempeſte horrible & vn froid importable :
Et s'ils fouillent beaucoup, ell' ſera dommageable
Et cruelle ennemie aux arbres & au grain.
Doncques le laboureur qui veut ſon grenier plein,
Et qui veut s'eſiouir d'vne moiſſon fertile,
Doit ſouhaiter la neige, aux bleds verds tres-vtile :
Si trop haute n'eſtoit, ſi qu'ell' vint à froiſſer
L'herbe encore tendrette, & preſſant l'offenſer.
Doit ſouhaiter auſſi que la brigade errante
Des eſtoiles du Ciel, ſemblablement luiſante
Se regarde touſiours, ſans qu'on voye par l'ær
Vne ny deux, ny plus des eſtoiles briller,
Qui portent ſur le front vne eſpeſſe criniere
De longs cheueux ardans, eſpandus par derriere :
Car s'ell' ont cheuelure, eſperer il nous faut
Que l'an doit eſtre ſec extremement & chaud.
Outre le laboureur n'a plaiſir voir deſcendre
Des Iſles les oiſeaux en grand' troupe, & ſe rendre
Deſſus la terre ferme, aux premiers iours d'Eſté :
Car il craint que ſon bled des chaleurs offenſé
Ne trompe ſon attente, & la moiſſon s'en aille
En lieu d'eſpics grenus en eſtrain & en paille.
Le cheurier au contraire en ce temps s'eſiouiſt
Du retour des oiſeaux, car touſiours il iouiſt
Par les grandes chaleurs d'vne bonne eſperance
Pour auoir l'an entier laictage en abondance.
Ainſi pauures chetifs, errans & malheureux,
Viuons diuerſement, les vns eſtans heureux
Par le malheur d'autruy, preuoyans les augures
De ce qu'eſt à nos pieds ſur les choſes futures.
Meſmement les bergers iugent par leurs troupeaux
La tempeſte aduenir, quand leurs petits aigneaux
Courent plus aſprement pour trouuer la paſture,

Ou quand hors du troupeau le bellier s'aduanture
De choquer de la corne auec les aignelets :
Ou quand par les chemins & ſentiers verdelets,
Les vns des quatre pieds d'vne gente allaigreſſe
Ruant foulent la terre, & les vieux, de pareſſe,
Comme les plus peſans, ne ſautent ſeulement
Que des pieds de deuant : ou quand enſemblément
Retournant ſur le ſoir de la verte prairie,
Ne rentrent que contraints dedans la bergerie :
Ou quand ils mordent l'herbe, à peine le berger
A force de cailloux les chaſſe du manger.
Meſme le laboureur & le bouuier champeſtre
Ont cogneu par leurs bœufs quād l'orage doit naiſtre.
Quand la corne du pié deſſous l'eſpaule enté
Ils lechent de la langue, ou ſur le droit coſté
Ils s'eſtendent ſur terre, alors c'eſt vn preſage
Qu'il eſt temps de tarder encor le labourage.
Ou quand deſſus le ſoir en troupe s'amaſſant,
Se rendent à la creche enſemble mugiſſant :
Ou qu'on voit la genice au retour de la pree
Gourmande ſe remplir, comme toute attriſtee,
Ayant peur de l'orage : ou qu'on voit ſe bouter
Par les buiſſons la chéure, & gloutement brouter :
Ou qu'on voit le pourceau qui ſe touille (1) & ſe meſle
Dans le bourbier fangeux, & le chaume en iauelle
Çà & là par les champs eſparpille du groin :
Ou quand le loup ſeulet, pour appaiſer ſa faim
Abandonne le bois, & d'vne longue haleine
Hurle parmy les champs, & deſcend en la plaine,
Audacieux & fier, approchant le labeur
Et l'ouurage entrepris du pauure laboureur
Pour ſe mettre à couuert, & trouuer couche ſure,

1. Se frotte, se vautre. On dit encore en bas-breton un *toüaillen*, une serviette à essuyer les mains.

Semblable à celuy-là qui cherche couuerture :
Auant qu'il foit trois iours il te faut eſperer
Vne tempeſte horrible, & auſſi t'aſſeurer
Des ſignes deuant dits, pour faire le preſage
Ou des vents aduenir, ou de pluye, ou d'orage
Deſſus le meſme iour, car l'orage en eſt pres,
Ou vrayment du ſecond, ou du troiſieſme apres.
Et meſme les vieillards ont pris ſongneuſe garde
Eſcoutant la ſouris, quand d'vne voix criarde
Elle chante à mi-iour, & s'eſgaye en ſautant
Plus qu'ell' n'a de couſtume, & va preſque imitant
Le ſauter d'vn bouffon : & le bruyant tonnerre
Le chien va pre-ſentant quand il gratte la terre
Des deux pieds de deuant : & en iſſant de l'eau
Le cancre preuoit bien tout orage nouueau,
Cherchant la terre ferme, & la plaine aſſeuree :
Et de ſes pieds crochus la ratte appriuoiſee
Renuerſant la paillaſſe, & recherchant le lict,
Augure aſſeurément que l'orage s'enſuit,
Car en toute ſaiſon ceſte petite beſte
Preuoit aſſeurément la future tempeſte.
Or de ce que i'ay dit ne prens rien à meſpris :
Car c'eſt vn beau ſuiet, & digne d'eſtre appris,
De ſçauoir bien iuger de l'vn par l'autre ſigne,
Mais l'eſpoir plus certain, & la choſe plus digne
Pour y adiouſter foy, quand deux enſemblément
Aduiennent en vn temps, mais plus aſſeurément
S'il en vient trois au coup, & puis le nombre aſſemble
Des ſignes que verras, les conferant enſemble
A ceux de l'an paſſé, ſongneux à obſeruer
Si le coucher du iour eſt pareil au leuer :
Car tel qu'il eſt auant les eſtoiles luiſantes,
Tel il doit eſtre apres les eſtoiles couchantes.
Il eſt commode auſſi voir du mois finiſſant,
Et de celuy qui vient apres luy renaiſſant,

Et l'vne & l'autre quarte, ayant la fin derniere
Et de l'autre enſuiuant la nature premiere :
Car l'air eſt incertain par les huict iours entiers
Que la Lune ne court par ſes vagues ſentiers,
Ne paroiſſant au Ciel, à faute de lumiere.
Doncques ſi d'an en an deument tu conſidere'
Tout cela que i'ay dit, tu pourras preuenir
Par les ſignes de l'air aux choſes aduenir.

FIN DES PROGNOSTIQVES ET PRESAGES.

LA RECONNVE,

COMEDIE,

PAR

REMY BELLEAV.

LES ACTEVRS.

MONSIEVR L'ADVOCAT.
MADAME L'ADVOCATE, ſa femme.
MAISTRE IEHAN, le clerc.
IANNE, la chambriere.
LA VOISINE.
L'AMOVREVX, ſon fils.
POTIRON, ſon laquaiz.
ANTOINETTE, l'amoureuſe.
LE CAPITAINE RODOMONT.
BERNARD, ſon vallet.
LE GENTILHOMME DE POICTOV.

ARGVMENT

DE LA RECONNVE. (1)

Av ſac de Poictiers, vn Capitaine fait butin d'vne ieune Damoiſelle, de bonne grace & de bon lieu, & qui peu de temps auparauant auoit eſté profeſſe en vne Abbaye de filles : toutesfois ſe ſentant de la nouuelle religion, auoit changé d'habit, prenant l'accouſtrement de bourgeoiſe. Ce Capitaine fort amoureux d'elle, appellé au ſeruice du Roy pour le recouurement du Haure, la laiſſa en la ville de Paris, en la maiſon d'vn ſien couſin Aduocat en la Court, deſia vieil &

1. Il n'existe que des éditions posthumes de *la Reconnue*. Publiée pour la première fois l'année même de la mort de l'auteur (Paris, 1577, in-8°), elle fut encore imprimée à Rouen (Thomas Daré, 1604, petit in-12 de 42 f.), et termine en outre chacune des éditions des œuvres complètes de Belleau.

Cette comédie « n'a peu receuoir la derniere lime de l'Autheur » (V. Avert. du 1er vol.), ce qui fait supposer qu'elle n'a jamais été publiquement représentée ; elle n'en était pas moins fort estimée, grâce à son style rempli de naturel et de naïveté. Jean de La Fresnaye, dans son *Art poétique françois*, parle avec éloges

. . . . . de cette Reconnue
Qui des mains de Belleau naguères est venue.

La Reconnue a été réimprimée dans le quatrième tome de l'*Ancien Théâtre français*, de la collection elzevirienne.

ancien & ſans enfans. Pendant l'abſence de ce Capitaine, ceſt Aduocat en deuint amoureux, ſa femme deſeſperément ialouſe, & vn autre ieune Aduocat à marier amoureux auſſi. Or ce vieillard, pour haſter ſon entrepriſe & manier ſon fait plus couuertement, feint auoir entendu pour vray la mort de ce Capitaine à la priſe du Haure, & reſout auec ſa femme que le meilleur eſtoit & le plus expedient de marier ceſte fille à ſon Clerc, qu'il auoit deſia pratiqué ſous promeſſe de quelque petit office. Ce ieune Aduocat, ſurpris de mille paſſions nouuelles, l'empeſche tant qu'il peut: la fille, hors d'eſperance de ce qu'elle attendoit du Capitaine qu'on auoit fait mort, & de pouuoir iamais pretendre à l'alliãce du ieune Aduocat, eſtant encore en tutelle, & elle reputee comme eſtrangere, delibere d'accepter le mariage de ce Clerc, & eſt maintenant que l'on doit faire les fiançailles. Toutesfois eſtans preſts à ſe mettre à table, ce Capitaine qu'on auoit fait mort arriue & trouble tout: à l'inſtant meſme vn Gentilhomme de Poictou, pere de ceſte Damoiſelle, aduerty par vn ſien Solliciteur que ſon procés eſtoit ſur le bureau, vient à la maiſon de cet Aduocat pour entendre de ſes affaires, trouue qu'il auoit gaigné ſon procés: deuiſant enſemble, iette l'œil ſur ceſte fille & la reconnoiſt ſienne: s'enquiert de ce ieune Aduocat qui lui faiſoit l'amour, luy promet en mariage vn office de Conſeiller ou cinq cents liures de rente, & bulles expediees pour la diſpenſe: promet à ce Capitaine vne ſienne niepce & vne place d'homme d'armes: donne à ſon Aduocat les deſpens du procés, à l'Aduocate cent eſcus pour ſes eſpingles: le Clerc iouiſt de ſon benefice, & tous demeurent contens. Ainſi s'accorde ineſperément le mariage entre ceſte ieune Damoiſelle & ce ieune Aduocat.

LA RECONNVE,

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE I.

IANNE, *chambriere.* M. IEHAN, *le clerc.*

IANNE.

HA que malheureuſe eſt qui ſert
Maintenant, & ſeruant qui pert
Son bien, ſa peine & ſa ieuneſſe!
Et quoy? ſeruir vne maiſtreſſe
De Paris, i'aimerois autant
Mourir cent fois. Si ie fay tant
Que ſortir hors de la maiſon,
Voila Madame en venaiſon,
En bon poinct, graſſe & bien refaite,
Ialouſe, faſcheuſe & fugette
A ſon auertin (1), qui ſoudain

1. Maladie d'esprit qui rend opiniâtre, furieux, emporté. Ce mot vient de *vertigo* ou encore d'*avertere*.

Se met en ſon aigre leuain
Pour crier apres moy trois heures.
« Hà que les rentes ſont mal ſeures
» Du ſeruice de ces Meſſieurs! »
Sus mon Dieu, quelquefois ie meurs,
Quelquefois ie meurs quand i'y penſe.
Si Monſieur n'a traitté ſa panſe
Des preſens d'vn pauure plaideur,
Tout le iour il ſera reſueur,
Morne, triſte, melancolique :
Toute la nuict ou ſa colique,
Ou ſa migraine le tourmente :
Et Madame qui perd l'attente
Du bien que donnent les maris,
Soupire de ſon amarris,
Et crie que perſonne n'entre,
Qu'elle a des trenchaiſons au ventre,
Comme s'ell' vouloit accoucher.
Monſieur ne fait rien que cracher,
Touſſer, emutir, & m'appelle :
« Ianne, debout, de la chandelle,
Haſtez-vous & prenez vn peu
De ce fagot, faites du feu,
Mettez ces deux tizons enſemble. »
La pauure Ianne eſt là qui tremble
Deuant deux charbons qu'elle attiſe
Toute la nuict en ſa chemiſe,
Pendant que Monſieur ſe pourmeine,
Pendant que Monſieur prend haleine,
Pendant que ce gentil Monſieur
Veut appaiſer ſon mal de cœur.

MAISTRE IEHAN.

Il y a trois heures entieres
Que i'eſcoute icy les coleres

De Ianne à toute heure qui bruit.
Elle a eu quelque male-nuit
Pour la colique de Monſieur :
Nous pourrions bien diſner par cœur
Ou bien tard : puis qu'elle eſt en quinte,
Elle beura tantoſt ſa pinte
A fin d'aualler ce courroux.
Mais il faut parler bas & doux
Pour ouyr comme elle caquette :
Ianne parle touſiours ſeulette,
Redit tout, & ne celle rien :
Vrayment elle en contera bien,
Ianne eſt maintenant en ſes gogues. (1)

IANNE.

Maiſtre & maiſtreſſe ſont ſi rogues
Et ſi fiers, qu'ils ne feroyent pas
Pour me ſecourir vn ſeul pas.
L'vn me dit : « Ianne, frotte-moy. »
L'autre me dit : « Approche-toy
Et me hauſſe ce trauerſin :
Ianne, apporte-moy ce baſſin.
Mon orge mondé eſt-il fait?
Que l'on mette au frais mon iuillet : (2)
Mon lait d'amandes, qu'on le paſſe. »
Et voyla comme ie treſpaſſe
Cent mille fois toutes les nuits.

MAISTRE IEHAN.

Ianne raconte les ennuis

1. Plaisanteries, joyeusetés, de *joci*; on dit encore *être en gogueltes*. Mais évidemment ici l'expression est employée ironiquement par Maistre Jehan.

2. *Iuillet* est ici pour *julep*, potion que l'on donne aux malades. « Le peuple dit *iullet*, » lisons-nous dans le Dictionnaire universel. Ce mot vient de l'arabe *giulep*.

Qu'elle a ſoufferts ceſte nuitee
De Madame, auſſi mal traitee
Aumoins de ſon mari griſon
Que parente de ſa maiſon,
Et femme qui ſoit en ſa race.

IANNE.

Cela fait, ie vais, ie tracaſſe
Çà & là, puis me faut aller
Au marché, au retour filer,
Balier, faire la lexiue,
Et ne trouue ny fons ny riue,
Ny le moyen de m'en tirer :
Encor me faut-il endurer
Mille vergongnes ſur le front
Que tous deux enſemble me font.
Puis ay-ie bien fait tout cela,
Il me faut ſuyure çà & là
Madame, & frotter haut & bas,
Me rompre mains, iambes & bras
A tourmenter vne eſcabelle,
Vn banc, vne table, vne eſcuelle :
A celle fin que ſon airain,
Son cuiure, ſon fer, ſon eſtain
Reluiſe, iuſqu'au lamperon
Et iuſqu'au cul du chauderon.

MAISTRE IEHAN.

Ianne me donne des atteintes,
Ie n'oſe faire mes complaintes,
I'en ſçay trop plus que ie ne veux :
Elle en dit aſſez pour nous deux.

IANNE.

Hà Dieu, que ne me fis-tu naiſtre
Serue de quelque homme champeſtre,

Ou de quelque bon laboureur,
Sans m'aſſeruir à ce Monſieur!

MAISTRE IEHAN.

Ianne dit vray, l'affection
Luy fait plaindre la paſſion
Qui la tourmente : & ſur mon ame,
S'il me falloit ourdir ſa trame,
I'aimerois mieux auec la peine
Ne manger que du ſon d'aueine,
Gardant les boucs & les brebis,
Et ne manger que du pain bis,
Que d'endurer dedans ces villes
Choſes indignes & ſeruiles,
Et plus qu'on ne ſçauroit penſer :
C'eſt touſiours à recommencer.

IANNE.

Mais, mon Dieu, ie voy ma maiſtreſſe
Qui reuient deſia de la meſſe :
Mon pot n'eſt pas encore au feu.
Ie m'en vay ſouffler peu à peu
Ces trois charbons que i'ay par conte.

MAISTRE IEHAN.

Ianne, ſi ſa quinte luy monte
Vous aurez tantoſt vn aſſaut.
Si me fache-t-il bien qu'il faut
Si toſt au Palais retourner
Trouuer Monſieur : ſans deſieuner
Ie ne puis plus long temps attendre,
L'appetit commence à me prendre.

SCENE II.

MADAME L'ADVOCATE. IANNE.

MADAME.

IANNE.

IANNE.

Madame.

MADAME.

Qu'auons-nous
A diſner?

IANNE.

Du lard & des chous,
Vne andouille, & vn hochepot, (1)
Et le reſte de ce gigot
Pour faire vn hachis.

MADAME.

C'eſt aſſez.
Ianne.

IANNE.

Madame.

MADAME.

Ramaſſez
Ceſte cendre au feu qui ſe pert.
Le pot eſt touſiours deſcouuert
S'il bouſt, & couuert s'il eſcume :
Mais ie ſçay, c'eſt voſtre couſtume,
Iamais ne feiſtes autrement.
Repliez cet accouſtrement,
Et reportez mon chaperon
Pour repreſſer. Quoy? ce chaudron

1. Terrine, pâté en pot.

Eſt-il bien là? & ceſte eſcuelle,
Ceſte chaire, ceſte eſcabelle?
Que tu es pareſſeuſe! Brique,
I'ay vne eſpingle qui me pique
Iuſtement ſur le droit coſté :
Mon attiffet va de coſté.
Hé mon Dieu, que ie ſuis mal-faite!
Ma verdugale s'eſt defaite
Pendant que i'eſtois à l'egliſe,
Et ſi i'ay deſſous ma chemiſe
Dedans le dos ie ne ſçay quoy.
Ie te pry, Ianne, accouſtre-moy,
Et me dy ſi noſtre Antoinette
Couue point quelque amour ſecrette.
T'en a-t-elle iamais parlé?

IANNE.

Ie ne l'euſſe pas tant celé,
Vous me cognoiſſez bien, Madame.
Et puis ie ne ſuis qu'vne femme,
Vaiſſeau percé de tous coſtez :
Mais de vous-meſmes éuentez
Si auez quelque ſentiment,
Si noſtre homme ſecrettement
Luy fait l'amour, & ſur ma foy
I'en ay conneu ie ne ſçay quoy.

MADAME.

Ie n'en ſuis que trop aſſeuree :
Et qui me rend deſeſperee,
C'eſt cela. Mais ie voudrois bien
Trouuer quelque gentil moyen
Pour m'en tirer.

IANNE.

N'y penſez point.

MADAME.

Ie ne puis, car cela me point
De ſi pres, que ie ne fais pas
Ouurage, repos ny repas,
Cent fois le iour que ie n'y ſonge.

IANNE.

C'eſt le vif-argent qui vous ronge,
Et qui me fait touſiours tancer :
Et ſans autrement y penſer,
Sus mon Dieu ie m'en ſuis doutee.

MADAME.

Hà vieille carcaſſe edentee,
Ie vous y prendray, vieil refueur.

IANNE.

Vrayment c'eſt vn beau laboureur
Pour trainer là ceſte charrue.

MADAME.

Il n'y a femme en ceſte rue
Plus malheureuſe que ie ſuis.
Hà ſi i'eſtois... mais ie ne puis...
Ie vous les ferois bien porter,
Puis que vous me voulez traiter
En ceſte ſorte.

IANNE.

Mais la fille
Vous aime, puis elle eſt gentille :
D'elle ie n'auray iamais peur.

MADAME.

Toutefois ie tiens pour le ſeur,
Et des yeux me l'a fait entendre,
Que s'elle vouloit entreprendre,
Elle s'y porteroit ſi bien

Que iamais on n'en ſçauroit rien.
Car i'apperceu bien l'autre iour
Que pour diſſimuler l'amour
Elle ſeroit aſſez finette.

IANNE.

Elle eſt mignarde, elle eſt ſaffrette,
Fort bien appriſe, & ſur mon Dieu
Elle doit eſtre de bon lieu
Et noble, ou ie ſuis abuſee.

MADAME.

S'elle eſtoit vn peu plus ruſee,
Il n'y a fille dans Paris
Qui trouuaſt pluſtoſt cent maris
Qu'elle, s'elle en auoit beſoin.

IANNE.

Elle eſt modeſte, elle prend ſoin
De ſon fait, bonne meſnagere.

MADAME.

Ie m'en vay trouuer ma commere
A fin de deſcharger mon cœur,
Ie n'en puis plus : & ſi Monſieur
Reuient du Palais, qu'on m'appelle.
Mais, Ianne, ſoyez-moy fidelle,
Car ie veux matter ce vilain :
Ie le feray mourir de faim,
De ſoif & de mauuaiſe chere.

IANNE.

Madame eſt bien en ſa colere,
Ie l'ay miſe en ſon ver coquin.
Mais ie ne fais rien ce matin
Autre choſe que babiller :
Si me faut-il toſt habiller
A diſner pour noſtre Monſieur.

Par ma foy, il n'eſt plus reſueur
Depuis qu'il deuient amoureux :
Il eſt gentil, doux, gracieux,
Et n'y a parfum qu'il ne porte.
Antoinette, auant que l'on ſorte,
Deſcendez & dreſſez la table.

SCENE III.

ANTOINETTE. IANNE.

ANTOINETTE.

Ne ſuis-ie pas bien miſerable?
Ne ſuis-ie pas bien fortunee?
Ie penſe que ie ne ſuis nee
Que pour endurer du malheur!
Si i'ay tant ſoit peu de bon-heur
Qui me face eſperer en mieux,
Seulement en tournant les yeux
Il me laiſſe & ſoudain s'enfuit :
C'eſt vn deſaſtre qui me ſuit
Et qui iamais ne m'abandonne.
Si i'ay fortune qui me donne
Quelque moyen de m'auancer,
Ie ne ſçay quoy ſans y penſer
Se vient ietter à la trauerſe,
Qui broüille, tracaſſe & renuerſe,
Me tire & arrache des mains
Le ſuccés de tous mes deſſains.

IANNE.

Ceſte fille eſt bien mal-traitee.
Mon Dieu, quelle langue affetee!

Comme elle parle! elle dit d'or.
I'en voudrois bien ſçauoir encor,
N'eſtoit qu'il me faut appreſter
Noſtre diſner & le haſter.
Ie m'en vay trouuer ma cuiſine :
Mais i'ay peur que ceſte couſine
Ceans n'attraine auecques ſoy,
Sans y penſer, ie ne ſçay quoy.
Mon cœur en fait mauuais preſage :
Ie crains fort que ce couſinage
Ne vienne d'vn autre coſté.
Ce beau Capitaine éuenté,
Couſin germain de noſtre maiſtre,
La laiſſa en paſſant pour eſtre
Auec Madame, pour ſçauoir
Et le ſeruice & le deuoir
Que font les filles de maiſon.

ANTOINETTE.

I'en auray touſiours ma raiſon :
Il m'aime, & ſçay qu'il eſt de race
De gens de bien, puis vne place
Ne luy peut manquer chez le Roy :
Auſſi il m'a promis la foy
Qu'il me prendroit en mariage.
Ie l'ay trouué homme ſi ſage,
Si tres-bon, & ſi tres-honneſte,
Qu'ayant puiſſance ſur ma teſte,
Iamais & non plus que ſa ſœur
Ne me preſſa de mon honneur :
Vray eſt que bien fort volontiers
A la ſurpriſe de Poitiers
Ie me rendy ſa priſonniere,
Reconnoiſſant à ſa maniere
Qu'il eſtoit quelque homme de bien :

Si ne ſçait-il encores rien
Du tout que i'aye eſté nourrie
Nonnain dans vne moinerie
Par l'eſpace de ſept bons ans.
Mais ie pers icy bien mon tems
A diſcourir de ma fortune.
Ce n'eſt pas ce qui m'importune
Pour le preſent : c'eſt le ſouci
Que i'ay de me tirer d'ici,
Et de ſçauoir toutes nouuelles.
Mon Dieu, s'elles eſtoyent cruelles,
Et que l'on me diſt qu'il eſt mort
Au Haure en aſſaillant le fort!
Que ferois-tu, pauure Antoinette?
Tu demourrois ſerue & fugette,
Veufue d'amis & de ſecours!
En ce monde ie n'ay recours
De frere, de ſœur ny de mere.
De me retirer chez mon pere,
Ayant delaiſſé le couuent,
Et puis changé d'accouſtrement,
Ie ſerois fort bien arriuee!
Il n'eſt pas de la reformee,
Il me renuoiroit bien chez moy.
De demeurer icy, & quoy?
D'vn coſté ie ſuis tourmentee,
Et de l'autre ſolicitee :
Mon Dieu, tout me vient à rebours!
Aide-moy, tu es mon ſecours,
Mon fort, mon tout, mon eſperance.
Mais las! mon Dieu, l'heure s'auance,
Et moy ie ne m'auance pas.
I'enten Madame d'icy bas.

SCENE IIII.

MADAME L'ADVOCATE. LA VOISINE.

MADAME.

ADIEV, voiſine.

LA VOISINE.

Adieu, mon cœur.

MADAME.

Ie ſens-venir noſtre Monſieur.

LA VOISINE.

Il porte le gand parfumé,
Maintenant qu'il eſt allumé
D'vn feu qu'il ne ſçauroit eſteindre.

MADAME.

Qu'il a de peine à ſe contraindre
Pour ſe faire de belle taille!
Adieu, il faut que ie m'en aille :
Ce ſera pour vne autre fois.

LA VOISINE.

S'ell' ne fait rendre les abbois
A Monſieur, ie veux qu'on me tonde!
Il n'y a femme en tout le monde
Qui ſe faſche plus aigrement.
Ell' le rendra doux comme vn gand,
Et ſouple comme vn marroquin.
S'ell' ne luy met le brodequin
De trauers, ie veux qu'on me pende!
La voiſine eſt aſſez friande
Pour luy dreſſer vn bon appas,
Et ſi ne s'en doutera pas.
Encor découurant l'entrepriſe,

Elle eſt ſecrette & bien appriſe
Pour fort bien déguiſer vn fait :
Et ſi le galland contrefait
L'amoureux, hà qu'elle eſt ruſee
Pour déuider vne fuzee,
Et tirer dedans & dehors
Le filet d'vn fuzeau retors.
Auſſi ce n'eſt pas la façon
Qu'vn vieillard face le garçon,
Abuſant la ieuneſſe tendre
D'vne femme qui peut apprendre
A faire tout ainſi que luy.
Encor en la maiſon d'autruy,
Il y auroit quelque apparence :
Mais de le faire en la preſence
De ſa femme, & en ſa maiſon,
Il n'y a ryme ni raiſon.
Puis l'endurer, i'aimerois mieux
Cent fois qu'on me creuaſt les yeux,
Et qu'on me bruſlaſt toute viue.
I'atten que noſtre fils arriue :
Il fait l'amour, ie le ſçay bien.
Mais ie croy que nous n'auons rien
Pour diſner, ie n'y penſois pas :
Auſſi ne luy faut-il grand cas,
Il ſe paiſt de choſe legere.
Que Dieu pardoint à feu ſon pere!
Il auoit ce bon naturel.
Celuy de maiſtre Iehan n'eſt tel,
Que ie voy venir droit à nous :
Il ne peut plier les genous,
Tant il eſt affoibli de faim :
A le voir, il a mieux beſoin
De diſner cent fois que de rire.
Maiſtre Iehan triomphe de dire,

Mais c'eſt quand il a les piez chaudx,
Ou qu'il a quelques vieux defaux
A taxer contre ſa partie.
Maiſtre Iehan dreſſe vne ſortie.

SCENE V.

MAISTRE IEHAN.

SVR mon Dieu, ie ne viens iamais
Toſt ou tard de noſtre Palais,
Que ie n'apporte la famine :
Ie croy que c'eſt là qu'elle affine
A tous les ongles & les dens.
Ouy ſur mon Dieu, c'eſt là dedans
Que l'on s'affame, & qu'on pratique
A faire paſſer la colique,
Et bien toſt par l'ame d'vn ſac.
Si vous auez dans l'eſtomac
Quelque choſe mal digeree,
Euentez la mine alteree
De quelque maigre chiquaneur :
Il n'y a ſi grand mal de cœur,
Ny de ventre, qui ne ſe paſſe.
Ses yeux haues, ſes mains, ſa face,
Son ventre & ſon foye d'aimant
Cuiſent l'or & le diamant :
Ses paroles ſont des ſanſues,
Ses doigts de glus, ſes mains crochues :
Ce qu'il parle & ce qu'il ſoupire
N'eſt rien qu'vn eſprit qui attire,
Et qui par ſon attraction
Fait ſuiure la digeſtion.

Ce ſont careſſes attrayantes,
Ce ne ſont qu'eſpines mordantes
Qui font laiſſer le poil à tous.
Il y a de l'aigre & du doux,
Il y a du mol & du dur
Dedans le ſac d'vn chiquaneur.
Il eſt l'amorce & l'hameçon,
Et vous, vous eſtes ſon poiſſon :
C'eſt l'ambre, vous eſtes la paille :
C'eſt l'aimant, & vous la limaille
De fer : ſes mains ſont des gluaux,
Et vous, vous eſtes ſes oiſeaux.
Noſtre Palais eſt la pantiere,
La glus, le rapeau, la filiere,
Le ré ſaillant, le feu, la vois,
Où toute la France vne fois
Tous les ans ſe prend au filet.
C'eſt là, c'eſt là que le caquet
Se vend auſſi cher comme créme :
Iamais le fourment ne s'y ſeme,
Ny l'herbe, & en toutes ſaiſons
On y fauche, & fait-on moiſſons.
C'eſt là que naiſſent les minieres
D'or, d'argent, de toutes manieres,
Et toutes ſortes de metaux :
C'eſt là que coulent les ruiſſeaux
Qui trainent l'areine doree :
C'eſt là qu'on prend à la pipee,
En faiſant conſultation,
Vne bonne ſucceſſion.
Les piliers, les bancs & les portes,
Bref tout y mord : là les peaux mortes
Font mourir les hommes viuans.
C'eſt là qu'on ronge à belles dens,
Ou de Poitou, ou de Solongne,

Touſiours quelque vieille charongne.
Auſſi noſtre Palais n'eſt beau
Que pour eſcorcher vne peau,
Et regratter vn parchemin.
Si ie traine mon eſcarpin
Le long de ce paué gliſſant,
Ie reuien ſoudain palliſſant
De faim, de ſoif & de colere :
C'eſt ce barreau qui nous altere,
Et qui nous eſſime (1) le flanc.
Si ie frotte contre le banc
De quelque Procureur nouueau
Le petit bord de mon manteau,
Me voila mis en appetit :
Ou ſi ie demeure vn petit
Debout en la chambre doree,
Me voila remis en curee
Pour courir apres vn grand cerf.
Sans plus me deſplaiſt d'eſtre ſerf
A ce Monſieur qui m'importune
Iour & nuit changer de fortune,
Et parle de me marier :
Encores me diſt-il hier,
Si i'accepte ce mariage,
Qu'il me fera grand aduantage,
Qu'il me donra ou vne office
De Sergent, ou le benefice
Qu'il tient de long temps en mon nom.
L'ayant, qu'en feray-ie ſinon
De bon argent pour me meubler?
Hà ſi ie pouuois aſſembler
Cinq ou ſix cens eſcus enſemble,

1. Vieux mot qui veut dire fatiguer, exténuer. *Essimer* une vigne, lui faire rapporter des fruits outre mesure.

Ie ſerois riche, ce me ſemble.
Mais ce pendant ie diſneray,
Et en diſnant i'y penſeray.
Ie ſuis las : il y a trois nuits
Que ſans me repoſer ie ſuis
A faire l'extrait d'vn procés
En droit & matiere d'excés,
D'vn Gentilhomme de Poitou :
S'il vient, i'en auray fer ou clou,
Quand il ſeroit ferré à glace.
Mais ce pendant le temps ſe paſſe,
Ie m'en vay prendre mon repas.

ACTE II.

SCENE I.

L'AMOVREVX.

HA que celuy eſt malheureux
Auiourd'huy qui vit amoureux!
Amour porte touſiours en croupe
Quelque malheur qui dõne en poupe,
Pour elancer noſtre vaiſſeau
Contre vn rocher ou deſſous l'eau :
Amour porte touſiours en queuë
Quelque maladie inconnuë.
C'eſt vn mal qu'on ne peut guarir,
Vn mal qu'on ne peut ſecourir
En temps qui ſoit : le mal d'aimer
Eſt vn mal qu'on ne peut charmer,
Vn eſprit qu'on ne peut contraindre,

Vn malheur qu'on ne ſçauroit peindre,
Vn froid qu'on ne peut eſchaufer,
Vn feu qu'on ne peut eſtouffer :
C'eſt vn tourment, c'eſt vn erreur,
Vn doux mal, vn plaiſant malheur,
A qui ius, drogue, ny racine
Ne ſçauroit faire medecine.
Amour eſt fertile de miel,
Amour eſt fertile de fiel :
Il iette le miel en la bouche ;
Le fiel iuſques au cœur nous touche :
Il porte le doux & l'amer.
Amour eſt ſemblable à la mer,
Qui douce & calme nous inuite,
Puis nous tenant, toute dépite,
Vomiſt & crache deſſus nous
Sa rage & ſon aigre courroux.
Puis outre les maux de l'Amour,
I'ay vn tuteur qui nuict & iour
Ne parle que de me pouſſer
A ce barreau, de m'auancer :
D'autre coſté i'ay vne mere
Qui touſiours me dit : « Feu ton pere
Faiſoit cecy, faiſoit cela,
Alloit deçà, alloit delà,
Pour auoir pratique au Palais.
Hà que Dieu luy pardoint! iamais
Ne reuint en quelque faiſon
La bourſe vuide à la maiſon. »
Ce pendant au lieu de gouſter
Le plaiſir, il faut eſcouter
Ces propos & ne dire rien.
Ie ſçay que nous auons du bien,
Mais quoy? quel bien ſi ie n'ay point
Moyen de me tenir en point?

D'auoir la chemiſe froncee,
Le collet, la cappe doublee
De taffetas ou de ſatin?
D'auoir la mulle, l'eſcarpin,
Et quelque chauſſe de couleur,
Quelque rubis, quelque faueur
Pour donner à mon Antoinette,
Dont le ſouuenir me ſagette,
Me trouble & m'altere le ſang,
Et me fait ſoupirer le flanc?
Ce beau teint, ce front, cette face,
Ce tetin, cette bonne grace,
Ce parler accort & ces yeux
Me font deuenir furieux.
Et puis il faut que la ieuneſſe
Se rende ſerue à la rudeſſe
Ou d'vn pere, ou d'vn precepteur,
Ou d'vne mere, ou d'vn tuteur!
I'aimerois mieux mourir cent fois
Que me ranger deſſous leurs lois,
Et d'aſſeruir ma liberté
A leur graue ſeuerité:
Et vous promets qu'vne partie
Se fera à ma fantaiſie
Pour ce coup, & i'en ſeray creu.
Ie ne voy rien & n'ay rien veu
Au monde que ie puiſſe fuyure
Qu'Antoinette, qui me fait viure,
Deſtournant ſes yeux doucement,
Et puis mourir en vn moment.
Auſſi ie n'aime point ma vie,
Sinon que pour la ſeule enuie
Que i'ay de luy donner mon cœur
Pour humble & loyal ſeruiteur.
I'auray tantoſt quelque nouuelle,

Car i'ay laiſſé en ſentinelle
Potiron, à fin de la voir
Expreſſément, & de ſçauoir
De Ianne comme elle ſe porte.
Iamais ne vient qu'il ne m'apporte
L'eſperance ou le deſeſpoir.
Ie ſçay bien pourtant ſon vouloir :
Seulement ſi ce Capitaine
Eſtoit mort, ie ſuis hors de peine :
Ie ſeray choiſi entre tous,
I'abbatray aiſément les coups
Et de Monſieur & de ſon Clerc.
I'oy Potiron, il parle cler,
Il a quelque choſe à me dire.
Il vaut mieux que ie me retire
Icy pour ſçauoir le diſcours
Et le ſecret de mes amours :
Potiron eſt ſur ſes complaintes,
S'il ne me donne des atteintes
Bien aigrement, ie veux mourir.
Oyez, vous aurez du plaiſir.

SCENE II.

POTIRON. L'AMOVREVX.

POTIRON.

HA que pleuſt à Dieu que mon maiſtre,
Mon ieune aduocaceau, peuſt eſtre
Vne fois auſſi diligent
Au Palais à gaigner argent,
Pour bien y faire ſon deuoir,
Qu'il eſt diligent de ſçauoir

Des nouuelles de ſa maiſtreſſe!
Luy ou moy nuit & iour ſans ceſſe
Nous ſommes là, pour demander
S'elle voudroit rien commander :
C'eſt ſon eſtude, ſon barreau,
Son ſac, ſes pieces, ſon bureau,
Bref il ne penſe en autre choſe.
Dieu ſçait ſi Potiron repoſe,
Et s'il a ſeulement loiſir
De boire vn trait à ſon plaiſir,
Pendant que Monſieur eſcarmouche
A toutes heures cette mouche
Qui luy poinçonne le cerueau.
S'il y a quelque cas nouueau,
Touſiours quand le diſner s'apreſte,
Potiron, ſus auant en queſte,
Potiron il vous faut trotter,
Potiron il faut éuenter
Soudain ſi la beſte eſt en priſe :
Ou ſi c'eſt nouuelle entrepriſe
Et qu'il faille courir expres,
Potiron, ſus, allez apres :
Cela n'eſt que mon ordinaire.
Ce pendant ie ne puis tant faire
Que venir à temps pour diſner,
Et ce n'eſtoit le deſieuner,
Voila Potiron bien crotté,
Potiron auſſi mal traitté
Qu'vn vieil potiron au vinaigre.

L'AMOVREVX.

Potiron, que tu ſeras maigre
S'il faut viure en ceſte façon!

POTIRON.

Pluſtoſt ſerois aide à maçon

Que de ſeruir ces langoureux,
Ces aduocaceaux amoureux,
Qui ne vendent que les fumees
De leurs parolles parfumees.

L'AMOVREVX.

Voila comme ces paillardeaux,
Ces petits coquins friandeaux,
Deuiſent ordinairement
De leurs maiſtres publiquement :
Puis mettez là voſtre ſegret.
Ie n'ay tant ſeulement regret
De luy auoir dit mon affaire.

POTIRON.

Pay, Potiron, il vous faut taire :
Ie le voy bien là qui m'attend.
Iamais n'aura ce qu'il pretend,
Car il a trop forte partie.

SCENE III.

L'AMOVREVX. POTIRON.

L'AMOVREVX.

ET bien?

POTIRON.

Elle n'eſt pas ſortie,
Monſieur eſtoit encore à table.

L'AMOVREVX.

Et Ianne?

POTIRON.

Ianne, ſecourable
De Potiron & de ſa faim,

Auſſi toſt qu'elle a veu de loin
Potiron, la voila plantee
Sur la porte toute attriſtee :
Elle nous en a bien conté!
Monſieur n'eſt pas trop deſgouſté.

L'AMOVREVX.

Amoureux!

POTIRON.

Mais de quelle ſorte!
Il n'y a faueur qu'il ne porte.

L'AMOVREVX.

Mais dy, Potiron, ie t'en prie.

POTIRON.

Si ie le dis, ſans menterie,
Cela vous fera mal au cueur.

L'AMOVREVX.

Dy, Potiron.

POTIRON.

C'eſt ce reſueur
Qui braſſe quelque amour ſegrette,
Comme dit Ianne, à Antoinette,
Et voudroit bien trouuer manteau
Pour bien couurir le feu nouueau
Qui fait allumer le tiſon
Es cendres de ce poil griſon.
La pauurette mal-aſſeuree
Eſt à demy deſeſperee :
Et pour l'auoir plus finement,
Il pratique ſegrettement
Maiſtre Iehan pour le marier.

L'AMOVREVX.

Ie ſçay tout cela dés hier.
Ianne ne dit-elle autre choſe?

POTIRON.

Elle en ſçait bien, mais elle n'oſe,
Comme elle dit, le deceler :
Puis on l'eſt venu demander
Ainſi qu'elle parloit à moy.

L'AMOVREVX.

Va diſner, mais depeſche-toy.

POTIRON.

Et vrayment i'en ay bon beſoin,
I'enrage de ſoif & de faim :
Mes boyaux ronflent de colere,
Ils contrefont la gibeciere
De mon maiſtre, ils bâillent touſiours.

L'AMOVREVX.

Si ie ne ſçay tout le diſcours
Que Monſieur a fait en diſnant,
Ie ſeray touſiours attendant
Deſſus le ſueil de noſtre porte,
Iuſques à tant que Ianne ſorte,
Pour ſçauoir d'elle ſi ie ſuis
Viuant, ou ſi viure ie puis :
C'eſt l'eſperance de ma vie,
C'eſt mon heur, c'eſt ma ialouſie,
Mon tout, mon ame, mon deſir,
Mon œil, ma grace, mon plaiſir.
Sans elle ie pourrois bien dire
Qu'Amour exerce ſon empire
De rigueur, d'ennuy, de mechef,
Maintenant ſur mon pauure chef :
Sans elle ie ſerois en peine
Nuit & iour à perte d'haleine,
A force de trop ſoupirer :
Ie ne ſçaurois bien eſperer

Sans ſon aide & ſans ſon ſecours
De mettre fin à mes amours.
C'eſt ce Monſieur, c'eſt ce brouillon
Qui me veut donner l'aiguillon,
Affin de me mettre en martel.
Hà mon Dieu, que tu es cruel,
Amour, & que tes mains cruelles
Font ſur moy de playes nouuelles!
Aumoins quelquefois pren ſouci
De moy, & me prens à merci,
Ou me fay perdre la memoire
De ſes yeux, de ſa dent d'yuoire,
De la belle & blonde creſpine
De ſes cheueux, de ſa poitrine,
De ſa taille, de ſon tetin,
De ſa bouche qui ſent le thym
Quand elle a les léures déclоſes,
Des lis, des œillets & des roſes
Qui fleuriſſent deſſus ſon ſein,
De ſon front, de ſa blanche main,
De ſa douceur & de ſa grace,
Qui toutes ces beautez efface.
Pren donc pitié de mon malheur,
Et donne tréue à ma douleur,
Amour, & relaſche à ma peine.
S'il diſoit que ce Capitaine,
Son couſin, fuſt mort à l'aſſaut,
Ce que pleuſt à Dieu, il ne faut
Que cela ſeulement aduienne:
Si n'ay-ie pas peur qu'il reuienne,
Aumoins s'il eſt en aſſaillant
Auſſi braue & auſſi vaillant
Que ie l'ay veu eſtant à table.
Mais que fay-ie icy, miſerable?
Il vaut mieux que ie me retire

Dedans noſtre ſalette, & dire
A Potiron qu'il vienne preſt,
Et qu'il pourſuiue l'intereſt
De moy & de ma pauure vie,
Que i'ay maintenant aſſeruie
Pour vne beauté languiſſant
Chez ce Monſieur à vingt pour cent.
Potiron.

POTIRON.

Monſieur.

L'AMOVREVX.

Sus auant,
Que l'on ſe tienne icy deuant,
Pour eſpier qui va, qui vient,
Qui ſort, qui entre : & s'il aduient
Que Ianne ſorte, qu'on m'appelle.

POTIRON.

Ie ne ſuis plus que ſentinelle,
Ie ne ſçay plus autre meſtier.
Potiron dedans ſon cartier
A auſſi bien porté les armes
Pendant qu'on donnoit les allarmes,
Qu'homme qui fuſt dedans Paris :
Potiron tout veſtu de gris,
Ouy Potiron faiſoit le braue
Dans la cuiſine ou dans la caue.
Là dedans eſt mon lit d'honneur :
C'eſt là que ie veux que mon cœur,
Ma ſallade (1) & ma vieille eſpee
Soyent mis & pendus en trophee.
Mais il me faut parler pian pian,
Car voila Ianne & maiſtre Iehan

1. Sorte de casque à l'usage des gens de guerre.

Qui ſortent : c'eſt à moy d'attendre
Ce qu'ils diront, & de l'apprendre.
Il ſera tombé de l'orage,
Ianne eſt morne & triſte en viſage.
Ces yeux rouges, ce poil rebours,
Font iuger qu'il y a trois iours
Qu'elle n'a mangé que moutarde :
Ell' n'a point la mine gaillarde,
Il y a quelque malencontre.

SCENE IIII.

MAISTRE IEHAN. IANNE. POTIRON.

MAISTRE IEHAN.

Et vrayment ſon viſage monſtre
Qu'elle a ſon beguin à l'enuers :
Quelque choſe va de trauers
Qui luy trouble la fantaiſie.

IANNE.

Ce n'eſt rien qu'vne ialouſie
Qui luy altere le cerueau.

MAISTRE IEHAN.

Son mal va bien outre la peau,
Il luy touche iuſques au cœur.

IANNE.

Auſſi il falloit que Monſieur
Luy donnaſt les occaſions
De la mettre en ces paſſions.

MAISTRE IEHAN.

Il y a anguille ſous roche :
Auſſi toſt que Monſieur approche

D'elle, à fin de la careſſer,
Madame vient le repouſſer
Si fierement que c'eſt merueille.
S'elle n'a la puce en l'oreille,
Ie veux mourir preſentement.
Ianne dit vray, ce ſeul tourment
Luy feroit perdre la ceruelle.

IANNE.

Ie ſçay bien comme elle chancelle
Et de la langue & de l'eſprit,
Quand elle oit ſeulement le bruit
D'vn voiſin, ou d'vne voiſine,
Qui porte moudre ſa farine
Ailleurs que dedans ſa maiſon.

MAISTRE IEHAN.

A propos voyla Potiron.

POTIRON.

Tous deux vous en contez de belles!
Et bien, dites-moy des nouuelles,
Qu'y a-t-il? Maiſtre Iehan ſçait tout,
C'eſt maiſtre Iehan qui tient le bout,
Qui nous fait perdre la partie.
Et bien, Madame eſt auertie
Du fait de Monſieur, eſt-ce tout?
I'ay entendu de bout en bout
Vos propos.

MAISTRE IEHAN.

Ce ſont de tes ruſes.

IANNE.

Potiron n'a iamais d'excuſes,
Potiron parle librement.

POTIRON.

C'eſt la façon de maintenant,

Le ſiecle & la ſaiſon le porte :
Chacun en dit, chacun rapporte
Cela meſme qu'il ne ſçait pas.
Mentir m'eſpargne mille pas,
Mille courſes, mille couruees :
Sans les menſonges controuuees,
Mon eſcarpin deuiendroit tel
Qu'vn mouuement perpetuel,
Ie ſerois touſiours en haleine.
Et puis il n'y a point de peine
Au ſeruice d'vn amoureux!

MAISTRE IEHAN.

Potiron, que tu es heureux
Si tu le ſçauois bien connoiſtre!

POTIRON.

Ie voudrois t'auoir veu vn maiſtre
De ceruelle comme le mien,
Pour auoir cet heur & ce bien.
Mais, Ianne, vous eſtes reſueuſe,
Hà vrayment vous eſtes faſcheuſe.

IANNE.

Vous ne faites que lanterner,
Perdre temps & balliuerner :
Mais que voulez-vous que ie die?

MAISTRE IEHAN.

Potiron, cette maladie
Ne la tourmente pas ſouuent.

POTIRON.

Parbieu, c'eſt quelque mauuais vent
Qui l'a frappee ce matin,
Et l'a miſe en ſon auertin.

MAISTRE IEHAN.

Potiron, tréues de colere,

Laiſſons là Ianne. Quelle chere
Ce pendant que Monſieur contoit
Du Haure pris, & qu'il vantoit
L'heureuſe & vaillante ieuneſſe
De noſtre Roy, & la ſageſſe
Et l'heur de la Royne ſa mere,
Lors qu'il diſoit que la main fiere
Et le cœur braue du François
Auoit mis & chaſſé l'Anglois
Hors des limites de la France :
Auſſi toſt Madame commence,
Feignant de ne l'entendre pas,
A parler haut, à parler bas,
Puis iette les yeux contre terre.

POTIRON.

Maiſtre Iean parle de la guerre
Ainſi que de ſon parchemin :
Maiſtre Iean a l'eſprit mutin.

IANNE.

Hà Potiron, laiſſe-le dire.

MAISTRE IEHAN.

Si Monſieur auoit faim de rire,
Auſſi toſt elle rougiſſoit,
Auſſi toſt elle palliſſoit.

IANNE.

Madame eſt en ſon peliſſon : (1)
Non, iamais en ceſte façon
Ne la vey deſcontenancee.

POTIRON.

Ianne en dira ſa ratelee. (2)

1. Vêtement à l'aspect sévère que les dames mettaient par dessus leur toilette. On dirait encore : Madame se drape....
2. C'est-à-dire tout ce qu'elle a sur la conscience.

MAISTRE IEHAN.

Monſieur eſt ſemblable à celuy
Qui laboure le champ d'autruy,
Et laiſſe là le ſien en friche :
C'eſt ainſi que l'on deuient riche.

IANNE.

Hà vrayment il a bonne grace :
C'eſt pour luy ceſte ſoupe graſſe,
Il s'en peut bien torcher le bec.

MAISTRE IEHAN.

Ianne, ſon moulin eſt trop ſec
Pour y moudre ceſte farine.

POTIRON.

C'eſt pour ſa bouche qu'on l'affine,
Et pour le mettre en appetit.

IANNE.

Potiron, parlons vn petit
Plus bas : il eſt en la ſallette.

POTIRON.

I'ay peur que ceſte amour ſecrette
Ne ſe braſſe pour maiſtre Iean.

MAISTRE IEHAN.

Pour moy?

POTIRON.

Ouy, pour vous.

MAISTRE IEHAN.

Han han,
Ie ſerois acheué de peindre.

POTIRON.

Si Monſieur vous vouloit contraindre
De l'eſpouſer?

MAISTRE IEHAN.

Moy, & pourquoy?
Elle eſt trop mignarde pour moy,
Elle eſt de trop bonne maiſon.

POTIRON.

Mais la liberté du griſon
Sera de luy donner carriere.

MAISTRE IEHAN.

Il s'en peut bien tirer arriere :
Ce n'eſt pas pour vn tel monteur,
Ce n'eſt pas pour vn tel picqueur
Vrayment que la lice eſt dreſſee.

IANNE.

Sa monture eſt trop haraſſee,
Il peut bien s'eſſayer ailleurs.

MAISTRE IEHAN.

Il n'eſt pas du rang des plus ſeurs.

POTIRON.

La lance à Monſieur eſt gauchere
Pour tirer droit à la viſiere.

IANNE.

Ce n'eſt pas ſon fait de courir.

MAISTRE IEHAN.

Ie voudrois bien le ſecourir.

IANNE.

Ouy, pour appaiſer ſa furie.

POTIRON.

Ianne a ſerui à l'eſcurie,
Elle en parle aſſez proprement.

IANNE.

Ç'a donc eſté en eſcurant
Mon chaudron dedans la cuiſine.

MAISTRE IEHAN.

Mais i'oy Monſieur qui ſe mutine,
Ie vais acheuer mon extrait.

POTIRON.

Et moy ie m'en vais boire vn trait,
Car nous iourons vne premiere
A toutes reſtes de colere
Tantoſt, mon Aduocat & moy.

IANNE.

Adieu tous deux.

MAISTRE IEHAN.

Adieu, ie voy
Antoinette qui ſe deſrobe
Auec Madame au garderobe.

IANNE.

Adieu, ie vais à mon meſnage.

MAISTRE IEHAN.

Nous en parlerons dauantage.

POTIRON.

Adieu.

MAISTRE IEHAN.

Ceſte nouuelle trame
Mettra iuſque à la haute game
Cet Aduocat : ce fait le touche.

SCENE V.

POTIRON.

Ie m'en vay bien ietter la mouche
Au cerueau de mon amoureux :
A ce coup il eſt malheureux,
Il peut bien quitter la partie.
Ie m'en vay luy mettre l'ortie
Et l'éguillon deſſous le flanc.
C'eſt à luy à quitter le ranc :
I'en ay deſcouuert l'embuſcade,
Et s'il ne ſe donne de garde
On luy fera vn mauuais tour :
C'eſt vn ennemy que l'Amour.
Ce Monſieur a cent vieilles ruſes,
Cent couuertures, cent excuſes
Pour ruiner ce ieune ſot.
Mais ſi ie ne luy diſois mot
De tout cela que i'ay appris,
Ce ſeroit pour le rendre épris
Et ſurpris touſiours dauantage :
Ce ſeroit allumer ſa rage
Et le rendre plus furieux
Que iamais : pourtant il vaut mieux
Dire tout & ne celer rien.
Car quand de moy il ſçaura bien
Qu'on luy voudra ietter la poudre
En l'œil, il ſe pourra reſoudre
Et reprendre le frein aux dens.
Il ne faut à ces ieunes gens
Qu'vne heure pour les faire ſages.
Puis il dira que les orages
Ne viennent iamais que de moy.

Si diray-ie tout, par ma foy :
C'eſt œuure de miſericorde
De luy donner eſchelle & corde
Pour le tirer hors de priſon,
Où fureur ſurmonte raiſon,
Et ſeule y commande la rage.
Potiron eſt deuenu ſage,
Il philoſophe maintenant :
Il a repris ſon ſentiment
En beuuant : la digeſtion
Fait fumeuſe operation
Dedans ſa petite ceruelle.
Mais ie vay dire la nouuelle
A mon Aduocat qui m'attend :
Il eſt ſans cœur s'il ne ſe pend,
Et s'il n'a maintenant enuie
D'honorer ſa melancolie
De quelque bien-heureuſe mort,
Pluſtoſt que d'endurer ce tort.

ACTE III.

SCENE I.

MONSIEVR L'ADVOCAT.

VRAYMENT il falloit bien qu'Amour
Vint informer, ſur le retour
Et ſur le decours de ma vie,
De mon fait, ſe faiſant partie
Si aigrement encontre moy :
Toutefois ce plaiſant émoy,

Or que ie ſois vieil & caſſé,
Me fait ſouuenir du paſſé,
Et me remet en l'allegreſſe
Où i'eſtois lors que la ieuneſſe
En la plus gentille ſaiſon
Verſoit l'amoureuſe poiſon,
Qui les cœurs doucement enflame
D'vne belle & gentille flamme.
Mais s'il me plonge en cet accés
Ie crains de perdre mon procés,
Or que i'entende la matiere :
Car i'ay oublié la maniere
D'intenter en ces actions.
Ie n'ay griefs ny ſaluations,
Factons, reſponſifs ny repliques,
Ie fourniray trop de dupliques :
Mais pour conclure en cet endroit
Ie n'ay pour ſouſtenir mon droit,
Encor que i'euſſe le bureau :
Iamais la faueur du barreau
Ne ſera pour moy, la ieuneſſe
Ne fait iamais pour la vieilleſſe,
Amour n'eſt point pour les vieillars :
Toutefois ce ſont des hazars,
Amour eſt oiſeau de paſſage.
Car las! auſſi toſt que noſtre âge
Se rend de l'Hyuer compagnon,
Auſſi toſt s'enuolle mignon
Haut à l'eſſort, car ſa nature
Ne peut endurer la froidure,
La vieilleſſe point ne luy plaiſt.
Toutefois point ne me déplaiſt
Qu'il m'aſſaille pour m'éprouuer,
Connoiſſant qu'on ne peut trouuer
Viande au monde plus exquiſe,

Plus delicate & plus requiſe,
Et qui mieux retienne ſon miel,
Son gouſt, ſa ſaumure & ſon ſel,
Qu'Amour en ſon aigreur extréme :
Il fait ſa ſauce de luy-meſme,
Et luy-meſme porte ſon ius,
Son ſucre, ſon ſel, ſon verius :
C'eſt vne douce confiture.
S'il a quelque choſe trop dure
A digerer, il l'adouciſt,
Il l'enaigriſt, il la farciſt
De ſucre doux & d'herbes fines :
Si l'on y trouue des eſpines,
Il les couure ſi finement
Qu'on les aualle doucement :
Et bref ie croy que rien ne plaiſt
Au monde ſi l'Amour n'y eſt.
C'eſt luy, c'eſt luy qui fait eſprendre,
Remuant vne vieille cendre,
La glace au plus fort de l'Hyuer,
Et le feu meſme congeler :
De moy i'en fay l'experience,
Car dés le temps que ie commence
A le meſler en mon breuuage,
Encores que le poil & l'âge
Me banniſſent de ce plaiſir,
Ie me ſens toutefois ſaiſir
Le cœur d'vne ieune allegreſſe,
Ie ne ſens rien de la vieilleſſe,
Mes membres ſont gaillards & forts.
Ie n'ay rien deſſus tout mon corps
Qui me face monſtrer caduque,
Que la dent noire & la perruque,
Et des fillons deſſus le front,
Qui vieillard & ridé me font :

Au reſte ie ſuis fort gaillard,
I'ay le parfum, le gand mignard,
L'eſcarpin, la chauſſe coupee,
La gibeciere bien houpee,
La robe faite à haut collet,
Le clerc, le laquais, le mulet.
Bref ce que i'ay veu me deſplaire
Auiourd'huy commence à me plaire :
Rien plus triſte & faſcheux ne m'eſt,
Et rien ſur tout ne me deſplaiſt
Que la colere violente
D'vne femme qui me tourmente,
Qu'vn œil qui m'eſpie & m'aguette,
Qu'vne langue qui me ſagette,
Qu'vn regard hagard & ialoux,
Qu'vn viſage plein de courroux
D'vne femme qui vit pour moy
Cent fois plus que ie ne voudroy.
Si faut-il pourtant que ie face,
Ou par fineſſe ou par menace,
Par ſurpriſe ou par action,
Qu'ell' paſſe condemnation.
Hà que ie la voy eſchaufee!
Encor qu'elle ſoit mal coiffee,
Si me faut-il la careſſer.
Mais s'elle deuoit treſpaſſer,
Si faut-il pourtant qu'elle endure :
Si la pillule eſtoit plus dure
Qu'acier, ſi faut-il l'aualer. (1)
Vrayment le temps s'en va troubler,
La lune eſt fort rouge en viſage :

1. On voit dans ces cinq vers les diverses significations données au mot *si*. On l'employait surtout dans le sens de *aussi, néanmoins, ainsi*, etc. On écrivait parfois *se*, pour distinguer la conjonction de l'adverbe.

Ce vermillon eſt vn preſage
Qu'il courra quelque mauuais vent.
Il vaut mieux aller au deuant
Pour l'appaiſer, s'il eſt poſſible.
C'eſt verſer l'eau dedans vn crible,
Et peſcher les poiſſons en l'aër,
C'eſt courir les cerfs dans la mer,
De vouloir tirer ceſte beſte
De l'amble qu'elle a dans ſa teſte.

SCENE II.

MAD. L'ADVOCATE. MONS. L'ADVOCAT.

MADAME.

Ie vous en feray bien mouller.

MONSIEVR.

Et bien, où voulez-vous aller,
Mon miel, ma douceur, ma careſſe?

MADAME.

Ton fiel, ta rigueur, ta deſtreſſe.
Ie ſçay bien dont ie ſuis venuë,
Ie ne ſuis point ſi peu connuë
Et ſi n'ay point ſi peu de bien
Que l'on ne me reçoiue bien :
I'ay de bons parens, Dieu merci.

MONSIEVR.

Ils ne ſont pas de loing d'ici.

MADAME.

A moy qui ſuis de bon lignage,
Et ma foy d'autre parentage
Et de meilleure part que vous.

MONSIEVR.

Tout beau, Madame, parlez doux.

MADAME.

Allez, faites voſtre meſnage,
Ie n'ay propoſé dauantage
De demeurer auecques vous.

MONSIEVR.

Vous ſerez touſiours en courroux :
Il y a ia ſemaine entiere
Que vous tenez voſtre colere,
Et ſi vous ne ſçauez pourquoy.

MADAME.

Pourquoy, merci Dieu? ie le voy
Et iour & nuict deuant mes yeux.

MONSIEVR.

Ce ne ſont que des enuieux
Qui vous donnent vn faux entendre.

MADAME.

Non non, ie n'en veux'plus apprendre :
Hé, i'en ſçay trop de la moitié.

MONSIEVR.

Ou c'eſt nouuelle inimitié,
Ou quelque bauarde ſecrette
Vous a dit que i'aime Antoinette :
Et vous, vous aimez les menteurs,
Les flagorneurs, les rapporteurs,
Cela eſt voſtre naturel.
Il n'eſt pas vray, ie ne ſuis tel
Et ne voudrois l'auoir penſé :
Et ſi ie me ſuis auancé
Quelquefois de parler à elle,
De la prendre par ſous l'eſſelle,

De luy voir enfler le teton,
Paſſer la main ſous le menton,
Ç'a eſté en voſtre preſence.
Mais du depuis que ie commence
A me tenir vn peu en point,
D'eſtre gaillard, ne crier point,
Le ſoupçon & la ialouſie
Vous ont troublé la fantaiſie.

MADAME.

Rien ne me trouble ſinon vous
Qui me plongez en ce courroux,
Et m'eſchaufez cette colere.

MONSIEVR.

Venez, approchez, ma commere,
Et parlons doucement enſemble.

MADAME.

Doucement?

MONSIEVR.

Voyez, il me ſemble
Que tous deux auons, Dieu merci,
Du bien aſſez, & ſans ſouci
Que nous pouuons viure aiſément.

MADAME.

Eſt-ce là le bon traitement?
Eſt-ce l'amour & la douceur,
La courtoiſie & la faueur
Que vous promiſtes de me faire?

MONSIEVR.

C'eſt grand cas, ie ne vous puis plaire,
Tout ce que ie fay vous deſplaiſt.

MADAME.

Ce que vous faites ne me plaiſt,
Et m'en donnez l'occaſion.

MONSIEVR.

Auez-vous eu affection
De collet, de drap ou d'anneau,
De cotillon ou de manteau
Bandé de velours alentour,
Ou de quelque toile d'atour,
De chaiſnes, de bracelets d'or,
Ou de quelque autre choſe encor,
Que n'ayez eu argent en main
Pour l'acheter auſſi ſoudain?

MADAME.

Ie ne m'en ſuis meſcontentee.

MONSIEVR.

Quoy donc? eſtes-vous mal traittee?

MADAME.

Vous ſçauez bien ce qu'il me faut,
Et pourquoy ie parle ſi haut
Maintenant.

MONSIEVR.

Or pour y mettre ordre,
Et pour ne voir plus ce deſordre,
Sans qu'il y ait cauſe ou raiſon
De troubler l'eau de la maiſon,
Il faut que vous ſeruiez de mere
A Antoinette, & moy de pere :
Et bref il nous la faut pouruoir,
A fin que n'ayez de la voir
Occaſion, ny moy auſſi.
Mais tirons-nous vn peu d'icy,
Car s'il ne tient qu'à vous baiſer,
Vrayment ie vous veux appaiſer.

MADAME.

Le baiſer ne m'appaiſe point,

Monſieur : Monſieur, ce n'eſt le poinct
Qui m'eſguillonne le coſté.

MONSIEVR.

Voſtre mal eſt plus haut monté.

MADAME.

Entrons, la porte n'eſt pas cloſe.

MONSIEVR.

Ce pendant gardez quelque choſe
Pour crier & tancer demain :
Ie vous veux dire le deſſain
Et le retraintif que i'appreſte
Pour guerir voſtre mal de teſte.

SCENE III.

L'AMOVREVX. POTIRON.

L'AMOVREVX.

Tv les as veus?

POTIRON.

Ie les ay veus.

L'AMOVREVX.

Tous deux enſemble?

POTIRON.

Ouy, tous deus.

L'AMOVREVX.

Tu ſçais bien tout ce qu'ils ont dit?

POTIRON.

Ouy, ie ſçay tout ce qu'ils ont dit.

L'AMOVREVX.

Quoy? que Monſieur aime Antoinette?

POTIRON.

Ouy, que Monſieur aime Antoinette.

L'AMOVREVX.

Et qu'il pratique maiſtre Iean?

POTIRON.

Ouy, qu'il pratique maiſtre Iean.

L'AMOVREVX.

Pour braſſer quelque mariage?

POTIRON.

Pour braſſer quelque mariage.

L'AMOVREVX.

Et que Madame le ſçait bien?

POTIRON.

Et que Madame le ſçait bien,
Ie vous l'ay ia dit tant de fois :
Et ſi vous auez droits, ou lois,
Ou defenſes pour l'empeſcher,
Monſieur, il vous faut depeſcher.

L'AMOVREVX.

Mais auant que rien entreprendre,
Potiron, il te faut attendre
Icy, ſi tu verras ſortir
Ianne, à fin de m'en aduertir :
Ie meurs d'vne ialouſe enuie
De ſçauoir ma mort ou ma vie.
I'ay Madame & Ianne pour moy,
D'Antoinette ie ſçay pourquoy
Elle n'accordera iamais
D'eſpouſer vn Clerc du Palais :
Toutefois ce traiſtre lutin

Eſt ſi meſchant, eſt ſi tres-fin,
Qu'il me donra vn croc en iambe,
Si de fortune ie n'eniambe
A grands pas deſſus ſes briſees.

POTIRON.

Si les toiles ſont bien dreſſees,
I'eſpere de ſuyure à la trace
La beſte en priſe, que ie chaſſe,
Et mettray Monſieur en defaut.

L'AMOVREVX.

Potiron, c'eſt ainſi qu'il faut
Prendre force, cœur & courage.

POTIRON.

Si ie ne romps le mariage,
Baſte.

L'AMOVREVX.

Potiron, ie deſcouure
Ce bel amoureux, qui entrouure
La porte pour ſortir dehors.

POTIRON.

Rentrez & faites vos efforts.

L'AMOVREVX.

Ie m'en vais.

POTIRON.

Allez, de par Dieu,
Car ie voy Monſieur en ce lieu,
Et Madame qui ſort apres :
Ie les eſpiray de ſi pres
Que ie vous mettray hors de peine.

SCENE IIII.

MONS. L'ADVOCAT. MAD. L'ADVOCATE. POTIRON.

MONSIEVR.

Ie ſçay bien que ce Capitaine,
Mon couſin, qui me la laiſſa,
Ne viendra iamais par deçà :
Il eſt mort, & par ſa vaillance.
Vn ſoldat de ſa connoiſſance,
Retourné tout nouuellement,
Me le conta dernierement :
Ie ne l'ay voulu auancer
Si toſt, de peur de l'offenſer.
« Auſſi la nouuelle faſcheuſe
» Ne peut eſtre trop pareſſeuſe. »

MADAME.

Que la fille en ſera marrie!

MONSIEVR.

C'eſt la breche & la batterie
Par où noſtre malheur ſe paſſe.

POTIRON.

Il ne dit mot que ie donnaſſe
Pour vn eſcu d'or & de pois :
Mais il faut retenir ma vois,
Ils n'ont point les oreilles ſourdes.
S'ils ne ſe donnent point de bourdes,
A ce coup mon maiſtre eſt heureux.

MADAME.

C'eſt vn meſtier tres-dangereux
Que la guerre, à ce que ie voy.

POTIRON.

C'eſt pour vn autre que pour moy.

MONSIEVR.

Et ſi m'aſſeura pour le ſeur
Qu'eſtant couché derriere vn mur
Deſſus le ventre, en embuſcade,
Il suruint vne canonnade
Droit par deſſus vn rauelin,
Qui prend le mur & le couſin,
Et les emporta peſle-meſle
Hachez menus comme la greſle.

MADAME.

Ie vous promets que c'eſt dommage.

POTIRON.

Mon maiſtre a gaigné l'auantage
Sur la partie, pour ce coup.

MONSIEVR.

Mais nous tardons icy beaucoup,
Le iour s'en va : concluſion
Pour vous tirer d'opinion,
Il nous la faut pouruoir, m'amie.

MADAME.

Ie n'en ſeray iamais marrie.

MONSIEVR.

Puis ce n'eſt que charge auſſi bien,
Et ſi c'eſt par noſtre moyen
Qu'ell' ſe marie, & qu'on luy donne
Vn bon preſent, c'eſt belle auſmonne,
Rien mieux employé ne peut eſtre :
Puis elle eſt pour le reconnoiſtre,
Or qu'elle ſoit de pauure lieu,

MADAME.

Comment? vous ſçauez tout le ieu
De ce couſin qui l'enleua.

MONSIEVR.

Ie ſçay bien comme tout en va :
Elle eſt toutefois de nature
Auſſi douce que creature
Qui ſoit au monde.

MADAME.

On a touſiours
Sur l'âge affaire du ſecours,
A toute heure, de ieunes gens.

MONSIEVR.

Et puis nous n'auons point d'enfans :
Que vous en ſemble-t-il, ma femme?

MADAME.

Mais que ceſte nouuelle trame
Ne m'ourdiſſe nouueau martel.
I'en ſuis d'aduis, il n'eſt rien tel
Qu'en deſcharger noſtre meſnage
Par l'accord d'vn beau mariage.

MONSIEVR.

Ie l'ay deſia bien commencé.

MADAME.

Mais encore, à qui?

MONSIEVR.

I'ay penſé
Que maiſtre Iean eſtoit ſon cas.
Il y a cinq cens Aduocas
Au Palais qui ne ſçauroyent faire
Ce qu'il fait : il ſçait bien extraire,
Dreſſer appointemens en droit :

A la barre, hé il plaideroit.
Maiſtre Ian eſt gentil garçon,
Maiſtre Ian a bonne façon,
Maiſtre Ian eſt fin & accort,
Maiſtre Ian n'eſt pas vn brin ſot :
Et bref maiſtre Ian ſans enuie
Gaignera auſſi bien ſa vie
Que Solliciteur du Palais.

MADAME.

Puis vous ne l'oublirez iamais,
Il nous a fait trop de ſeruice.

MONSIEVR.

Puis ie le mettray en office
Ou de Clerc du Greffe, ou d'Huiſſier.

MADAME.

Il ne ſçait que trop ce meſtier.

MONSIEVR.

Eſt-ce bien dit? que vous en ſemble?

MADAME.

S'ils ſont bien mariez enſemble
I'eſpere qu'ils feront du fruit :
La fille eſt bonne & a bon bruit,
La fille eſt douce & gracieuſe,
Elle n'eſt fiere ny faſcheuſe,
La fille n'eſt pas vn brin ſotte :
Ie crains qu'elle ſoit huguenotte
Seulement, car elle eſt modeſte,
En parolles chaſte & honneſte,
Et touſiours ſa bouche ou ſon cœur
Penſent ou parlent du Seigneur :
I'ay peur qu'ils ne s'accordent pas. (1)

1. Quelques critiques, le P. Nicéron entre autres, ont voulu voir

MONSIEVR.

Hé, tout cela n'eſt pas grand cas :
Sçachez ſeulement ſon vouloir.

MADAME.

I'y vais, & feray tout deuoir
De ſçauoir bien ſecrettement
Qui elle eſt, & quoy, & comment.

MONSIEVR.

N'en faites ia trop grande enqueſte,
Vous luy pourriez mettre en la teſte
Ie ne ſçay quoy pour la faſcher.

MADAME.

Vrayment ie ne veux empeſcher,
Quant à moy, vne œuure ſi ſainte.

MONSIEVR.

Allez, ie vay donner l'atteinte
A mon Clerc ſuyuant ce deſſain.

MADAME.

Auiourd'huy pluſtoſt que demain
Nous les accorderons enſemble.

MONSIEVR.

N'ay-ie pas mis ma beſte à l'amble
Doucement & ſans la forcer?
Il faut ſeulement amorcer
Vn peu ceſte beſte farouche
D'vn petit mors dedans la bouche,
Pour la tourner à toutes mains.
Ie vais acheuer mes deſſains :
I'en auray, ou faudray à traire.

dans ce passage un éloge indirect de la religion réformée, et ont, à propos de cette prétendue allusion, vivement suspecté la foi catholique de notre poète. (V. note p. 194, t. II.)

SCENE V.

POTIRON. IANNE.

POTIRON.

Ie ſuis alteré de me taire.
Voila Ianne. Et bien, eſt-ce fait?

IANNE.

Potiron, vous eſtes du guet:
Tu peux bien redire à ton maiſtre
De point en point ce que peut eſtre,
Tu l'as entendu comme moy.

POTIRON.

Le Capitaine eſt mort, mais quoy?

IANNE.

Ce coup a coupé l'eſguillette,
Et rompu du tout la buchette:
D'eſperance ie n'en ay plus.

POTIRON.

Mais, mon Dieu! comme ce perclus,
Ce vieux reſueur, ce mitoüin, (1)
A contrefait le patelin.

IANNE.

Il l'a ſi bien mitoüinee,
Et ſi bien empatelinee,
Qu'il a fait ce qu'il a voulu.

POTIRON.

Et quoy, Ianne?

1. On diſait *mitou* ou *matou*: d'où eſt venu *mitouin*, qui tient du chat; *mitouiner*, cajoler, amadouer.

IANNE.

Ils ont reſolu
Faire auiourd'huy le mariage.

POTIRON.

Auiourd'huy?

IANNE.

Voire, i'en enrage
Et ſi i'en créue de deſpit :
Cela ſe fera ſans reſpit.

POTIRON.

Voyci mon malheur ou mon bien.

IANNE.

Potiron, ils nous oiront bien :
Va-t'en & chemine tout beau.

POTIRON.

Encor tiennent-ils l'eſcheueau
Pour deſmeſler leur entrepriſe.

IANNE.

Gardons-nous de quelque ſurpriſe.

POTIRON.

Quelque choſe que Ianne die,
La toile n'eſt pas mal ourdie :
Si ceſte nouuelle pourſuite
Auiourd'huy ne ſe precipite,
I'oſteray mon aduocaceau
D'entre la pierre & le couteau,
Et mettray le tout à bon port :
S'il dit vray, ceſte belle mort
Doit apporter & vie & grace
A mon Aduocat qui treſpaſſe
Pauurement, & qui meurt ainſi
Que meurt vn amoureux tranſi

Sous la rigueur d'vne maiſtreſſe.
Mais ie vay luy donner addreſſe,
Pour expedier promptement
Le ſouhait qu'il deſire tant.

ACTE IIII.

SCENE I.

ANTOINETTE.

ENTRE les malheurs, le malheur
Que plus ie craignois en mon cœur
M'eſt aduenu, malencontreuſe,
Pauure, chetifue, malheureuſe,
Et fortunee (1) que ie ſuis!
Rien plus eſperer ie ne puis,
Puis que mort & malauanture
M'ont derobé la creature
Au monde que i'aimois le plus,
En qui i'auois mis le ſurplus
Pour iamais de mon eſperance,
En qui i'auois toute aſſeurance,
En qui i'auois mis mon eſpoir,
Mon ſouhait, mon tout, mon auoir,
Et ſeul à qui i'auois enuie
De donner mon cœur & ma vie.
Mais que feray-ie maintenant,

1. Le mot est évidemment ici employé par antiphrase, comme au deuxième vers de la scène III du premier acte, où, à tort croyons-nous, on a mis dans l'édit. de l'*Ancien Théâtre français*, *infortunée*, au lieu de *bien fortunée* que portent les textes primitifs.

Sinon de prier humblement
Le Seigneur de me ſecourir,
Si que ie ne puiſſe encourir
Ny mal, ny honte, ny diffame?
Monſieur l'Aduocat & Madame
Me preſſent de me marier.
Le ieune homme me fait prier
D'attendre quelques iours encore.
Ie ſçay qu'il m'aime, & qu'il honore
Sur toutes choſes la vertu :
Mais auant qu'il ait combatu
Son tuteur, ſon oncle & ſa mere,
Et les parens de feu ſon pere
A celle fin d'y conſentir,
Il n'en pourra iamais ſortir :
Puis on m'a dit ie ne ſçay quoy,
Qu'il auoit ia promis la foy
A vne ieune Damoiſelle,
Et qu'il plaide pour l'amour d'elle,
Et ſi croy meſme que Monſieur
En doit eſtre ſolliciteur :
Cela ſeul m'en a deſtournee
De confeſſer dont ie ſuis nee.
Ie ſçay bien que ſecretement
Madame m'a voulu tenter,
Et à fin de la contenter
I'ay dit que i'eſtois orfeline,
Fille d'vn facteur de marine
Qui eſtoit natif de Poitiers,
Et qu'il y a dix ans entiers
Qu'il eſtoit mort en vn voyage.
Et ſans me forcer dauantage
S'eſt contentee, & croy de peur
De me faſcher : elle a bon cœur.
Seulement elle m'a priee

Si ie veux eſtre mariee,
Ie ne refuſe le parti
Que Monſieur m'auoit aſſorti,
Me promettant bon auantage
Si i'accepte le mariage.
I'ay dit que i'auois arreſté
De ſuyure en tout leur volonté,
Et faire ce qu'il leur plairoit.
Maiſtre Iean n'eſt pas mal-adroit,
Il eſt doux, & ſi a l'addreſſe
En ce qu'il fait : puis la nobleſſe
Auiourd'huy n'eſt que pauureté.
Ie ne puis viure en liberté,
En liberté de conſcience
Mieux qu'à Paris : la patience
Sera mon eſpoir & mon bien.
Puis ne pouuant eſperer rien
De ma maiſon, que puis-ie mieux
Sinon de m'eſlongner de ceux
Qui ne me voudroyent recognoiſtre ?
Poſſible le temps fera naiſtre
Quelque nouuelle occaſion,
Pour nous mettre en poſſeſſion
Du bien que nous n'eſperons point.
Mais voyci Ianne tout à point,
Ell' me dira tout le ſecret.

SCENE II.

IANNE. ANTOINETTE. MAD. L'ADVOCATE.

IANNE,

Ie n'ay tant ſeulement regret
Que de noſtre pauure amoureux :

Mais ie croy que ces langoureux
Ont oublié tout en vn iour.

ANTOINETTE.

Ianne, vous parlez de l'amour :
Qu'y a-t-il?

IANNE.

Vous m'en donnez bien,
Comme ſi vous n'en ſçauiez rien.
Vous ſerez auiourd'huy fiancee,
Et demain matin eſpouſee
A noſtre Clerc : qui ne le ſçait?
Mais laiſſez-moy faire mon fait :
I'ay de la beſongne taillee,
Et n'ay point d'eſguille enfilee.
Il me faut aller achepter
Des viandes, pour appreſter
A ſouper pour vos fiançailles.

ANTOINETTE.

Et quoy?

IANNE.

Deux perdrix & deux cailles,
Vn connil (1), quelques hutaudeaux (2),
Cardes, oranges, pigeonneaux,
Si i'en puis trouuer à bon pris
Deſſous la porte de Paris.

ANTOINETTE.

Allez, Ianne, & marchandez bien.
Mais à fin qu'il ne manque rien,
Acheptez pour l'amour de moy,
Outre cela, ie ne ſçay quoy :

1. Lapin, de *cuniculus*.
2. Hutaudeau ou hestoudeau, ou encore étoudeau et hétudeau, — Ménage est pour le dernier, comme le plus usité, — gros poulet qui n'est pas encore chapon ; en latin *pullaster*, jeune coq.

Voila vn eſcu que ie donne,
Mais ne le dites à perſonne.

IANNE.

C'eſt donc le meilleur de le prendre :
Qui veut gaigner il faut deſpendre,
De là vient voſtre honneſteté,
l'enten ceſte ciuilité.
Mais qu'on ſe coiffe & qu'on ſe mire.

ANTOINETTE.

Et bien, Ianne, vous voulez rire.

IANNE.

Allez, vous me ferez tancer :
Allez donc pour vous aiancer,
Et pour vous faire vn peu iolie.

ANTOINETTE.

Madame eſt toute ramollie,
Monſieur l'a remiſe en ſon ſens.
Ie m'en vais.

IANNE.

Adieu, ie pers temps.

IANNE *ſeule.*

Mon Dieu, que ie plains ce repas!
Pauure fille qui ne ſçait pas
Que ceſte liberalité
Se fait pour la commodité
Que Monſieur eſpere en auoir :
Et Madame qui peut ſçauoir
Ce qu'il baſtit en ſon cerueau,
Donne le drap & le cizeau
Pour ſe tailler vne cornette.
Toutefois i'eſtime Antoinette
Tant ſage & tant fille de bien,
Qu'en fin ce Monſieur n'aura rien

De ce qu'il pretend : le mechef
Qu'il forge cherra ſur ſon chef.

MADAME.

Ianne.

IANNE.

Madame.

MADAME.

Et allez donc!
Pour babiller ie ne veis onc
Femme au monde qui vous reſemble.

IANNE.

I'ay cent mille affaires enſemble.

MADAME.

Rien ne ſert de vous excuſer.

IANNE.

Il ne faut iamais repoſer.

MADAME.

Elle caquette toute ſeule :
C'eſt vn claquet, c'eſt vne meule
D'vn moulin qui tourne touſiours.

SCENE III.

MADAME L'ADVOCATE. LA VOISINE.

MADAME.

TOVTES les heures me ſont iours
Si ie ne voy noſtre voiſine :
Mais ie la voy qu'elle chemine
Droit icy, & fort à propos.
Non, ie n'auray iamais repos,

Si ie ne dis entierement
Comme s'eſt fait l'appointement
Entre mon bon mari & moy.
Et bien, voiſine?

LA VOISINE.

Et bien, mais quoy?

MADAME.

Vous ne ſçauez pas des nouuelles?
Il y a tréues eternelles.

LA VOISINE.

Comment? qui a fait ceſt accord
Si toſt?

MADAME.

Affeuré de la mort
Du Capitaine ſon couſin,
Puis voyant le malheur voiſin
Qui luy tomboit deſſus la teſte,
Pour m'oſter le martel, arreſte
D'accorder ce ſoir Antoinette
Auec ſon Clerc : c'eſt choſe faitte,
Nous l'auons ainſi reſolu.

LA VOISINE.

Mais pour le ſeur, eſt-il conclu?

MADAME.

Tout conclu.

LA VOISINE.

I'en crains vne fin.

MADAME.

Comment?

LA VOISINE.

Monſieur eſt caut & fin,
Gardez bien qu'vne vieille ruze

Sur la fin du ieu vous abuſe :
Toutefois il eſt ſage & vieux,
Et croy qu'il fait tout pour le mieux.

MADAME.

Quant à moy, ie le penſe ainſi :
Et vous, commere?

LA VOISINE.

Et moy auſſi.

MADAME.

Bref, au pis aller ie conclus,
Lors que ie ne la verray plus,
Et qu'elle ſera retiree
En ſon meſnage & mariee,
I'oſte au moins les occaſions
De mes ialouſes paſſions.
Ce que ie voy me paſſionne.
En mon abſence, qu'il garçonne
Et face tout ce qu'il voudra :
Si ie l'apperçoy, il faudra
Qu'il ait bon pié & bonne main,
Si ie prens vne fois le frain,
Que ie ne le mette à raiſon,
Et ne luy fais perdre l'arçon.

LA VOISINE.

C'eſt donc ce ſoir?

MADAME.

Que vaut l'attendre?

LA VOISINE.

C'eſt bien fait, il faut touſiours prendre
Ces vieux reſueurs tout promptement :
Car ils changent en vn moment
Et de fait & de volonté.

MADAME.

Si eſt-il pourtant arreſté :
Ianne fait deſia la cuiſine.
Mais n'y faillez pas, ma voiſine,
Mais, ie vous pry, n'y faillez pas.

LA VOISINE.

I'iray.

MADAME.

Nous n'auons pas grand cas,
Nous n'auons que noſtre ordinaire.

LA VOISINE.

Ie vous pry, que voudriez-vous faire?
Quoy, que vous faut-il?

MADAME.

Nous rirons
Mangeant ce peu que nous aurons,
Et vous conteray l'auantage
Que Monſieur donne en mariage
A maiſtre Iehan.

LA VOISINE.

Cela va bien.

MADAME.

Voiſine, mais n'apportez rien,
Pour ce ſoir nous auons aſſez.

LA VOISINE.

Bien, bien : mais, commere, penſez
Que ie me doutois de l'affaire.
I'ay veu noſtre fils ſe déplaire
Tout ce iour, il n'a point diſné :
Potiron l'en a deſtourné
De ne ſçay quoy qu'il luy a dit.
Il eſt faſcheux, triſte, depit :
Et quant à moy, ie ſuis fort aiſe,

Encor que le fait luy déplaiſe.
Mais le temps luy fera paſſer
Bien toſt ceſt amoureux penſer,
Auant trois mois il l'oublira :
Lors poſſible il eſtudira
Mieux qu'il n'a fait le temps paſſé.

MADAME.

Quant à ce poinct il eſt caſſé,
Il peut bien ailleurs ſe pouruoir
En amours : & quant au vouloir
De la fille, ie ſçay qu'elle aime,
Mais elle ſçait bien que la treme
N'eſt pas pour ourdir cette toile.
Commere, nous y gaignons tous,
Faiſant pour moy, i'ay fait pour vous :
Penſez que voſtre fils n'euſt peu
Se marier ſans voſtre ſçeu.

LA VOISINE.

Il eſt tant leger à promettre.

MADAME.

Encore il vous pouuoit remettre,
Comme il a fait, en deſarroy.

LA VOISINE.

Hà commere, vous dites vray.
Encor n'en eſt-il pas dehors.

MADAME.

Dieu ſoit loué, puis que i'en ſors
A mon honneur à cette fois.
Adieu, commere, ie m'en vois,
Adieu, il eſt temps que ie ſorte :
Ie voy Monſieur à noſtre porte,
Qui m'attend. Venez de bonne heure
Ce ſoir.

LA VOISINE.

I'iray, ie vous aſſeure,
Sans mentir.

MADAME.

Mais ne faillez pas
D'amener voſtre fils, commere :
Pluſtoſt oublira ſa colere
Voyant ſon malheur deuant luy,
Que de l'entendre par autruy.

SCENE IIII.

MONS. L'ADVOCAT. MAD. L'ADVOCATE.

MONSIEVR.

Il me tarde qu'il ne ſoit nuit,
De peur que le malheur, qui ſuit
Pas à pas la bonne fortune,
A ſon arriuer n'importune
De quelque faſcheux deplaiſir
Les douceurs de noſtre plaiſir.
Mon Dieu, quel trouble, quelle allarme
Maintenant ſi noſtre gendarme
Arriuoit diſpos & gaillard !
Puis ie crains ce petit paillard
Potiron, il eſt fin & caut,
Et ſçait trop bien comment il faut
Aſſaiſonner vn bon broüet :
Il mettra mon Clerc au roüet
S'il peut, il n'a ſens ny memoire,
Il eſt aſſez fol de le croire,
A cela il n'eſt point retif.
Et puis l'Amour eſt inuentif

A guerir ſoudain les vlceres
Qui prouiennent de ſes coleres :
Il a ſes emplaſtres tous preſts,
Le baſme & l'onguent tout expres
Pour reioindre ce qu'il entame.
Mais voici arriuer ma femme,
M'auroit-elle bien entendu?
Ie m'en vay, c'eſt trop attendu.

MADAME.

Mais que dites-vous, mon amy?

MONSIEVR.

Ie ne ſçay, ie ſuis endormy,
Ie ſuis tout mal-fait.

MADAME.

Si faut-il
Rire ce ſoir, eſtre gentil :
Nous aurons bonne compagnee
Pour feſtoyer noſtre accordee,
Si faut-il ſe mettre en pourpoint.

MONSIEVR.

Nos voiſins y viendront-ils point?

MADAME.

Eux? ils n'ont garde d'y faillir.

MONSIEVR.

Ce pendant ie vais aſſaillir
Vn gros procez, & le happer
Au poil, attendant le ſouper :
Et vous, ma femme, donnez ordre
Qu'on ne face point de deſordre,
Et que noſtre ſouper ſoit preſt
De bonne heure, & ce qui y eſt

Soit ſerui bien & nettement,
De broche en bouche chaudement.

MADAME.

I'y vais, & ſi feray ſi bien
En tout qu'il n'y manquera rien.

SCENE V.

MADAME L'ADVOCATE. IANNE.

MADAME.

IANNE.

IANNE.

Madame.

MADAME.

Approchez-vous.

IANNE.

Vous me debauchez à tous coups.

MADAME.

La viande eſt-elle lardee?
La volaille eſt-elle amandee?

IANNE.

Tout eſt ſi cher que c'eſt pitié,
Tout eſt enchery de moitié:
Ie ne vey iamais ſi cher tems,
Et croyez que les pauures gens
Ceſt hyuer auront bien à faire.

MADAME.

Ianne, parlons de noſtre affaire,
Le temps nous pourroit bien tromper.
Il vous faut haſter le ſouper,
Ianne, & ne parlez d'autre choſe.

IANNE.

Laiſſez donc ceſte porte cloſe,
Et vous en allez hors d'ici :
Allez, n'ayez point de ſouci,
Ie vous pry, ie feray bien tout,
Et ſi i'en viendray bien à bout,
Dieu aidant, & me laiſſez faire.

MADAME.

C'eſt donc le plus court de me taire,
Il faut laiſſer Ianne ſeulette :
Pendant ie vay voir Antoinette
Et maiſtre Ian, qui font l'amour.
Ie croy que c'eſt le premier iour
Qu'ils parlerent iamais enſemble.

SCENE VI.

L'AMOVREVX. POTIRON.

L'AMOVREVX.

L'HOMME, quand il naiſt en ce monde,
Eſt comme vn deſſain que l'on fonde
Pour faire vn baſtiment nouueau.
Quand il eſt parfait, riche & beau,
Vn chacun de ſa grace belle
Prend le portrait, prend le modelle,
Pour en deſrober la façon :
Puis l'architecte & le maçon
En tirent prouſit & louange.
Mais ſi vn locatif s'y range,
Mauuais meſnager, mal-fongneux,
Sale, ſans cœur, ord, pareſſeux,

Le mur, le toict, le feneſtrage
Se ſent de ſon mauuais meſnage :
Ou il prend coup, ou ſe dement,
Ou perd ſa grace en vn moment.
Vn vent ſe leue, vne tempeſte,
Qui rompt la tuille, abbat le feſte,
Puis la pareſſe du monſieur
Laiſſe les cheurons & le mur
Au vent, à l'air, ſans couuerture :
Suruient vne eau, vne froidure
Qui pourriſt lates, enfeſteaux,
Poultres, trauerſes, ſoliueaux :
Et ainſi peu à peu ſe mine,
A la fin tombant en ruine.
Ainſi le bon pere qui ſert
D'ouurier, de maçon, & qui fait
La muraille & les fondemens,
Et le plancher à ſes enfans :
Les fait ſongneuſement inſtruire,
Les fait marchans, les fait eſcrire,
Bref il en fait vn baſtiment
Pour exemple & pour ornement,
Sans eſpargner ny chaux ny ſable
Pour rendre la muraille ſtable.
Mais quand ce maçon n'y eſt plus,
Tout ſe gaſte & deuient reclus,
Tout s'y pourriſt : la nonchalance
Le fait tomber en decadance.
Ie le ſçay : car durant le temps
Que la puiſſance des parens
Me tenoit en obeïſſance,
Ie donnoy bien telle eſperance
De moy, que i'eſtois le premier
Des plus gentils de mon quartier.
Mais depuis que ceſte tempeſte

Amour a pleu deſſus ma teſte,
Depuis que l'orage & le vent
Ont corrompu ce baſtiment,
Et qu'Amour s'en eſt fait le maiſtre,
Il n'y a plus moyen d'y eſtre,
Il pleut partout, deuant, derriere,
Ie ne ſuis plus qu'vne goutiere,
Tout eſt pourry, tout s'en va choir,
Et n'y a ordre d'y pouruoir
Qui ne voudroit, pour me refaire
Deſſus le premier exemplaire,
Me rebaſtir tout de nouueau :
Ie n'attens plus que le cordeau
Pour donner tréues à ma peine.
Voici Potiron hors d'haleine,
Qu'y a-t-il?

POTIRON.

Il faudroit foncer
Dix eſcus, pour vous annoncer
Le vray ſegret & la nouuelle
Qui vous tire de la cordelle
Du bourreau qui vous tyranniſe.

L'AMOVREVX.

Quoy? y a-t-il quelque ſurpriſe,
Ou quelque bon ſecours pour moy?

POTIRON.

Fort bon.

L'AMOVREVX.

Ie te promets, ma foy,
Tu auras vn accouſtrement.
Mais dy doncques.

POTIRON.

Tout promtement
Ie ſçay que noſtre Capitaine

Eſt bien mort, c'eſt choſe certaine.

L'AMOVREVX.

Il eſt mort! Potiron, va, braſſe,
Taille, recous quelque fallace,
Pour rompre & pour troubler la feſte
Du mariage qui s'appreſte.
Va, & dy qu'elle m'a promis,
Aſſeure qu'vn de tes amis
Auiourd'huy meſme s'eſt fait fort
Que le gendarme n'eſt pas mort,
Et qu'il ſera toſt de retour.
Si nous pouuons paſſer ce iour
Pour empeſcher, ou pour attendre,
La fiéure ne me peut reprendre
Eſtant guery de cet accés.

POTIRON.

Ainſi gaigne-t-on ſon procés :
Il faut gaigner Madamoiſelle
Ou bien d'vne robbe nouuelle,
Ou d'vne chaiſne, ou d'vn anneau,
A fin d'eſtre ſur le bureau :
Pratiquer vn Solliciteur,
Et ſuborner vn Rapporteur
De quelque choſe de grand pris.

L'AMOVREVX.

Mon Dieu, que tu es mal appris!
Il n'eſt pas tant de rencontrer :
Maintenant il faut inuenter
Quelque choſe bonne pour moy,
Quelque moyen, ie ne ſçay quoy.
Dy pluſtoſt qu'elle eſt mon eſpouſe.

POTIRON.

Il ne faut que cette ventouſe

Deſſus la nuque du vieillard,
Pour eſteindre le feu qui l'ard :
Sans plus ie crains l'aigre colere
Et l'auertin de voſtre mere,
Elle creuera de dépit.

L'AMOVREVX.

Pendant i'auray quelque repit
Pour donner ordre à mon affaire.

POTIRON.

Adieu, Monſieur, laiſſez-moy faire :
Parbieu, ie m'en vais broüiller tout.

L'AMOVREVX.

Va, Ianne tiendra bien le bout,
Elle eſt aſſez fine & ruſee
Pour deuider cette fuzee.

ACTE V.

SCENE I.

LE CAPITAINE. BERNARD, *ſon valet.* IANNE.

LE CAPITAINE.

Ie hay ces ames caſanieres,
Ie hay ces ames buiſſonnieres,
Ces ſoldats qui le plus ſouuent
N'oſent mettre la teſte au vent
Pour trouuer la bonne fortune.
La guerre eſt vne mer commune
Pour s'enrichir en vn moment :

Il ne faut qu'vn abordement,
Vn ſac, vn dé, vne ruine,
Vn trouble, vn aſſaut, vne mine :
Il ne faut qu'vne guerre encor
En France, pour ſe faire d'or,
Vn vieil curé, vn riche moine,
Vn bon abbé, vn bon chanoine,
Ou quelque prieur bien nourry
Pour découurir le pot pourry.
Bernard.

BERNARD.

Monſieur.

LE CAPITAINE.

N'es-tu point las?

BERNARD.

Parbieu, ie n'ay iambe ny bras
Qui ne perde force & vigueur,
Ie n'en puis plus : mais vous, Monſieur?

LE CAPITAINE.

I'ay fait autrefois de grans traittes,
I'ay dreſſé embuſches ſegrettes,
I'ay fait des approches de nuit,
I'ay fait cent fois, oyant le bruit
Du tabourin, la ſentinelle :
I'ay miné, ſappé, fait eſchelle,
Et pour acquerir quelque nom
I'ay fait à gorge de canon
A l'ennemy cent camiſades,
I'ay donné cent harquebuſades,
Cent fois i'ay couru au defaut
D'vn bataillon ou d'vn aſſaut,
Cent fois i'ay donné des allarmes,
I'ay mille fois porté les armes

Trente ſix heures ſans dormir,
I'ay fait trembler, i'ay fait fremir
Cent fois l'ennemy en campagne,
Et en Piémont, & en Eſpagne :
Trois fois combatu en camp clos,
Mille fois perdu le repos,
Mille fois couché ſur la dure,
A l'air, au chaud, à la froidure :
Mais ie n'eu iamais tant de mal,
Fuſt à pié ou fuſt à cheual,
Que i'ay eu pour gaigner Paris.

BERNARD.

Vos amours ne ſeront marris
De vous voir en bonne ſanté.
Monſieur, tranchon de ce coſté,
Ie voy porte & feneſtre enſemble
De voſtre couſin, ce me ſemble.

LE CAPITAINE.

Bernard.

BERNARD.

Monſieur.

LE CAPITAINE.

Approche-toy.

BERNARD.

Que voulez-vous?

LE CAPITAINE.

Vien çà : dy-moy,
Que te ſemble de l'entrepriſe?

BERNARD.

Si la ville n'euſt eſté priſe
Et ſi Dieu n'euſt eſté François,
Ie ne fais doute que l'Anglois
N'euſt forgé & mis en ballance

Les angelots (1) en noſtre France,
Ainſi qu'il a fait autrefois.

LE CAPITAINE.

Vien çà, Bernard : depuis trois mois
Combien monte noſtre butin?

BERNARD.

Monſieur, vous n'eſtes point mutin
Pour entrer premier à la breche.
Ie ne ſuis qu'vne pique ſeiche,
Mais ie ſuis touſiours des premiers :
Si l'on me trouue des derniers,
Parbieu, ie veux que l'on me berne.

LE CAPITAINE.

Ouy, pour aller à la tauerne,
Bernard.

BERNARD.

Ouy dea, cela s'entend.
Mais pour eſtre braue ou vaillant
Vous n'eſtes point heureux en terre :
Allez ſur mer, puis que la guerre
Ne vous peut en rien ſecourir.

LE CAPITAINE.

Viue Poitiers pour s'enrichir.

BERNARD.

Il vous en ſouuient, Capitaine.

LE CAPITAINE.

Nous y tiraſmes bien la laine.

BERNARD.

Ouy bien, la greſſe & la toiſon

1. Angelot, pièce de monnaie qui au XIIIe siècle valait un écu d'or. Le vainqueur « mettait en ballance » les contributions levées sur le vaincu, l'or qui servait à sa rançon.

Du troupeau de la grand' maiſon.

LE CAPITAINE.

Deux mille eſcus furent mon gain.

BERNARD.

Vous ne contez pas la nonnain
Que laiſſaſtes en ceſte ville.

LE CAPITAINE.

Qu'elle eſt belle & qu'elle eſt gentille!
Mais elle eſt vn peu huguenotte.

BERNARD.

Ie croy pourtant que ſous la cotte
Elle eſt de chair ainſi que nous :
Vous le ſçauez.

LE CAPITAINE.

Vous tairez-vous,
Bernard?

BERNARD.

Il le faut bien celer.

LE CAPITAINE.

Ie vous defens bien d'en parler.

BERNARD.

Il ne faut ia me le defendre.

LE CAPITAINE.

Tu ſçais bien que i'ay fait entendre
Qu'elle eſtoit de mon parentage.

BERNARD.

Mais s'on braſſoit vn mariage
Sans voſtre ſceu?

LE CAPITAINE.

On n'oſeroit.

BERNARD.

Non dea! & qui l'empeſcheroit?

LE CAPITAINE.

Moy, parbieu.

BERNARD.

Comment? les abbeſſes,
Les ſeruantes & les profeſſes
De vingt & cinq ans le font bien.

LE CAPITAINE.

Eſt-il vray?

BERNARD.

Hà, cela n'eſt rien :
Vrayment on fait bien autre choſe.

LE CAPITAINE.

Paix là, Bernard, la bouche cloſe :
Nous en dirons vne áutre fois
Librement entre deux parois.
Ie te pry, voy tant ſeulement
Si la chauſſe & l'accouſtrement,
Et le fourreau de mon eſpee,
Et mon eſcharpe bien houpee,
Sont bien en poinct, à celle fin
Que ie ſalue mon couſin
Et luy face la reuerence.

BERNARD.

C'eſt là que dort voſtre eſperance,
Antoinette, voſtre ſouci.

LE CAPITAINE.

Mais ie penſe que c'eſt ici,
Bernard.

BERNARD.

Vous eſtes à la porte.
Fraperay-ie?

LE CAPITAINE.

De quelle ſorte!
Ie ſuis amy de la maiſon.

BERNARD.

Parbieu, ie ſens la venaiſon,
I'ay le nez comme vn vray limier :
On fait feſtin, c'eſt mon meſtier
De ſçauoir ſi la broche tourne :
Et vrayment ſi ie m'en retourne
Sans ſouper, ie veux qu'on me pende.

LE CAPITAINE.

Frappe, frappe, que l'on t'entende.

IANNE.

Qu'eſt-ce là qui frappe ſi fort?

LE CAPITAINE.

Amis, Ianne.

IANNE.

Vous auez tort.

LE CAPITAINE.

Ianne, ouurez, c'eſt le Capitaine.
Ie ſuis né pour vous faire peine,
Touſiours l'auez ainſi connu.

IANNE.

Le Capitaine eſt-il venu?
Comment? on nous l'auoit fait mort.

LE CAPITAINE.

Hà parbieu, l'on me faiſoit tort,
Ie n'y penſay onc en ma vie.
Mais vien çà, Ianne, ie te prie :
Va-t-il bien à noſtre Antoinette?

IANNE.

Monſieur, entrez en la ſallette,

Vous la trouuerez bien en point.
Vrayment Monſieur n'eſperoit point,
Ny elle, de iamais auoir
Ce bonheur que de vous reuoir.
Entrez, on ſe va mettre à table.

SCENE II.

IANNE.

VRAY Dieu, vray Dieu, quelle meſlee!
Vrayment la feſte eſt bien troublee,
Le broüet eſt bien reſpandu.
Si ay-ie pourtant deſpendu
Trois francs pour le moins en viande,
Sera pour feſtoyer la bande
Et bien veigner (1) noſtre couſin.
Pleuſt à Dieu que noſtre voiſin
Fuſt aduerti de l'auanture.
Hà, maiſtre Ian, voſtre mouture
Ne ſera pas pour ce moulin :
Et vous, refueur, vieux gobelin,
Vous pouuez bien cercher à paiſtre,
Puis que le muſnier & le maiſtre,
Ce beau couſin, eſt de retour.
Antoinette, viue l'Amour!
A ce coup vous ſerez ramee, (2)
Encor que ſoyez reformee :
Cela paſſe legerement.

1. Accueillir.
2. Il serait difficile de traduire cette allusion faite par Jeanne, qui ne se pique pas de pruderie, aux dangers que court la vertu de la jeune huguenotte.

Ouy, ouy, le ſimple accouſtrement,
L'œil triſte & la face baiſſee,
La coifure mal agencee,
Couue bien vne affection,
Couue bien vne paſſion
De la chair qui nous époinçonne.
Mais n'y a-t-il icy perſonne
Qui puiſſe entendre mon propos?
Il faut que Ianne entre les pos
Parle de reformation.
La nouuelle religion
A tant fait, que les chambrieres,
Les ſauetiers & les tripieres
En diſputent publiquement:
Ianne en parle aſſez librement.
Mais Potiron eſt-il prophette?
Il auoit dit à Antoinette
Tout maintenant qu'il ſçauoit bien,
Et ſi croy qu'il n'en ſçauoit rien,
Que c'eſtoit vne choſe vaine
De croire que ce Capitaine
Fuſt mort, & par ce faux langage
Vouloit troubler ce mariage:
Et de fait, il auoit tant fait,
Que tout eſtoit preſque défait.
Bref noſtre Monſieur eſt infame,
Maiſtre Ian demeure ſans fame,
Potiron gaigne ſon procés,
Madame eſt hors de ſon accés:
L'amoureux eſt deſſus les erres
De pouuoir tirer hors des ſerres
Et des pinces de ce hobreau
Les plumes de ce ieune oiſeau,
A fin de ſe mettre en cuiſine.
Ie voudrois que ceſte couſine,

Vrayment, & ce gentil couſin,
Fuſſent bien loin en Limoſin,
Ou en chemin de la Floride.
Il faut bien que Monſieur preſide
A toutes ces reſponſes fieres.
Mais pour refroidir leurs coleres
Ils ne mangeront rien que froid :
Le ſouper ſe gaſte, & faudroit
Tout maintenant ſe mettre à table.

SCENE III.

LE GENTILHOMME DE POICTOV. IANNE.

LE GENTILHOMME.

HA que celuy vit miſerable
Qui a procés! C'eſt vn grand cas,
Auſſi toſt que ces Aduocas
Nous ont empietez vne fois,
Ils nous font rendre les abbois.
Ceſte gent farouche & rebourſe
Tire l'eſprit de noſtre bourſe
Subtilement par les fumees
De leurs parolles parfumees,
Puis nous chaſſe à l'extremité
Des bornes de la pauureté.
Hà que ie hay ces mangereaux,
Ces chiquaneurs procuraceaux!
Hà que ie hay ceſte vermine,
La ſeule & preſente ruine,
Et le mal commun de la France!
Mais quoy? creuer, ou patience.
Il y a ſeulement vingt ans

Que ie ſuis de ces pourſuyuans
Qui bayent apres vn arreſt :
I'euſſe bien gaigné l'intereſt
Au double de mon action,
Si quelque condemnation
M'en euſt tiré premierement.
Mais quoy? ils ſont tous de ſerment
De n'eſtranger point le gibier,
Ny les pigeons du colombier.
Mais du depuis que ie traffique
Auecque Meſſieurs, & pratique
Aux deſpens de ma pauure vie
Comme le Palais ſe manie,
I'ay bien connu que la Faueur
Eſt le rampart d'vn bon plaideur.
Et pourtant, gentille Deeſſe,
Faueur, c'eſt à toy que i'addreſſe
Mon procés, mon ſac & mes quilles :
Car mes raiſons ſont inutiles,
Mon bien, ma peine & mon labeur,
Sans ton ſecours, gente Faueur.
C'eſt à toy, Faueur, que ie donne
Mon bien, mes vœux & ma perſonne.
Sans toy ie n'eſpere iamais
De voir la fin de mon procés,
Sans toy ie n'ay plus d'eſperance,
Sans toy ie pers la patience :
Car c'eſt toy qui tiens auiourd'huy
Noſtre bien & celuy d'autruy :
C'eſt toy qui traites la iuſtice,
L'egliſe, la court, la police :
C'eſt toy qui donnes les arreſts,
Les honneurs & les intereſts :
C'eſt toy qui couls & qui entame',
Qui gaignes le cœur de Madame

Ou d'vne chaiſne, ou d'vn baſſin,
Ou d'vne piece de ſatin,
A fin d'auoir vne audiance :
C'eſt toy qui ſouſtiens la ballance
Et qui donnes le contrepois
Des ordonnances & des lois.
Bref, c'eſt toy, gentille Faueur,
Qui d'vn maquereau & hableur,
D'vn ſot, d'vn bouffon, d'vn plaiſant,
Fais vn Monſieur le ſuffiſant,
Qui d'vne humeur outrecuidee
Et d'vne langue marchandee
Feroit rougir les mieux appris :
C'eſt toy qui emportes le pris
Deſſus les vertus de ce monde.
Et pourtant en toy ie me fonde,
Et penſe que ces iours paſſés
Tu auras vuidé mon procés :
Car ie t'ay porté des chandelles.
I'en ſçauray tantoſt des nouuelles,
Car ie vais chez mon Rapporteur
Pour en ſçauoir. Si i'ay ceſt heur,
I'auray gaigné avec l'attente
Sept ou huit cens liures de rente,
Sans les deſpens qui m'eſcherront :
S'ils ſont taxez, ils monteront
A grans deniers, ie le ſçay bien.
Mais ce pendant ie ne fais rien,
Et s'en va tard : or pour ce ſoir
Il ſuffit faire le deuoir,
Et faire entendre ſeulement,
En ſuyuant l'aduertiſſement
De la lettre que i'ay receuë,
L'heure & le temps de ma venuë,
A fin qu'il entende la traitte

En moins de trois iours que i'ay faitte
De Poictiers, où eſt ma maiſon.
Puis s'il ſe trouue venaiſon,
Demain ie luy en porteray.
Ie ſçay bien que i'en trouueray :
A Paris, tout pour de l'argent.
Il vaut mieux frapper hardiment,
Voicy la porte.

IANNE.

Qui eſt là?

LE GENTILHOMME.

Ouurez, m'amie, ouurez, holà.

IANNE.

Ie ne veis iamais tant de gens.

LE GENTILHOMME.

Dites, Monſieur eſt-il ceans?
Ie luy veux donner le bon ſoir.

IANNE.

Entrez.

LE GENTILHOMME.

Il ſera de me voir
Bien fort aiſe, ie m'en aſſeure.

IANNE.

Vous arriuez à la bonne heure,
Il eſt preſt de ſe mettre à table :
Entrez. Hà pauure miſerable,
Pauure plaideur mal-aduiſé!
Penſez comme il ſera traitté
Maintenant de noſtre Monſieur,
Il eſt en ſon grand creuecœur :
Vrayment il pouuoit bien attendre
Iuſques à demain, pour entendre
Des nouuelles de ſon procés.

Il l'a ſurpris en ſon accés,
Et ſon Clerc en ſa chaude colle.
Mais, mon Dieu, ne ſuis-ie pas folle
De muſer ſi long temps icy?
Mon roſt ſe gaſte, & puis voicy
Maiſtre Iehan qui ſouffle & ſoupire.
Par ma foy, i'ay tant faim de rire
Que ie n'oſe pas l'accoſter.
Pource il vaut mieux me retirer
Secrettement en ma cuiſine :
Car ie voy ceſte bonne mine
De Potiron, qui luy tiendra
Compagnie, & qui l'attendra,
Mais pour ſe mocquer ſeulement.

SCENE IIII.

POTIRON. MAISTRE IEHAN.

POTIRON.

Et bien, maiſtre Iehan, quoy? comment
Vous va, monſieur le marié?

MAISTRE IEHAN.

Parbieu, ie ſuis bien allié!
Hà vertubieu du mariage.

POTIRON.

Qu'y a-t-il?

MAISTRE IEHAN.

Hà parbieu, i'enrage,
Ie meurs & créue de deſpit.

POTIRON.

Quoy? n'y a-t-il point de reſpit
Pour paſſer ceſte chaude allarme?

MAISTRE IEHAN.

Comment? c'eſt ce vaillant gendarme,
Ce braue ſoldat de Piémont,
Qui tranche là du Rodomont :
Et diriez, oyant ſon langage,
Qu'on luy a fait vn grand outrage
D'auoir eſchangé le vouloir
D'Antoinette, & de la pouruoir.

POTIRON.

Parbieu, Monſieur vaut bien Madame.

MAISTRE IEHAN.

Ie n'ay que faire d'vne femme,
I'en trouue trop pour de l'argent.

POTIRON.

Mais quoy? cela n'eſt pas vrgent
Pour refuſer ſi bon parti.

MAISTRE IEHAN.

Vrayment ie ſerois bien ſorti.
Comment? la petite affetee
Eſt là deuant ſes yeux plantee,
Sans faire ſemblant de ſçauoir
Qui ie ſuis : & diriez à voir
Sa contenance & grace bonne,
Qu'ell' ne conneut iamais perſonne.

POTIRON.

Ruſee & ingrate vrayment,
Qui celes le bon traitement
Que tous enſemble t'auons fait.

MAISTRE IEHAN.

Monſieur eſt là qui contrefait
Au coin de noſtre cheminee
Vne vieille idole enfumee,

Tout tranſi & tout eſperdu :
Et diriez qu'il eſt deſcendu
Soudain quelque eſclat de tonnerre,
Qui l'a mis & rué par terre.

POTIRON.

Et mon bon maiſtre, que fait-il?

MAISTRE IEHAN.

Il eſt gaillard, il eſt gentil,
Et me ſemble qu'il ſoit bien aiſe
De ce trouble & de mon mal-aiſe.

POTIRON.

Ouy, comme s'il y pretendoit
Quelque intereſt, ou s'il auoit
Enuie de ſe marier.

MAISTRE IEHAN.

Tu ſçais bien qu'il m'a fait prier
Par toy-meſme de me diſtraire
De ne pourſuyure ceſt affaire,
Et de chercher autre parti.

POTIRON.

Ouy bien, mais il fut aduerti
Que vous faiſiez l'opiniâtre.
Mais quoy? ſe veulent-ils combattre
Là dedans? dites, maiſtre Ian.

MAISTRE IEHAN.

Ie meurs de deſtreſſe & d'ahan.

POTIRON.

Et de Madame, quelle chere?

MAISTRE IEHAN.

Madame eſt là qui de colere,
Ou de peur, n'oſe dire mot.

POTIRON.

Et ce bragard, ce maiſtre ſot
Se courrouce & fait là le braue?

MAISTRE IEHAN.

Ny ſa colere ny ſa baue,
Parbieu, ne m'eſpouuente en rien.

POTIRON.

Maiſtre Ian, il vous oira bien.

MAISTRE IEHAN.

Ie ne le crains ny mort ny vif:
Ie n'ay pas le cœur ſi craintif,
Or que ie n'ais que l'eſcritoire,
Que i'aye peur de ſa colere:
Son vallet l'a battu cent fois.

POTIRON.

Mais où allez-vous?

MAISTRE IEHAN.

Ie m'en vois.

POTIRON.

Quoy? n'entrer d'auiourd'huy leans?

MAISTRE IEHAN.

Il fait le maiſtre là dedans,
Et diriez à voir baguollet
Que Monſieur n'eſt que ſon vallet,
Et Madame ſa chambriere.
Adieu.

POTIRON.

Mais tréues de colere,
Ma foy vous attendrez vn peu.

MAISTRE IEHAN.

Non feray, ie quitte le ieu.

POTIRON.

Mais vrayment il eſt impoſſible
Que tout ne ſe face paiſible
Par quelque bon appointement
Qui ſuruiendra ſoudainement
Sans y penſer : il s'en va tard.

MAISTRE IEHAN.

Quant à moy i'en quitte ma part,
Ie m'en vais, ie n'y veux point eſtre.

POTIRON.

Paix, maiſtre Iehan, voicy mon maiſtre
Qui nous dira toutes nouuelles.
Vrayment, vrayment elles ſont telles
Qu'il les deſire, ie le voy :
Son marcher porte ne ſçay quoy
De gaillard, ie le connois bien.

SCENE V.

L'AMOVREVX. POTIRON. MAISTRE IEHAN.

L'AMOVREVX.

Qvoy? y a-t-il homme en ce monde
Qui viue plus heureux que moy,
Ny plus content auiourd'huy? Quoy?
Les Dieux m'ont donné, ce me ſemble,
Tant d'heur & tant de bien enſemble
Que ie me peux bien contenter
De ma fortune, & me vanter
Que i'ay conquis preſque de rien
Cent fois plus d'heur & plus de bien
Que ie n'eus oncques d'eſperance.

POTIRON.

Quelle nouuelle eſiouiſſance?
Quoy? qu'y a-t-il?

L'AMOVREVX.

Hà, Potiron,
Seul tu m'as donné l'eſperon
Pour galopper ceſte entrepriſe.

POTIRON.

Mais quoy? la beſte eſt-elle priſe?

L'AMOVREVX.

Mais toy, ſçais-tu comme ie ſuis
Tant heureux que dire ne puis
L'aiſe que i'ay dedans mon cœur?
Sçais-tu bien que tu es l'autheur
Et le ſeul moyen de ma vie?

MAISTRE IEHAN.

La querelle eſt-elle finie?
Dites, ie vous ſupply, Monſieur?

L'AMOVREVX.

Maiſtre Iehan, ie ſuis le ſeigneur
Et le mary à Antoinette.

POTIRON.

Comment?

L'AMOVREVX.

Tu as eſté profette.

MAISTRE IEHAN.

Eſt-il vray?

L'AMOVREVX.

Comme il n'eſt qu'vn Dieu.

POTIRON.

Ie ne puis entendre le ieu
Si ne parlez plus clairement.

L'AMOVREVX.

Faut entendre premierement,
Pour bien ſçauoir tout le fait, comme
Tout maintenant vn Gentilhomme
De Poictou eſt venu leans.

POTIRON.

Ie l'ay veu n'y a pas longtemps
Ainſi qu'il frappoit à la porte.

MAISTRE IEHAN.

Vous m'eſtonnez de telle ſorte
Que ie ne ſçay preſque où i'en ſuis.

L'AMOVREVX.

Auſſi c'eſt vn vray ſonge?

POTIRON.

Et puis?

L'AMOVREVX.

Comme il parloit de ſon affaire
A monſieur l'Aduocat, pour faire
Taxer les deſpens d'vn procez
Qu'il a gaigné ces iours paſſez,
De bien huict cens liures de rente...

POTIRON.

Cela n'a raiſon apparente
Qui en rien touche noſtre fait:
Vous reſuez.

L'AMOVREVX.

Si toſt qu'il eut fait,
Il veit & contemple la grace
D'Antoinette, ſes yeux, ſa face,
Sa taille, ſes mains & ſes dois:
Et la regardant à deux fois,
La remarque d'vne bruſleure

Qu'elle a ſur l'œil. Lors il aſſeure
Apres s'eſtre bien enqueſté
Du Capitaine, & éuenté
Tout le fait, que ceſte Antoinette
Eſtoit ſa fille : & la pauurette
Soudain commence à reſentir
Le vray ſang qui ne peut mentir,
Bleſmit, rougit, & le bon pere
A peine à peine ſe modere
De ſe paſmer en la baiſant.

MAISTRE IEHAN.

S'il eſt vray ce qu'il va diſant,
C'eſt bien le cas le plus eſtrange,
C'eſt bien le plus nouuel eſchange
Qui iamais fut dit ny penſé.

POTIRON.

C'eſt bien le mieux encommencé
Pour agencer bien proprement
Le plus vrayſemblable argument
De la meilleure comedie
Que ie vis oncques en ma vie.
Mais dites comme elle eſt tombee
Entre les mains de ce ſoldard.

L'AMOVREVX.

Ce bon pere, ce bon vieillard,
Voyant trop griefuement chargee
Sa maiſon de trop de maignee,
Miſt ſa fille en religion
Pour y faire profeſſion,
Comme elle a fait depuis ſept ans.
Mais depuis que ce faſcheux temps
A mis en noſtre pauure France
Et le trouble & la violance :

Depuis que ce monde nouueau
A changé de poil & de peau,
Qu'vn d'homme de bien, & qu'vn certes
Ont rendu nos villes deſertes,
Ceſte fille à ce premier vent
Laiſſa l'habit & le conuent,
Et ſuit l'opinion nouuelle,
Prenant l'habit de Damoiſelle,
Pour ſe mettre au rang des premiers.
Se trouua au ſac de Poitiers,
Où de malheur elle fut priſe
Comme priſonniere, & puis miſe
Entre les mains de ce ſoudard,
Qui commandoit : puis le hazard
Le contraignit de retourner
Toſt au Haure, pour y mener
Des ſoldats qu'il va ramaſſant
Çà & là : & puis en paſſant,
Preſſé, laiſſa en ceſte ville
De Paris ceſte ieune fille
Entre les mains de ce couſin.

POTIRON.

Ie vous pry, que dit le voiſin
De ceſte nouuelle auanture?

L'AMOVREVX.

Mais ceſte pauure creature
De maiſtre Iehan?

MAISTRE IEHAN.

Ie penſe bien
Que ce que vous dites n'eſt rien,
Et que ce ſont choſes refuees
Ou bien menſonges controuuees :
Et qui diable le croiroit?

L'AMOVREVX.

Hà vrayment, qui ne le verroit,
Il ſeroit difficile à croire.

POTIRON.

Mais acheuez voſtre memoire.
Et bien, en fin qu'ont-ils conclu?

L'AMOVREVX.

Ce Gentilhomme a reſolu,
Apres auoir ſceu d'Antoinette
Et de moy l'amitié ſecrette,
En preſence de l'aſſiſtance,
Ayant obtenu la diſpenſe
Du Pere ſaint premierement,
Qu'on obtiendra pour de l'argent,
De luy faire grand aduantage
Si ie la prens en mariage :
De fait s'oblige à me bailler
Vn office de Conſeiller,
Ou quatre cens liures de rente.

POTIRON.

Parbieu, vous auez gaigné trente
Sur la partie, ie le voy :
Vous tous y gaignez, fors que moy,
Qui a demeſlé l'eſcheueau.

L'AMOVREVX.

Tu auras part à mon gaſteau,
Ouy, Potiron, ie t'en aſſeure.

POTIRON.

Mais que ie viue, ie n'ay cure
De m'enrichir d'vn plus grand bien :
Vn accouſtrement, & puis rien,
Sera pour dancer à la feſte.

L'AMOVREVX.

Hà Potiron, que tu es beſte!
Il laiſſe à Monſieur les deſpens
Du procés, cent eſcus contens
Pour les eſpingles de Madame.

MAISTRE IEHAN.

Et moy qui ay perdu ma femme,
Qu'auray-ie pour mon intereſt?
I'ay le double de ſon arreſt,
Il faut bien que i'ays quelque choſe.

L'AMOVREVX.

Sa bourſe ne vous ſera cloſe.
Il a deſia parlé pour vous.

MAISTRE IEHAN.

Mais comment?

L'AMOVREVX.

Conclu entre tous
De vous donner ou vn office,
Ou vous laiſſer le benefice
Que ſçauez, à fin d'en iouir.

MAISTRE IEHAN.

Cela me fait tout reſiouir.

POTIRON.

Mais que deuient ce Capitaine?

L'AMOVREVX.

Ce bon Gentilhomme l'emmeine,
Luy promettant de luy donner
Sa niepce à fin de l'eſpouſer,
Et vne place de gendarme.

POTIRON.

Il ne fut onc en tel allarme,
Ny ſi chaud, s'il veut dire vray.

MAISTRE IEHAN.

La pauure Ianne, dites-moy,
Qu'aura-t-elle?

L'AMOVREVX.

L'accouſtrement
D'Antoinette.

POTIRON.

Vrayment, vrayment
Elle a merité doublement:
Iamais ell' ne vous fut contraire.

L'AMOVREVX.

Elle a conduit tout noſtre affaire
Auecque toy, ie le ſçay bien.

POTIRON.

Ouy, ouy vrayment, ie ſçay combien
Elle a ſerui à la conduite
De ceſte amoureuſe pourſuite.

MAISTRE IEHAN.

Tout ceci eſt vray?

L'AMOVREVX.

Pour le ſeur.
Mais ie vais haſter mon tuteur,
Pour contracter le mariage
Et aſſigner ſur mon partage
Le douaire qu'on luy veut donner.

MAISTRE IEHAN.

Ie n'oſerois y retourner,
De peur qu'on ſe mocquaſt de moy.

POTIRON.

Parbieu, ie meurs ſi ie ne voy
Monſieur auec vn pié de nez,
Et ce ſoldat, ce Piémontez
Retiré comme vn limaçon.

MAISTRE IEHAN.

D'Antoinette elle a la façon
Fort gentille & fort aſſeuree.

POTIRON.

Ie crains qu'ell' ne ſoit trop ruſee,
Et que ſoyons de ces maris...

MAISTRE IEHAN.

Faits à la mode de Paris.

POTIRON.

Entrons enſemble librement,
I'y peux bien entrer maintenant
Que la querelle eſt accordee :
Puis ie ſens d'icy la fumee
Du roſt, on ſouppe, ie le ſens.
Ie vous prirois d'entrer ceans
Si la ſalle eſtoit aſſez grande :
Mais adieu, ie me recommande,
Ce ſera pour vne autre fois.

FIN DE LA RECONNVE.

REMIGII BELLAQVEI

TVMVLVS. (1)

ΡΗΜΙΓΙΟΥ ΒΕΛΛΑΚΟΙΟΥ ΕΠΙΤΑΦΙΟΝ.

Κυκνοιν ὃς διδύμοιν νέον ἀμπολέεσκες ἀοιδὰς,
Καστταλίης ἀθόλῳ νάματι τεγγόμενος.
Θρηϊκίου κελαδῶν πὰρ Στρυμόνι κρούματα κύκνου,
Τοῖσι λίθοις τιμὴν πηκτίδι προσθεμένου·
Εἶτα δ' Ἰδουμαίοιο μελικύκνοιο μελίζων,
Ψυχῆς ἡδὲ Θεὸν σεμνοπρεπεῖς ὁάρους.

1. La *Tombe* de Belleau qui, selon Garasse (*Recherche des Recherches*) a exercé les plus nobles esprits, fut imprimée séparément l'année même de la mort du poète (Paris, in-4°, 1577, sans nom). Ce recueil se trouve encore à la fin de l'édition de Gilles-Gilles, 1585.

Nous y ajoutons l'ode de Courtin de Cissé, qui nous semble avoir sa place marquée dans cet éloge. Sans doute plus d'un lecteur, assez peu familiarisé avec la langue d'Anacréon, se trouverait fort embarrassé en face des diverses compositions grecques insérées ici. Grâce à la bienveillante collaboration de l'érudit principal du collége de Nogent, M. Poirel, nous pouvons en donner la traduction, mise en vers avec autant de fidélité que d'élégance par notre excellent maître, M. Prosper Blanchemain.

Νῦν ἄρα καὶ κύκνου μόρον ἔμμορες, ὅστις ἅμ' ἄμφω
Μέλπεό τε θνήσκων, μελπόμενός τ' ἔθανες.

Ιω. Αὐρᾶτος ποιητὴς Βασιλικός. (1)

Qvi *modo cycnorum repetebas orſa duorum,*
Caſtaliæ puro fonte rigatus aquæ.
Threicij modulans ad Strymona carmen oloris,
Dum pretium gemmis per ſua plectra facit,
Dein & Idumæi reſonans pia cantica cycni,
Atque dei atque animæ baſia ſancta piæ.
Nunc & olorina veniſti ad funera ſorte,
Dum cantas moriens, dum moreriſque canens.

Io. Avratvs *Poeta Regius.*

Μειλίχιον Φοίβου ποθέω τεθνηκότα κύκνον,
Ηδυεπῆ πρόσπολον Μνημοσύνης θυγατρῶν.
Τόν δ' αὐταί κλαίουσι θεαὶ κατὰ δάκρυ χέουσαι
Πιερίδες, Νυμφῶν ἀμφιλαφής τε χορός.
Θῆρες ὀδύρονται, πέτραι, δρύες οὐατόεσσαι,
Κεῖνος τὰς ἐρατῇ τοπρὶν ἔθελγε λύρῃ.
Τουνόμα καλὸν ὕδωρ κρήνης λιβὰς, ἣν ποτε πτήνου
Καὶ προπετοῦς ἵππου σκληρὸς ἔπηξεν ὄνυξ.

1. Des deux cygnes divins toi qui suivais la trace,
Toi qui, des chastes Sœurs nourrisson délicat,
Répétais les accents du cygne de la Thrace,
Lorsque des diamants ton luth doublait l'éclat;
Toi qui, prenant sa harpe au cygne d'Idumée,
De l'âme unie à Dieu disais l'amour constant,
Tu finis comme un cygne, âme toujours aimée,
En mourant tu chantais, tu mourus en chantant.

Jean Daurat, *Poète royal.*

Λαοδαὴς Ορφεὺς, νόμιός τε Θεόκριτος ἄλλος,
Αλλος Ανακρείων Φραγκιγενῶν γένετο.
Αφθόνος, ἐσθλὸς ἔην, καὶ πᾶσιν ἐράσμιος ἀνὴρ,
Οὔποτε χρυσομανὴς, μηδὲ μεριμνόσοφος.
Θεῖα νοῶν καὶ Θεῖα λέγων, μελοποιὸς ἄριστος,
Αξια τῶντε βροτῶν μέλψατο τῶντε Θεῶν.
Αλλὰ τί τύμβον ἐδείμαμεν; αὐτὸς ἔτευξεν ἑαυτῷ
Αφθιτον, ἀΐδιον μνῆμα σοφῇ γραφίδι.

N. Γουλόνιος. (1)

Ne taillez, mains induſtrieuſes,
Des pierres pour couurir Bellkav,
Luymeſme a baſti ſon tombeau
Dedans ſes Pierres precieuſes.

Ronsard. (2)

1. Pleure, divin Phœbus, ton cygne harmonieux!
Pleurez votre chanteur, filles de Mnémosyne!
Vierges du Pierus, baignez de pleurs vos yeux!
Chœurs des nymphes, pleurez dans la forêt divine!
Les tigres, les rochers, les arbres du coteau
Ne s'animeront plus à sa voix souveraine;
D'un pied cruel Pégase a troublé la fontaine
Où, poète, il puisa le doux nom de Belleau.
Il fut Orphée, il fut le pasteur Théocrite;
A la France il rendit le luth d'Anacréon.
Doux, aimable, étranger à la haine maudite,
A la pâle avarice, à l'âpre ambition;
Noble par la pensée et noble par le style,
A la terre il disait des chants dignes du ciel.
A quoi bon lui construire un monument fragile:
Il s'est fait, par sa plume, un sépulcre immortel!

Nicolas Goulet.

2. On a faussement attribué ce charmant quatrain à Passerat qui n'a fait que le traduire en vers latins, imités eux-mêmes en grec par R. Estienne.

IN EVNDEM.

QVID noſtro inferias, quid inania buſta paramus
BELLEO? hæc campis ridet ab Elyſiis.
Ipſe ſibi ſuprema tulit, ſtruxitque poetæ
E gemmis tumulum gemmea Muſa ſuo.

Io. PASSERATIVS.

Εἰς τὸν αὐτὸν, ἐκ του Πασσερατίου.

Ημετέρῳ τάφον ἐντύνειν τί ματαιοπονοῦμεν
ΒΕΛΛΑΙΩ; τάδε νῦν οὐρανοθεν γελάα.
Αὐτὸς οἱ αὐτῷ ἐτυμβοδόμει, χρυσῆ τε ποιητῇ
Μοῦσα ᾧ ἠφοις τύμβον ἔδειμε λίθοις.

Ρωβ. Στεφάνου.

IN REM. BELLÆI OBITVM IO. PASSERATIVS
PROFESSOR ET INTERP. REGIVS.

NON infletus abis, ocelle vatum.
Te flent Heſperij, diuque flebunt:
Sed plus Heſperiis dolent Eoi,
Nec iam diuitibus tument lapillis.
Quin magno ille metus ſubeſt dolori,
Audito interitu ſui poetæ
Ne gemma in lacrymas liqueſcat omnis.

SVR LE MESME SVIET.

TA mort, ô cher BELLEAV, ta mort n'eſt demeuree
Sans regret d'vn chacun, & eſtre bien pleuree.
Nous te pleurons icy, & pleurerons ſouuent:

:t nos pleurs couleront iuſqu'aux mers du Leuant
Lui pleurera ta perte & ſon propre dommage,
Deſpouillé de l'honneur de l'Indique riuage.
Car ſes Pierres de prix au bruit de ce malheur
Ne perdront ſeulement leur naïfue couleur,
Mais y a grand danger que ce treſor de l'onde
Regrettant ſon Poëte en larmes ne ſe fonde.

PASSERAT.

BELLÆVS *lapidum ingenium gentile canebat,*
Iſta fuit cycnæa viro muſa vltima Phœbi.
Credo tamen, nec vana fides, redijſſe priorem
(Pyrrha faue generis ſolers ſarcire ruinas)
In nitidæ formam gemmæ, natale trahebat
Vnde genus, ſic Parca illum voluente reuolui,
Si quid habent veri vatùmque effata priorum,
Et ſcintillantem lapidem fas credere ſolem
Oceano extingui, & rurſum diffundere lumen,
Fœlices vatem Elyſij lapideſcere nuper
In ſolem ſtupuere nouum, & conualle micantem
Purpurea, totoque animæ plauſere theatro.

PP.

QVALEM *ô feretrum capſula virum tegis?*
O quale condi fers humo carum caput?
Probus, ſuauis, comis, ille BELLAQVVS,
Prudenſque, doctuſque, eleganſque heic iacet.
Inuiſus ille nemini, carus ſimul
Vt cuique notus extitit: ſed is fuit
Stipes, ſilexve, neſcijt qui BELLAQVVM.

Mens deſtitutum deſerat corpus licet,
Nomen ſuperſtes mille chartis manſerit,
Vel inter hos qui BELLAQVVM *non viderint.*
Deflere damnum priſtinum damnum eſt recens.
Laudanda ſors eſt, vt colatur BELLAQVVS.
Heu porta quæ nunc excipit talem virum,
Vltro patebit optimis, vix peſſimis.

I. A. BAIFII.

Φέρετρον, οἷον ἄνδρα κίστῃ κέκρυφας;
Οἷον καλύπτειν γῇ φίλον κάρη φέρεις;
Κάλλυδρος ἡδὺς καλοκαγαθὸς γεγὼς,
Σοφὸς σαόφρων ἐκφορηθεὶς κείσεται,
Κεῖνος γ' ἀπεχθὴς μηδενί. Φίλος δε ᾧτινι
Γνωστὸς φανήθη. Ἀλλ' ἀναίσθητος γ' ἔφυ
Κάλλυδρον ὅστις οὐκ ἔγνωκεν σύγχρονος.
Ψυχὴ γὰρ εἰ καὶ σῶμα νεκρὸν λιμπάνει,
Κᾆν ἀγνοοῦσιν ὄμμα Καλλύδρου φίλον,
Κλέος σαωθὲν μυρίοις χάρταις μενεῖ.
Κλαίειν παλαιὸν πῆμα πῆμ' ἐστι νέον.
Φεῦ, ἄνδρα τοῖον ἀὶ δέδεκται νῦν πύλαι,
Καλοῖς γ' ἀνέωκται ῥᾷστα, δειλοῖς δ' αὖ μόγις.

I. A. Βαϊφίου. (1)

1. Cercueil, qu'enfermes-tu? quel mortel révéré
Va, dans tes flancs muets, reposer solitaire?
Ce vertueux Belleau, sage, aimant, modéré,
On l'emporte! on le couche à jamais sous la terre!
Il n'eut point d'ennemis; qui le connut l'aima;
Seul un cœur de rocher peut ne pas le connaître!
Si son âme a quitté le corps qu'elle anima,
Dans son œuvre il revit pour ceux qui sont à naître.
Nos enfants s'uniront à nos regrets touchants;
Pleurant un deuil ancien d'une plainte nouvelle,
Ils s'écrieront: « Hélas! que la tombe cruelle
S'ouvre tôt pour les bons et tard pour les méchants! »

J. A. BAIF.

QV'VN grand reliquaire eſt clos en peu de place :
Paſſant, prens y bien garde. En ce lieu ſi ſerré
Auec vn ſeul BELLEAV tu peux voir enterré
Phebus, Amour, Mercure, & la plus chere Grace.

I'auois creu iuſqu'ici que la celeſte race
S'exemptoit du paſſage aux mortels preparé :
Mais ſa fin m'a rendu le contraire aueré,
Voyant mourir en luy tout le Chœur de Parnaſſe.

Iamais plus rare eſprit d'vn corps ne fut veſtu,
Ce n'eſtoit que douceur, que ſçauoir, que vertu,
Dont mainte grand' lumiere en terre eſtoit rendue.

Maintenant d'vn cercueil tous ces biens ſont enclos :
Non, ie faux : le Tombeau n'en ſerre que les os,
Et par tout l'vniuers ſa gloire eſt eſpandue.

PH. DES PORTES.

LES Dieux deuoyent changer en eau de Caſtalie
Ton corps, pour ton beau nom & pour ta belle voix,
Et faire que celuy qui en boiroit neuf fois
Se viſt l'eſprit tout plein de belle poëſie.
Mais il n'eſtoit beſoin, car tes liures bien faits
Sont l'eau de Caſtalie, & ſeront à iamais.

AMADIS IAMYN.

CLAVDII BINETI AD P. RONSARDVM.

ERGO *mortuus eſt meus, tuuſque,*
BELLÆVS *tuus & meus Poeta!*
Ronſarde, vnio, flos amorque Amoris,

Ille molliculus Poeta totus,
Mellituſque magis, magiſque terſus
Quàm mel, quamque ſuo artifex in alueo,
Seu per gaudia ruſticationum
Mille & delicias iuuat iocari,
Seu lubet poſita ſeueritate
Tot bella oſcula diffuauiari.
O bella vt ſolida eſſe non poteſtis!
Bellus mortuus eſt, meus Poeta,
Ille candidulus bonuſque amicus,
Quo nil candidiuſque amiciuſque.
Illum ergo Aoniæ rigate Muſæ
Veſtris & lacrimis pioque fletu,
Quicquid atque hominum eſt politiorum :
Lugeant ſimul Indici lapilli
Rari illi & lacrimis licet medentes,
Politi Inda ope Thynicoque torno,
Tam rarum caput atque perpolitum :
Et prius ſolitæ virere gemmæ,
Prius & ſolitæ rubere gemmæ,
Adſuetæ digitis micare gemmæ,
Furuas en patiantur & tenebras
Tam bellum mihi quæ abſtulere amicum.
En corallia perdito rubore
Palleſcunt, adamantinæ & tabellæ
Nunc natiuam animæ exuere guttam.
Beryllus quoque & igneus Pyropus
Sordent, fulgor abeſt nitorque purus.
Nequicquam Herculeo admoues lapillo
Ferri pabula, mortuo vigore
En gratas prius oſculationes
(Oblitas modo at oſculationes)
Amatum prius en cibum relinquit.
Ipſa & candida Margarita nuper,
Luteam ecce modo induit feneſtam :

Bellus mortuus eſt meus Poeta,
Dignus ſcilicet Indicis lapillis,
Gemmeo vndique dignus & ſepulchro.
At, Phœbe, incolumem tuum meumque
Ronſardum Aoniæ arbitrum Camœnæ
Vti ſeruare diu & ſuis amicis,
Immo Galliæ vt orbi & vniuerſo
Sit cordi tibi, namque vix ſepulchro
Poſſit ſufficere orbis vniuerſus,
Nedum Gallia, nedum & acciti vna
Gemmei vndique & Indici lapilli.

Le Ciel d'abondante largeſſe
Doüa l'eſprit heureux & beau
De cil qui giſt ſous ce Tombeau,
Plein de vertus & de ſageſſe.

Qui n'eut ny langue vantereſſe,
N'ambition en ſon cerueau,
Ains fut comme vn parfait tableau
Mirouër d'honneur à la ieuneſſe.

Bellbav, nos fontaines n'ont pas
De ſi belles ſources çà bas,
La tienne au ciel print origine:

Auſſi ſont logez en repos
Au ſein de la mere tes os,
Ton ame en ſa ſource diuine.

Trovssilh.

Qvod *Veneris luſus, placidique Cupidinis artes*
Tam bellè omnigeno carmine condideris,
Et quod paſtorum proſcenia ludicra, bellè

Cantando, reliquos viceris artifices :
En tibi femineces pulla cum veſte parentant
Syluani, Fauni, Pan, Satyri, Dryades.
Se comites illis vdæ iunxere Napææ,
Naiades æquoreæ, ruſticæ Hamadryades.
Teque poetarum decus immortale fatentes,
Ornarunt lauro Pieria feretrum :
Quæ ne temporibus poſſit marcere futuris,
Vaſtum amnem lacrymis conſtituére ſuis :
Gemmato tumulo ſculpentes nobile lemma,
Gallorum Orpheus hîc, hîcque Theocritus eſt.

LEOD. A. QVERCV, LECTOR REGIVS.

AD P. RONSARDVM.

ILLE BELLAQVEVS *tuus, meuſque,*
Imo Pieridum comes Dearum,
Cuius ſcripta venuſta, terſa, docta,
Communi ſtudio ſtudent probare
Phœbus, & Charis, & nouem Sorores :
Ille inquam tuus, ac meus viciſſim,
Siue REMIGIVM *libet vocare,*
Siue BELLAQVEVM *vocare mauis,*
Pro! (RONSARDE) *tibi, mihi, omnibuſque*
Ereptus modo : nos reliquit inter
Planctus, murmura, lacrymationes!
O Parcæ! ô nimis aſtra inauſpicata!
Vobiſcumne tamen Dij, Deæque,
Noſter BELLAQVEVS *morans quieſcit?*
Extinctum inficias eunt, & ibunt,
Et Francæ, & Latiæ ſimul Camœnæ,
Hymni, Baſia, Ouile, Gallicoque

Pollens Graius Anacreon lepore :
Hoc Gemmæ pariter vetant, & ipſis
Si Gemmis pretioſius quid extat :
Gemmæ, carmine quas legens ſupremo
In lucem ediderat, daturus olim
Plura, ſi Lacheſis rapax tuliſſet :
Et tamen velit, atque nolit illa,
Cuncta hæc reſtituent ſuo Poetæ
Seclis oppoſitam perennitatem!
Ergo BELLAQVEVS *tuus, meuſque*
Inter gaudia nota collocatus,
(Nam, RONSARDE, *viros mori negamus*
Aſſertos ſuperûm beatitati)
Ciuis gaudet eo recens Olympo
Quem ſpretis adijt merendo terris :
Ergo BELLAQVEVS *poli colonus,*
Ille BELLAQVEVS *tuus, meuſque,*
Inter gaudia mille collocatus,
Nos mundi grauis incolas retorquet
Inter tædia mille derelictos :
Quid ſi BELLAQVEVS *necat redemptus*
Viua morte ſuperſtites amicos?

I. GESSEVS.

LE MESME.

LE cruel Mars, & la Parque infidelle,
L'vn de ſon glaiue, & l'autre de ſon trait,
Ont (peu s'en faut) à la France ſouſtrait
Et ſa valeur, & ſa gloire immortelle,

Telle eſt leur force, & noſtre perte eſt telle!
Mais ce treſpas agraue le forfaict
De celle-là qui de meſme a défaict
Vn Bellay doux, voire vn graue Iodelle.

Amy BELLEAV, pendant que tu viuois,
T'oyant chanter quelque deſir i'auois
De ſuyure encor les neuf vierges accortes :

Ore ayant veu ta mort & ton conuoy,
Ie quiers ſans plus de mourir comme toy
En ce dur ſiecle où les lettres ſont mortes.

LE MESME.

Mort, Libitine, Dieu, tué, ſerre, cherit,
Au lict, en terre, au Ciel, vie, corps, eſperit.

ELBEVF ſon Precepteur regrete,
Les Muſes plorent leur mignon,
Les Poëtes leur compagnon,
La France ſon ſacré Poëte :
Les Nymphes d'Huine leur Belleau,
Le Peuple ſon patron de vie,
Et la Mort meſme ſacrifie
Des larmes deſſus ce Tombeau.
D'où vient que ſeul le Ciel s'égaye
Riant d'vn front clair & ſerein,
Et que la Terre allaigre & gaye
Pare de fleurettes ſon ſein?
Ceux-là lamentent leur dommage :
La Mort ne pleure que de rage
De voir ſurmonter ſon pouuoir :
La Terre orgueillit de ſe voir
De ce corps diuin honoree,
Et le Ciel prend gloire d'auoir
Entre ſes feux ceſte ame heuree.

GEOR. DV TRONCHAY.

OVBLIEVSE Lethé, laiſſe croupir ton eau,
Et demeure cachee au profond des abyſmes,
Puis que par les efforts des neuf Sœurs, mon BELLEAV
Malgré toy monte aux cieux ſur l'aile de ſes rymes.

PASC. ROB. DV FAVX.

QV'ALLEZ-VOVS faire en Parnaſſe pour boire
Au ruiſſelet des filles de Memoire?
Apres la mort de leur diuin BELLEAV,
Las! plus n'y reſte vn ſeul trait de belle eau.

I. LE FRERE.

Εἰς τὸν αὐτὸν.

Ισχεο πευθόμενος τευ ἐγὼ τάφος· ἄλλο γὰρ οὐδὲν
Πλὴν ὀστῶν κατέχω, οὐρανὸς αὐτὸν ἔχει.

Ρωβ. Στεφάνου. (1)

IN EVNDEM,

A P. RONSARDO, I. A. BAIFIO, PH. PORTIO, ET AM. IAMINIO, POETIS CLARISSIMIS ELATVM,

DISTICHON NVMERALE.

Poſtera LVX ſeXtæ eſt MartI, tIbI, BeLLaqVa, Vates
QVa faCIVnt ſoCIo LVCtIbVs eXeqVIas.

LVD. MARTELLI.

1. Ne m'interroge pas : je n'enferme, ô mortel,
Que le corps de Belleau ; son âme est dans le ciel.

R. ESTIENNE.

Εἰς αὐτόν.

Καλλίῦδρον νέκυν οἱ περίλοιποι ἄωτον ἀοιδῶν
Ρώνσαρδος, Βάϊφος, Πόρτιος, ἠδ' Αμάδις,
Πιερίδων πρόσπολον πρόσπολοι, τον ἑταῖραν ἑταῖροι
Τέσσαρες ἐνθάδ' ἐὸν θῆκαν ὀδυρόμενοι.

Λοδ. Μαρτέλλου. (1)

PASSANT, ce marbre cy, qui enferme les os
De BELLEAV nourriçon des Muſes de la France,
Ne te peut faire voir rien beau en apparance,
Pourquoy ayes enuie au lieu de ſon repos.

Pluſtoſt la pitié doit animer tes ſanglots,
Et ioindre à noſtre dueil tes pleurs en abondance :
Donc enſemble pleurons l'iniuſte violence,
Qui nous rauit ce bien de l'auare Atropos.

Rien que perte & regret ceſte tombe n'enferre,
Dés que le pauure corps fut mis ſous ceſte pierre,
Mais ſon diuin Eſprit ce lieu ne comprend pas :

Ne le cherche au pourpris de la mortelle Lune,
Le Ciel l'a retiré du pouuoir de Fortune,
Son nom ſans plus demeure, & ſes vers icy bas.

F. D. B. H. (2)

1. Belleau n'est plus, le poète divin !
Ronsard, Baïf, des Portes et Jamyn,
Fils d'Apollon, pleurant leur jeune frère,
Amis, l'ami qui les laisse en chemin,
Ont érigé ce marbre funéraire.

L. MARTEL.

2. Initiales de Guy Le Fevre De la Boderie, avocat, interprète royal.

AV SEIGNEVR CLAVDE BINET.

DONQVES la mort fiere inhumaine
A raui mon gentil Belleau,
Belleau qui d'vne douce peine
Auoit épuiſé toute l'eau
Qui va diſtillant criſtaline
De la fontaine cheualine.

Il eſt mort & ſa docte bouche
Sur qui la melliere mouche
Auoit épanché ſes douceurs,
Veuue de ſa grace plus douce,
Ne dit plus les gentes ardeurs
Que dans nos cueurs Cythere pouſſe.

Hé quoi n'as-tu pas ſouuenance,
Mon docte Binet, mon demi,
Que le Soleil à ſon abſence
Obſcurcit ſon viſage ami,
Et ſa clarté non plus connûe
Voila ſes rayons d'vne nûe.

Cette large peſante maſſe
S'oppoſa droit contre la face
De ſa Sœur au front de toreau,
Touiours depuis ce iour pleureuſe
Elle verſe un mal-heur nouueau
Deſſus la Terre mal-heureuſe.

Huigne adonq retarda la courſe
De ſes ruiſſelets argenteux,
Et rebourſant contre ſa ſource
Il s'en retourna larmoieux,
Ses eaux témoignerent plaintiues
Leurs detreſſes longues-chetiues.

Hé que feront par cette plaine
Les brebis toffües de laine,
Qui auiourd'hui les conduira?
Lui mort les herbes ſont pourries,
Le thim & le trefle mourra
Et les prees ſeront fletries.

Les forez ores depouillees
De l'ombrage de leurs rameaux,
Ne preſteront plus defolees
Leur couuerture aux patoureaux,
Les Dryades quittront defertes
L'ombre de leurs perruques vertes.

La brebis ores egaree
Ira troubler l'onde ſacree
A Pan & aux Dieux villageois.
Les lous enragez de furie
Laiſſeront auiourd'hui les bois
Pour depeupler la Bergerie.

Toute cette ronde machine
Pleurera ſon cruel deſtin,
Meſmes ou la charette orine
Du iour commence ſon chemin
On deteſtera la colere
De la Deeſſe fillandiere.

L'aurore de fleurs embellie
Ternira ſa couleur pallie,
Et ſur le riuage perleux
De l'Inde mer les gemmes belles
Depouilleront l'honneur fameux
De leurs raritez naturelles.

Ah Muſes, diuines princeſſes,
Que ne pleurez-vous auiourdhuy

Ces impitoyables detreſſes
Qui vous comblent de tant d'ennui,
Perdant Belleau votre brigade
Pert vn des feux de la Pleiade.

Combien de fois troupe ſacree
Deſſous la nuiteuſe feree
L'auez-vous veu ſuiure vos pas,
Quand yure de vos gentilleſſes
Il ſauouroit les doux apas
De vos graces enchantereſſes.

Ie ſçai que les pointes ſerrees
De Parnaſſe votre ſaint mont,
Applaniront malencontrees
Les deux cornes de ſon beau front,
Et que ſes verdiſſans boccages
N'eleueront plus leurs ombrages.

L'eau qui gazouille doux-coulante
Le long de la grotte plaiſante
Qui ſe creuſe à ſon pié iumeau,
N'arroſera plus écoulee
Des petits flots de ſon ruiſſeau
Les fleurons de cette vallee.

Deſia vos lyres aſſourdies
Laiſſent moiſir leurs nerfs tendus,
Et le long de ces grand's prairies
Vos chants ne ſont plus entendus,
Ou s'ils le ſont, votre parolle
Pleure le mal qui vous affolle.

Venus, & ſon fils accompagnent
Vos ſoupirs, & pleureux ils bagnent
De larmes leur ſein ſanglottant.
Amour romt ſon arc, & la flame

De ſon brandon ia ſe mourant
Petit à petit ſe deflame.

Les Charites mignardelettes
Laiſſent pallir l'honneur vermeil
De leurs bouchettes doucelettes
Combles d'vn miſerable dueil,
Et leurs baiſers, & leurs œillades
Sont maintenant deuenus fades.

Ah cruauté trop impiteuſe,
Ah Parque par trop rigoureuſe,
Du Bellay mort, tu nous deuois
Laiſſer Belleau tenir ſa place,
Mais touiours tu range' à tes lois
Ce qui ça bas a plus de grace.

I. COVRTIN DE CISSÉ. (1)

1. Qualifié par les bibliographes de gentilhomme percheron, sans que le lieu de sa naissance ait été précisé. Il était le fils de Jacques Courtin, le dernier Bailly du Perche en robe longue, « homme de bonnes lettres, selon l'historien Bry de la Clergerie, d'un esprit poly, ayant exercé vingt ans entiers l'estat d'aduocat en la cour de Parlement, » et qui fut tué en 1572, en la forêt de Bellême, par un parti de huguenots. A vingt ans, Jacques Courtin de Cissé était déjà connu de tous les poètes de son temps; il eût certes compté parmi les meilleurs si la mort ne l'eût frappé dans sa 24e année, le 18 mars 1584.

Les Œuvres de Jaques de Courtin de Cissé, gentilhomme percheron, renfermant les Amours de Rosine, les hymnes de Synèse Cyrenean, evesque de Ptolemaïde, traduites de grec en françois, ont été imprimées à Paris, par Gilles Beys, 1581, en deux parties réunies en un vol. petit in-12. Il a laissé en outre quelques poésies manuscrites, entre autres une Bergerie dans le goût de celle de Remy Belleau, dont la publication serait fort intéressante.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

LES PIERRES PRECIEVSES.

	Pages
Diſcours.	19
Promethee.	29
L'Amethyſte.	33
Le Diamant	43
L'Aymant ou Calamite	50
La Perle.	58
L'Hyacinthe & la Chryſolithe	64
Le Rubis	73
L'Iris & l'Opalle.	79
Le Coral	83
L'Onyce.	89
L'Emeraude	93
Le Saphir	100
La Turquoiſe.	105
L'Agathe	109
Le Iaſpe.	115
Le Cryſtal	118
La Cornaline	122
La Pierre d'Aigle ou Ætites.	124

La Pierre du Coq 127
La Pierre d'Arondelle 129
La Pierre d'Once 132
La Carchedoine 134
L'Heliotrope 137
La Pierre Lunaire 140
La Pierre Inextinguible 143
Le Beril. 145
La Pierre Aqueuſe 146
La Gagate 149
La Sardoyne 151
La Pierre d'Azur 153
La Pierre Sanguinaire. 155
La Pierre Laicteuſe. 158

DISCOVRS DE LA VANITÉ 165
ECLOGVES SACREES 205
LES APPARENCES CELESTES D'ARAT. 235
LES PROGNOSTIQVES ET PRESAGES D'ARAT . . 256
LA RECONNVE, comedie 267
LE TOMBEAV DE REMY BELLEAV. 365

ACHEVÉ D'IMPRIMER A NOGENT-LE-ROTROU,
PAR A. GOUVERNEUR,
LE XX AVRIL M DCCC LXVII.